

Dernière Lune

RECUEIL DE NOUVELLES

I



© Dernière Lune 2024
Auteurs : Franck Langlet & Fabrice Bernardoni
Compositeur : Franck Langlet
www.dernierelune.com

Préface : Patrice Garcia

Édition : Dernière Lune
Illustrations : Dernière Lune avec l'aide de Midjourney
Correction, révisions : Serguei Lacarrière & Elodie Delannoy

Script doctor : Serguei Lacarrière
DA, mise en page : Elodie Delannoy
Mix et mastering : Evan Simon
Traduction anglaise : Benoîte Chaudy Burge

Imprimé en Chine
Achevé d'imprimé en mai 2024

ISBN : 979 10 415 4147 8

Ce livre ou toute partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé d'aucune manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans le cadre d'une critique littéraire.
Ce recueil de nouvelles est destiné à divertir et à susciter l'imagination du lecteur. Les récits présentés dans ce livre sont des œuvres de fiction et tout lien avec des événements réels, des personnes, des lieux ou des entités est purement fortuit. La lecture de ce livre se fait à la discrétion du lecteur et à ses propres risques. Dernière Lune et les auteurs ne pourront être tenus responsables des conséquences directes ou indirectes découlant de l'utilisation ou de l'interprétation du contenu de ce livre, y compris mais sans s'y limiter, les réactions émotionnelles, les cauchemars, ou toute autre expérience perturbatrice.

Merci

Sachez chers lecteurs, amis, membres de nos familles et fabuleux contributeurs, que les pages que vous tenez entre vos mains sont le résultat d'innombrables heures de travail, de fous rires et d'engueulades... le tout gouverné par la passion ! La passion d'une petite équipe du Sud de la France qui grâce à votre soutien, a surmonté les défis et voit son univers prendre vie dans ce livre. Ce recueil de nouvelles marque le début d'une belle aventure et on vous embarque avec nous pour la suite ! Bienvenue dans l'univers de Dernière Lune. Et un merci tout particulier à nos extraordinaires contributeurs Noël Viudes, Michèle, Kirsten Shaulis, Greg le briseur de rêve, L'aristocrate, Thrownaxe, William Sanchez, Mikaël Guez, Arwyn Cunningham, Marine, les Rajeux. Vous êtes des fous !

LA TEAM DL

Alors je voudrais valoriser dans l'ordre : les rêveurs, les curieux, les aventuriers, le Jack Daniel's et les artistes qui lisent les remerciements ! Les rolistes, les métaleux et tout ceux qui savent prendre leur temps et qui préfèrent un livre à TikTok. Je remercie ma mère de m'avoir supporté, ma femme d'avoir supporté ma mère, et ma fille d'avoir supporté ma femme ; mon chien également pour ses précieux conseils dans la tourmente. Puis vient le tour de mon équipe d'Avengers sans qui rien ne serait possible, ma table ronde qui lutte pour que l'imaginaire perdure, la ligne de chevaliers qui se bat encore pour que ce monde soit coloré, avec l'émotion pour étendard, la curiosité comme épée, et le discernement comme bouclier.

FRANCK L.

Merci.

Bon ok, un merci lancé comme ça, c'est un poil succin. D'autant qu'on sait pas à qui il est destiné le merci en question. Au coussin molletonné de ma chaise de bureau qui en 20 ans a supporté l'étonnante métamorphose de mon fessier dont le volume global semble vouloir se confronter avec la largeur de l'assise ? Sûrement pas. À la paix dans le monde... ? Ça oui c'est toujours bien mais y'a les Miss France sur le coup, on va pas leur piquer ce qui leur sert de discours, surtout que c'est pas leur spécialité et y'a déjà pas grand chose à grailler. J'dirai bien à ma... enfin, mes bouteilles de Jack, mais vu que modération s'est barrée et que les verres sont vides ça va sonner creux. À mon chat ? Ben j'en ai pas, si ça se mange pas ça sert à que dalle. Aux gens que j'aime ? Non, à eux je leur dis pas merci je leur dis que je les aime. Pas assez souvent d'ailleurs, mais je vous aime. Non, merci à vous. Je vous connais pas c'est vrai, mais vous avez fait un truc pas commun. Un truc rare et précieux. Vous nous avez fait confiance et vous avez permis que Dernière Lune existe ailleurs que dans nos rêves. Vous avez ouvert les portes de la réalité à tout un imaginaire qui n'attendait que vous parce que, en vérité, tout notre travail n'a toujours été que pour vous.

Alors, non, pas juste merci mais un très très grand merci et surtout, à bientôt...

FABRICE B.

Préface

Je crois savoir que ce projet était dans les cartons depuis des années, des années à mijoter, s'enrichir, se peaufiner... Il y a beaucoup de projets ainsi diriez vous, mais lorsqu'ils voient enfin le jour par un concours de circonstance et une volonté profonde, ils ne peuvent laisser indifférent.

Mais quelle est cette conviction qui a permis à cette équipe de fous furieux de ne jamais rien lâcher ? Je reste admiratif de cette magie qui fait aller de l'avant sans jamais rien perdre de sa passion et de cette incroyable envie de partager de belles choses. Ici, des histoires qui font rêver, nous évader dans des mondes oniriques qui frisent étrangement notre réalité.

L'Héroïque Fantaisie qui est à mes yeux un des parents pauvres de la littérature et du cinéma reçoit aujourd'hui un magnifique cadeau, digne des plus belles œuvres qui ont fait son panache : « Dernière Lune ». Un titre évocateur qui m'a évidemment donné envie d'en savoir plus. Danger, mystères, aventures, histoires et personnages riches et improbables, aberrations, de la folie comme jamais, et même du comique, tout est là, savamment dosé de sorte que l'on est aussitôt plongé dans ce monde flamboyant et sombre à la fois.

Voici un voyage à ne pas rater, qui mène bien loin sous nos crânes embrumés qui se gorgent enfin d'un sourd plaisir. Que désirer de plus en tant que lecteur que je suis, mais les choses ne s'arrêtent pas là...

Avec un grand respect des codes visuels respectifs à l'Héroïque Fantaisie, voilà que les auteurs ont le génie de rajouter une pincée de Steampunk qui trouve ici toute sa place. J'adore, c'est comme un second souffle, un bouffée d'air au milieu des épées et des dragons conventionnels, un pavé dans les références que l'on aurait pu supposer indécrottables, et cela fonctionne à merveille. C'est un mélange jubilatoire, mais encore fallait il y penser... et le faire.

« Dernière Lune » c'est un peu comme un gâteau au miel offert par les fées mais ne vous y trompez pas, il peut aussi y avoir comme un arrière goût de nourriture de Troll, et c'est bon !

PATRICE GARCIA

T A B L E D E S M A T I È R E S

Canakhante	13
Le poids de l'écume	43
Peuples	77
Auteur inconnu	95
Boukka	101
Le rossignol - I	109
La Guilde	127
Le rossignol - II	151
La bataille d'Olonesse	169

PEU IMPORTE NOTRE
HISTOIRE, SI PERSONNE NE
PEUT LA CONTER...

— Hans Seekher —



Les ténèbres. Les ténèbres et rien d'autre...

Mais d'une nuit glaciale et silencieuse de plusieurs éternités, la vie réapparut. Timide, confuse, comme si elle déroba au néant sa dernière parcelle de lumière pour s'en nourrir. Et grandir.

Ainsi naquit ce monde, arraché à l'obscurité éternelle.

Sur les cendres de ce qui fut, ils érigèrent des empires et des royaumes, des civilisations, certaines éphémères, d'autres bravant le temps et les guerres. Et de conflits en paix fragiles, d'alliances en trahisons, le monde connut plusieurs siècles de prospérité, tendu vers l'illusion de l'avenir. Des Elfes et des Fées, des Nains, des Trolls et des Gobelins, des Ondins, des Lycants, des Vermineux, des Sauriens, des Minotaures, des Centaures, des démons appelés Bannis, des Orcs et des Humains. Tant de races, tant de possibles.

Puis, comme une réponse des ténèbres bafouées, la Bête apparut.

Nul ne savait ce qu'elle était, ni d'où elle venait. Engeance damnée, union du chaos et du mal le plus absolu. Des centaines, des milliers de Bêtes déferlèrent sur les terres, engloutissant comme une vague géante l'idée même d'espoir, anéantissant les séculaires baronnies féodales en un souffle, ravageant le royaume elfe du Sud, repoussant les Nains et les Orcs sans distinction toujours plus à l'est.

Face au cauchemar, des hommes et des femmes se dressèrent pour lutter et survivre.

Ainsi débuta la guerre du premier choc, violente, sanglante, vaine.

La Bête demeurait invaincue et étendait son territoire par-delà les mers et les océans, évinçant des mémoires le temps jadis pour ne laisser que le goût amer de la déroute et de la mort.





Canakhante

-9 AVANT L'UNIFICATION

LA NEIGE ÉTAIT ROUGE,
LE CIEL GRIS,
L'AVENIR SOMBRE.

I

La Bête se dresse face à lui et avance. Elle tient dans sa gueule monstrueuse un Orc qui gesticule, de douleur et de rage aussi, tout espoir n'ayant pas fui son esprit. Son épée lui échappe et tombe à terre. Il la reconnaît, bien sûr. Kalchagart.

La Bête serre les mâchoires. L'Orc est coupé en deux, cisailé de part en part, sa cage thoracique éclatant comme un fruit trop mûr, vomissant tripes et boyaux sur le sol enneigé.

La Bête ne ralentit pas.

Amir, l'Elfe, tend la main pour se saisir de l'épée légendaire de l'Orc. Mais il n'a plus de main, ni de bras, rien qu'un moignon sanglant qui s'agite frénétiquement dans les rafales du vent froid.

*

II

Canakhante, ville éternelle, cité majestueuse, chef d'œuvre de la race humaine aux portes du défunt royaume d'Arkhanis, dressait sa silhouette épurée sur les côtes déchiquetées et rongées par l'océan du Continent Nord.

Il avait fallu quarante ans pour la bâtir.

Quarante années d'acharnement et de labeur, des milliers d'ouvriers et d'esclaves, pour que les Humains aient leur Olonesse. Et Canakhante avait fini par jaillir du sol gris pour traverser les âges, braver les éléments furieux, pour survivre à la guerre entre les baronnies féodales et le royaume elfe.

Si aujourd'hui elle demeurait le symbole d'une puissance éteinte, durant deux siècles, Canakhante irradiait le monde de sa splendeur et de sa démesure.

Depuis de nombreuses années la ville avait enflée, nourrie d'un flot régulier de réfugiés venant des anciennes baronnies de l'Ouest. Nombre d'entre eux colportaient de bien étranges rumeurs à propos de bêtes terrifiantes qui, là-bas, semaient la désolation et la mort. Venant de l'extrême ouest, elles avançaient sur les anciennes terres d'Arkhanis sans que rien ni personne ne puisse les arrêter, ne laissant sur leur passage que ruines et désolation, chassant les derniers habitants toujours plus à l'est.

Telles étaient les rumeurs, et beaucoup y croyaient comme l'on croit aux fantômes quand vient la nuit, car nul en la cité n'admettait que chose pareille existât vraiment.

Canakhante, qui comptait à présent plus d'un demi-million d'âmes, avait été fortifiée au début de la guerre entre Humains et Elfes,

sacrifiant un peu de sa beauté contre des remparts épais s'élevant à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Elle avait résisté sans dommage à d'innombrables assauts. Plusieurs fois assiégée, jamais elle n'était tombée.

Alors que pouvait faire une bête, aussi féroce et cruel que fut cet animal, si toutefois il existait réellement, face à de telles défenses ? Et quand bien même elle oserait une attaque, derrière les hautes murailles imprenables, une armée attendait. Une armée puissante, commandée par un homme dont la réputation n'était plus à faire, et dont le nom était connu jusque dans les villages les plus reculés du Continent Sud.

Le commandant Dagonn savait ce qu'était la guerre, coutumier du visage de la mort pour l'avoir affronté.

Sa vie n'avait été qu'une longue et macabre litanie de combats et jamais il n'avait connu le goût amer de la défaite. Le rouge était sa couleur. Le rouge sang. Celui qu'il faisait couler. Celui de ses ennemis. Si les héros avaient encore une place en ce monde, Dagonn serait de ceux-là. Peut-être le plus grand que la race humaine ait connu.

Mais le monde avait changé.

Lui, plus que tout autre, ne pouvait se préoccuper de quelques racontars nés de l'ignorance et des superstitions.

À ses yeux, les seuls ennemis qu'il devait craindre étaient les Elfes. "Des animaux réellement dangereux ceux-là" comme il se plaisait à le dire.

Après que la paix fut signée entre les royaumes humain et elfe, certains d'entre eux avaient voulu s'installer à Canakhante pour y établir des commerces et reprendre une vie normale, mais il les en avait chassé.

Qu'importait la couardise des riches barons qui avaient renoncé au combat pour se vautrer dans la béatitude dorée d'une paix déshonorante, la ville était Humaine et le resterait.

De toutes les batailles qu'il mena, celle-ci fut sa dernière victoire. C'était un matin comme les autres, un matin d'hiver, froid et sec. Ce matin-là, le tocsin résonna. Quelque chose se préparait et tous ignoraient encore que c'était l'annonce de leurs propres morts.

Aux premières lueurs du jour, les guetteurs avaient repéré un lointain mouvement à l'ouest. D'abord il n'y eut qu'un bruit léger, à peine audible, dans le silence moite de la brume matinale, puis un murmure, un bourdonnement indéfinissable. "Comme une vague" avaient-ils dit. Comme si l'océan avait débordé sur les terres.

Puis le mouvement s'était interrompu et le bruit avec lui. À présent ne persistait qu'une tache sombre dans le brouillard. Silencieuse et immobile. Profonde comme un gouffre.

Dagonn fit donner des ordres. Afin d'éviter une escarmouche, une troupe de fantassins, de jeunes recrues pour la plupart, sortit de la ville et prit position devant le mur Ouest, au pied de l'immense porte qui en fermait l'accès.

Selon le général, des Elfes étaient à l'origine de ce mouvement. Il en était persuadé. Un escadron de rebelles qui ne semblait pas vouloir respecter la paix entre leurs deux peuples. C'était bien-là leur façon de faire. Et cela le réjouissait plutôt.

Si la journée devait commencer par la déroute de tout un bataillon elfe, alors la journée commencerait bien !



Ce ne fut pas, à proprement parler, cette erreur de jugement qui engendra le carnage abominable qui allait suivre, mais elle en demeura cependant un des éléments déterminants.

Quelques minutes seulement après que le détachement de fantassins eut pris position, comme s'il s'agissait là d'un signal occulte, de la masse noire jaillirent des formes indistinctes, véloces et puissantes. En quelques secondes, elles furent sur eux et ils purent voir la face écumante de leur plus redoutable ennemi.

Non pas des Elfes, mais un cauchemar fait de crocs et de griffes. La troupe fit mouvement, serrant les rangs, brandissant les lances. Rien n'y fit.

Le jeune lieutenant qui commandait l'infortuné bataillon, prenant toute la mesure du danger, ordonna que l'on ferme les portes restées ouvertes. Acculés aux parois de la muraille, les soldats, novices dans l'art de la guerre, durent faire front, espérant sans doute une mort rapide. Sur les chemins de ronde, en haut des murs, des yeux écarquillés observaient dans un silence terrifié. Les guetteurs étaient toujours là, surplombant le massacre. Ils voyaient des têtes encore casquées voler dans les airs, rebondir et rouler à terre, du sang maculer la neige boueuse, entendaient des os se rompre, des hurlements ignobles monter jusqu'à eux et leur fouetter le visage comme autant de reproches. Ils se sentaient impuissants.

Impuissants mais à l'abri, et cette certitude coupable leur coûta la vie.

Les bêtes, car c'était bien de bêtes dont il était question, bien qu'aucun d'eux n'en avait jamais vu de semblables, gravirent la muraille à pic avec la même aisance qu'elles avaient eu à fondre sur les soldats et à les massacrer jusqu'au dernier.

Elles basculèrent sur les chemins de ronde, décimèrent tous ceux qui s’y trouvaient puis s’abattirent sur la ville comme une pluie furieuse et mortelle, faisant des rues et des places du quartier marchand un vaste terrain de chasse, plongeant dans la populace paniquée, déchirant les chairs, broyant les os. Semant la désolation et la mort comme l’affirmaient les rumeurs.

Dans la cité, la panique devint hystérie.

Les quelques patrouilles armées qui se trouvaient là, plus habituées aux rixes d’ivrognes qu’aux champs de bataille, surprises par la rapidité de l’assaut, submergées par la sauvagerie aveugle qui se déversait sur elles, manœuvrant dans le désordre et l’affolement, ne parvinrent pas à stopper l’attaque, ni même à la ralentir.

Les bêtes enfonçaient les portes des maisons, y semaient le chaos, exterminaient leurs occupants, décimaient des familles entières, vidaient les berceaux. Les rues se transformèrent en ruisseaux de sang, puis en rivières, en torrents. Les places devinrent des fosses communes à ciel ouvert. Les habitations des tombeaux.

Lorsqu’il fut alerté de la situation à l’ouest de la ville, en ces murs inviolables, Dagonn rassembla dans la précipitation les garnisons des portes Nord composées de soldats de métier, laissant à regret les engins de guerre derrière lui, trop encombrants dans l’entrelacs des ruelles étroites.

Une traque meurtrière s’engagea alors, dont on ne pouvait dire qui était chasseur et qui était chassé.

Des heures durant, à force de mouvements stratégiques, d’attaques désespérées et de vies sacrifiées, Dagonn parvint à contenir les bêtes dans le quartier marchand.

Le combat dut se poursuivre au corps à corps et ce fut une hécatombe. De nombreux civils, pris dans la nasse, furent déchiquetés par des crocs acérés, dépecés, éparpillés implorant la mort, piétinés par des centaines de soldats chargeant et se repliant, moins nombreux à chaque fois.

Aux premiers rayons de lune, quand la nuit vint couvrir d'un linceul noir l'abomination, la dernière bête tomba.

Les survivants hébétés, incrédules face à l'ampleur du massacre, plus de quatre mille morts, estimèrent le nombre de bêtes à avoir franchit les murs de la cité à deux cents. Les comptes faits, la réalité se para du visage grimaçant de la démence.

Vingt bêtes.

Elles n'étaient que vingt bêtes, gisants sur leurs flancs osseux, suintantes d'un sang noir d'où ne se reflétait aucune lumière.

Tandis que les innombrables blessés étaient transportés dans les chambres de soin, d'autres, trop durement touchés pour être déplacés, recevaient les premiers secours à même le sol, baignant dans le sang et les viscères de leurs voisins, de leurs camarades, de leurs frères, ou dans les leurs.

Dagonn observait les guérisseurs s'activer, silencieux, sa tête emplie des cris de douleur et des lamentations de ceux qui mourraient.

Il s'éloigna d'un pas lourd, monta sur les remparts, scruta les ténèbres, obsédé par un nombre tout à la fois hideux et dérisoire, vingt.

Quatre mille morts pour vingt bêtes.

Et là, dissimulées dans l'obscurité, combien étaient-elles à attendre, à observer ? Combien ?

Il n'avait jamais reculé devant aucun adversaire, ne s'était jamais dérobé à son devoir. Il était soldat. Il était guerrier. Il était homme de combat et de mort. Il avait servi les Barons d'Arkhanis jusqu'à la fin, même quand la guerre était devenue déroute.

Combien ?

Une vague avaient-ils dit, comme si l'océan avait débordé sur les terres.

*



III

Amir était assis au pied d'un arbre, les yeux tournés vers une ombre sur l'horizon, son corps vibrant d'une haine irrépressible.

Amir, le baron déchu, le bâtard d'Olonesse, Humain parmi les Elfes, Elfe parmi les Humains, étranger partout. Amir qui avait appris la sagesse et qui était devenu l'incarnation de la colère.

Amir était assis au pied d'un arbre, les yeux tournés vers l'horizon, vers Canakhante, si loin qu'elle n'était qu'une ombre au bout du monde, hors de portée de sa rancœur.

Quand ils furent chassés de Canakhante, Amir et les guerriers elfes qui lui étaient restés dévoués, trouvèrent refuge au cœur d'une petite forêt, à la frontière des terres naines du Nord. Les Terres maudites des Rafengarh comme on les appelait.

À la fin de la guerre, le royaume elfe était tombé lui aussi, en même temps que les baronnies féodales ravagées par ce nouveau fléau qu'on appelait parfois la Bête et qu'aucun d'entre eux n'avaient jamais vu. Alors Amir et ses hommes étaient restés, ici plutôt qu'ailleurs, entre une cité humaine dont les habitants les détestaient et une nation naine qui les méprisait.

Depuis onze années, ces soldats d'un royaume elfe disparu à jamais, dont le souvenir s'effaçait déjà des mémoires, étaient là, à un jour de cheval d'une ville d'où ils avaient été expulsé comme les pires des criminels.

Et depuis onze années, chaque jour, Amir montait sur la petite colline et s'asseyait sous son arbre, regardant vers l'horizon, des idées de vengeance plein la tête, hanté par des images de mort.

Durant ces longues années, d'autres races vinrent se joindre aux Elfes, chacune ayant sa raison, son histoire, sa tragédie.

Des Orcs pour la plupart, une dizaine de tribus que les Bannis avaient chassé du Nancherow et qui s'étaient lancés dans une quête éperdue, à la poursuite d'une chimère, unifiée autour d'un chef imposant, Nhemorok, détenteur d'une épée légendaire qu'ils appelaient Kalchagart. Ils espéraient réunir et rassembler les reliques divines de leur peuple pour que l'épée retrouve son pouvoir. Ils voulaient tuer leur dieu et le remplacer. Ce dieu qui les avait abandonnés lors de la guerre du Nancherow.

Ainsi étaient les Orcs, braves et pleins d'espoir.

Des Centaures aussi, anciens nomades décimés par la Bête, qui voulaient lever une armée pour la défier sur ses terres, étaient venus s'abreuver du sang noir de la vengeance, obsédés jusqu'à la folie suicidaire par cet ennemi qui leur avait dérobé dans l'horreur, des souvenirs heureux pour faire de leur mémoire la plus atroce torture. Tels étaient les Centaures, fiers et fous.

Quelques Humains enfin, rallièrent Amir et ses compagnons d'infortune. Des cavaliers et des mercenaires à la réputation salie, portant un étrange collier symbole du Cercle de la Griffé.

Leur chef, un homme au regard doux et à la peau tannée, au visage séduisant, discret, souvent silencieux, s'appelait Pélérageon. Quiconque voyait cet homme éprouvait de la déférence devant sa prestance, et une confiance presque aveugle.

Pélérageon était de ces hommes charismatiques qui inspiraient un profond respect. Pourtant, dans son cœur, ne subsistait que le froid du néant.

Aucun d'entre eux n'avaient de grief contre les habitants de Canakhante, ni contre les Humains en général, mais Amir pensait pouvoir trouver un moyen de les décider, quand le temps serait venu, à s'allier à lui pour que cette ombre sur l'horizon s'efface à jamais. Il devrait mentir, trahir, manipuler, se damner, qu'importe. Ils seraient des alliés précieux dont il faudrait se servir avec intelligence.

Amir, qui avait appris la loyauté, n'était plus inspiré que par le mensonge et le désir de vengeance. Il repensait à ses terres perdues, à sa mère, à sa souffrance, à l'affront qu'ils avaient essuyé, et son désir obscur devenait incontrôlable, violent, à la limite de la folie.

Quand l'éclaireur centaure vint leur apprendre que Canakhante était assiégée par la Bête, Amir versa une larme de joie.

*

IV

Au matin du second jour, un jeune sergent encore imberbe vint trouver Dagonn. La vague avait bougé.

Dans la nuit, les Bêtes avaient fait mouvement, comme une armée disciplinée. Désormais elles encerclaient la ville, à l'ouest, au nord, à l'est. Au sud se dressaient les falaises escarpées qui plongeaient dans l'océan. La fuite n'était plus permise.

La Bête resserrait son étreinte comme un assassin resserre ses doigts autour du cou de sa victime.

Dagonn fit donner des ordres.

L'affrontement devenait inéluctable. Chaque habitant de Canakhante en âge de se battre fut enrôlé. Des prisons, on libéra les détenus. Meurtriers, voleurs, traîtres. Ils ne se battraient pas pour la sauvegarde de la ville, ni pour l'honneur, certainement pas, mais ils se battraient pour leur survie et aujourd'hui cela suffirait.

L'on distribua les armes, l'on fit monter sur les chemins de ronde les archers et les lanciers. À distances régulières, dans des vasques de bronze, de petits braseros furent allumés et entretenus pour permettre d'enflammer les flèches et les projectiles rapidement. Si la Bête était un animal, et Dagonn en était convaincu, il fallait la combattre comme tel, et comme tous les animaux, la Bête devait craindre le feu. Il était persuadé qu'elle n'oserait pas affronter les flammes et cette idée le réconforta quelque peu.

Et derrière les portes de la cité, des milliers de soldats se massèrent en rangs serrés, attendant un ordre, un signe de leur commandant.

Dagonn savait qu'ils ne pourraient pas attendre que la Bête prenne la ville d'assaut. L'attaque sanglante de la veille avait été riche en enseignements. Et dans les rues, les engins de guerre ne servaient à rien. Se priver d'une telle force de frappe était absurde et criminel.

Non, ils devraient sortir et se battre hors de la ville, à découvert, frapper jusqu'à leurs ultimes forces et déverser sur ces choses répugnantes toute la puissance destructrice dont ils étaient capables.

Vaincre ou mourir. Toute sa vie se résumait à ce choix grotesque. Il regarda ses hommes et vit dans leur regard de la terreur, sourde, vibrante. Ceux qui avaient combattu la veille, dans les ruelles du quartier marchand, savaient ce qui les attendait de l'autre côté de la porte. Les autres en avaient eu une description fidèle.

Alors Dagonn empoigna l'étendard des anciennes baronnies, monta les marches de pierre jusqu'au sommet de la plus haute tour de la ville et sortit son épée.

Là, face à l'immense plaine qui s'étendait à perte de vue, il écarta les bras et, sous les centaines de regards incandescents des Bêtes qui attendaient sous les remparts, comme un défi, il poussa un cri de guerre qui n'avait plus retenti depuis fort longtemps.

Et ses hommes, comme un seul, répondirent du même cri, galvanisés par la silhouette de leur chef, celui qui n'avait jamais connu la défaite, levant leurs armes vers un ciel qui s'assombrissait.

Mais à ce cri, un autre répondit, imposant aux hommes un silence terrifié. Le cri de la Bête. Un cri d'une sauvagerie innommable, définitif, implacable. La voix du mal venue du fond des âges.

Puis l'affrontement débuta.

*

V

Amir fit stopper son armée. Une armée bâtarde commandée par un bâtard. Canakhante n'était plus à présent un silhouette imprécise dans le lointain, mais une cité gigantesque se dressant face à lui. Et aux pieds des remparts, sous un déluge de feu, un combat titanesque faisait trembler le sol. Une partie de la ville, au nord, était en flammes, ravagée par un immense incendie qui sautait de toit en toit et une brise glacée charriait les odeurs des corps calcinés. La porte Est, aussi imposante qu'elle fût, menaçait de se briser sous les assauts réguliers de Bêtes énormes. Des Aklaines comme les nommaient les Elfes. Les murs eux-mêmes semblaient vaciller sous la violence des charges répétées des massives créatures. Des Amroks, Bêtes plus petites mais plus agiles aussi, parvenaient à gravir les remparts, maladroitement repoussées par les lanciers qui hurlaient autant de rage que d'impuissance.

Amir, pour la première fois, voyait la Bête et elle n'avait rien d'une superstition. Des monstres d'une puissance colossale, faits de chair et d'acier, écumants d'une rage sourde, engendrés pour semer la désolation, pour récolter la mort. Des machines de guerre vivantes nées des cauchemars de quelques dieux assassins ou fous.

Les hommes d'Amir, debout près de lui, restaient silencieux, comme tétanisés. Seuls les Centaures semblaient vouloir plonger au centre de la mêlée, impatients de faire couler le sang de la Bête, leur sabots piétinant le sol dans une frénésie suicidaire.

Et Amir doutait.

Il doutait de sa propre haine, de son propre désir de vengeance. Face à ces monstruosité, les Humains, ses demi frères honnis qui avaient changé son destin en une mascarade dérisoire, guerroyaient

bravement, mourant par centaines, sacrifiant leurs vies pour que survive non pas une ville, même plus un espoir, mais le symbole d'une humanité condamnée. Canakhante.

Si les Humains lui avaient volé son avenir de riche baron, la Bête perpétrait le pire des crimes. Elle violait l'innocence.

Alors il prit une décision.

En une fraction de seconde il se dépouilla de ses lourds oripeaux de noble déchu, qui l'avaient condamné à une sournoise amertume, pour redevenir le Baron d'Arkhanis qu'il avait toujours été, quelque part aux confins de son inconscient.

Il fit aligner ses archers dans le calme sur deux lignes, le premier rang un genou à terre, le second debout derrière, pour que tous ensemble, sur un signe de sa part, ils fassent pleuvoir un averse mortelle de flèches.

Il demanda à Péléragon, à qui il avait promis des parts importantes du pillage de la ville en récompense de son aide, de garder ses hommes en réserve. Huit cents cavaliers et leurs montures puissantes et robustes. Ils seraient une option stratégique de poids lorsque le temps serait venu.

Puis il ordonna aux Centaures médusés de repartir vers l'est. Vers le territoire nain. Vers les Terres maudites des Rafengarth. Seuls, ils ne pourraient être d'aucun secours, Amir le savait. Gagner un peu de temps tout au plus, peut-être suffisamment espérait-il, pour que l'armée naine vienne leur prêter main forte.

Il ordonna aux Centaures furieux de renoncer à leur vengeance. Il leur fallait l'appui de l'armée des Rafengarth et de ses puissants esclaves trolls.

Face à la Bête, qu'importaient les anciennes rancœurs, le mépris et l'arrogance ? Face à la Bête telle qu'il la voyait à cet instant, qu'importait l'honneur ?

Lui, Amir, Baron d'Arkhanis, se mettrait à genoux et implorerait l'aide des Nains s'il le fallait, car désormais, le passé, l'avenir et toutes les considérations qui donnent à la vie un sens avaient disparu.

Désormais, seul comptait l'instant présent et l'éphémère lueur de vie qu'il portait en lui.

La Bête en avait décidé ainsi.

*

VI

Les Terres naines des Rafengarth prospéraient depuis de nombreuses années grâce à l'extraction de minerais précieux, arrachés à la montagne de glace par les Trolls. Et par la forge d'armes indestructibles, faites du plus robuste métal, ils avaient acquis une réputation d'habiles artisans.

Pourtant, si leurs armes semblaient effectivement d'une résistance impressionnante, moult rumeurs confortaient l'idée que cette spécificité avait plus à voir avec de sombres secrets inavouables qu'avec un réel savoir-faire.

Selon ces mêmes rumeurs, les Rafengarth, de tous temps forgerons, auraient, en des passés anciens, commercé des faveurs occultes avec des dieux oubliés pour détenir les secrets de l'acier. L'on supposait même qu'ils avaient donné une âme à la vapeur pour la soumettre à leur volonté.

Pour quelle raison, nul ne pouvait le dire, mais il suffisait de prononcer le nom maudit des Rafengarth pour que les sourires se figent, que les discussions se meurent, que les regards se baissent prudemment. Ce nom semblait porter en lui toutes les fautes de la terre et la nation naine toute entière en payait le prix, par le mépris et la crainte qu'elle inspirait.

Drogg Rafengarth, dernier descendant de la lignée damnée, avait longtemps présidé aux destinées du peuple nain. S'il avait été dans sa jeunesse un modèle de volonté, aujourd'hui il se sentait vieux, accablé par le poids de sa filiation sinistre.

Au crépuscule de sa vie, Drogg Rafengarth espérait trouver une façon quelconque de racheter les fautes commises par ses ancêtres et laver son nom du déshonneur, dans un ultime sursaut d'orgueil.

Aussi, au matin du quatrième jour, lorsque les Centaures pénétrèrent sur leurs terres pour demander leur aide, Drogg comprit que le temps était venu pour son peuple de se rappeler les chants guerriers d'autrefois et de retrouver une fierté que le destin capricieux leur avait dérobée.

De la Bête, ils n'avaient qu'une vague idée. Certains d'entre eux en avaient entendu parler quelques années auparavant, quand des caravanes chargées d'armes partaient encore en direction de l'ouest pour commercer avec les derniers Humains qui y vivaient.

À cette époque, Canakhante restait une étape plaisante sur la route. Drogg Rafengarth avait du mal à croire qu'une cité si parfaitement fortifiée puisse menacer de tomber. Mais les Centaures n'avaient pas la réputation de mentir, encore moins de quémander de l'aide. S'ils étaient venus jusqu'à lui, la situation à l'ouest devait être désespérée. Et de ce désespoir, il allait en faire une victoire personnelle.

Le soir même, l'armée naine se mit en marche. Vingt cinq mille guerriers et plus de mille esclaves trolls partirent vers l'est pour une confrontation décisive qui allait devenir la plus effroyable et la plus meurtrière des défaites. Il faudrait à l'armée trois longs jours de course effrénée pour arriver à Canakhante.

Afin que des renforts parviennent au plus vite sur les lieux de l'affrontement, l'on décida que chaque Centaure prenne sur son dos un soldat nain et l'emmène avec lui. Cette avant-garde devrait permettre de résister suffisamment longtemps pour que le gros des troupes ait le temps de rejoindre la cité assiégée.

Les Centaures, pressés d'en découdre, accueillirent cette idée avec soulagement.

Le commandement de ce bataillon fut confié à un jeune Nain que ses parents avaient destiné au métier de mineur.

Ce dernier, peu enclin à passer toute une vie sous terre, dans les cavernes bruyantes et poussiéreuses des mines de fer, avait appris le maniement des armes, et sa jeunesse et sa fougue lui avaient fait faire d'autres rêves. Il voulait guerroyer. Il avait rêvé de batailles. Il avait rêvé de sang versé. Le destin les lui accorda. Il s'appelait Elgin.

*

VII

Lorsqu'il vit les archers elfes se déployer au loin, sous les premiers flocons de neige qui commençaient à tomber, Dagonn hurla de rage. Ainsi donc la Bête était un animal au service d'autres animaux. Depuis combien d'années préparaient-ils leur attaque, combien de temps leur avait-il fallu pour domestiquer ces monstres, et surtout, d'où venaient-ils ? Puis une chose surprenante se passa, qu'il ne comprit pas tout de suite, embourbé qu'il était dans ses réflexions. Les Elfes déversèrent sur les Bêtes une pluie de flèches. Chacune d'elle toucha au but et perça les carapaces de peau épaisse et dure. Et les Bêtes crièrent. Non pas de douleur comme il le crut d'abord, mais de colère. Elles firent volte face et chargèrent alors sur les lignes d'archers elfes. Aucun d'eux ne bougea. Une seconde volée de projectiles frappa les faces abominables aux mâchoires acérées. Deux Bêtes tombèrent et furent piétinées par cent autres qui continuaient de courir, et se relevèrent, sanguinolentes mais vivantes.

Dagonn, en bon stratège, profita de cet instant de répit pour ordonner l'ouverture de la porte Est. Une marée humaine se déversa dans la plaine, suivie des engins de guerre que l'on fit stopper au pied des remparts. Et sous les tirs des catapultes et des puissantes balistes qui arrachaient du sol les Bêtes qui étaient touchées, la marée humaine frappa la vague monstrueuse à revers. Un choc assourdissant retentit, comme si une montagne, quelque part, venait de s'effondrer.

Du cœur de la ville, des milliers d'hommes continuaient de sortir en courant, et parmi eux des enfants armés de pioches, de fourches, de bâtons. Au courage des soldats, venait se mêler la pathétique témérité aveugle de l'innocence. Les Humains entamèrent la noire muraille de chair, faisant couler un sang sombre et acide à l'odeur pestilentielle. De leur côté, les archers elfes abandonnèrent leur stratégie.

Si leur attaque avait au moins permis aux forces humaines de faire mouvement et de sortir de Canakhante, Amir comprit bien vite que les flèches n'entameraient pas suffisamment la peau des Bêtes pour les tuer. Quelques unes avaient été blessées, certes, mais superficiellement. Alors, les Elfes sortirent de leurs fourreaux les épées. Et chargèrent. Le choc fut brutal et de courte durée. Un déferlement de barbarie s'abattit sur eux. Amir, au centre de son armée, hurlait des ordres que plus personne n'entendait, essayant de couvrir de ses cris le vacarme hideux des centaines de mâchoires monstrueuses des Aklaines qui claquaient et se refermaient sur les chairs. Tout autour de lui, ses fidèles soldats aux armures finement ouvragées se faisaient massacrer. Pour une Bête qui tombait, cent Elfes périssaient. Pour un Aklaine qui mourrait, cent autres arrivaient. Les Elfes reculèrent.

Amir pensa faire intervenir les mercenaires du Cercle de la Griffes qui attendaient toujours sur leur monture un ordre du baron déchu, mais il se l'interdit. Tant qu'il pourrait tenir sans renfort, il garderait des réserves. Ils reculèrent encore, laissant sur le sol d'autres cadavres et quelques blessés. Et Amir vit une chose effroyable.

Les Bêtes s'approchèrent des blessés. Plutôt que de les achever comme il s'y attendait, elles découpèrent leurs membres, bras et jambes, avec une délectation évidente, s'enivrant des cris de souffrance atroce des Elfes qu'elles maintenaient en vie et semblaient vouloir désormais protéger.

Dans les grognements, il crut entendre des rires quand ces mêmes Bêtes emmenèrent leurs récoltes de corps, loin du champ de bataille, à des fins mystérieuses. Comme un butin précieux.

*

VIII

Elgin chevauchait en tête sur son étrange monture. Les Centaures étaient rapides, très rapides, et l'avant-garde qu'il commandait avait avalé la distance qui les séparait de Canakhante en moins de deux jours. Elgin chevauchait en tête et fut donc le premier à voir l'indicible.

Les grandes murailles qui encerclaient la ville, face à l'est, étaient en ruine. Des Amroks s'engouffraient dans les brèches et pénétraient la ville. Les flammes dévoraient avec gourmandise les toits de bois et de chaume des habitations des quartiers populaires. La population civile payait elle aussi le prix aux ténèbres. Et le sol, à perte de vue, était jonché de cadavres éventrés, broyés.

La neige était rouge, le ciel gris, l'avenir sombre.

Sur une petite hauteur, des cavaliers attendaient, observant le massacre hallucinant. Elgin remarqua l'homme qui se tenait devant. Péléragon. Instinctivement, il grava dans sa mémoire le visage impassible de cet Humain qui observait l'horreur du spectacle avec détachement. Puis il ordonna l'assaut, libérant la fureur des Centaures trop longtemps contenue.

Amir entendit les chants de guerre nains, le martèlement des sabots des Centaures. Une vague de soulagement coula en lui.

À ses côtés, Nhemorok exhortait ses compagnons orcs à redoubler de sauvagerie. Et Kalchagart faisait couler le sang. Sa lame immense lacérant les chairs dures des Bêtes.

Devant les ruines des murs Est, les Humains perdaient pied.

Les Bêtes avaient jeté leur forces sur les catapultes et les balistes dont la puissance leur était souvent fatale. L'armée humaine tentait vainement de résister mais subissait des pertes effarantes.

Puisque les Orcs tenaient bon dans la mêlée, il fallait aider Dagonn, son ennemi intime. Perdre les engins de guerre serait à coup sûr perdre la bataille. Alors Amir ordonna à ses réserves d'attaquer. D'un geste, il intima l'ordre à Pélérageon de suivre les Elfes qui chargèrent, Amir à leur tête.

Elgin vit la charge elfe, vit l'ordre donné par Amir à Pélérageon, et vit Pélérageon ordonner à ses hommes le repli.

Les huit cents cavaliers du Cercle de la Griffes firent volte-face et partirent vers l'est, loin de Canakhante qui agonisait. Un cri de haine s'échappa de sa gorge. Et il noya sa colère dans la barbarie.

L'avant-garde naine, aidée des Centaures, avait réussi à détourner une partie des forces ennemies vers elle.

Si les Centaures se battaient avec des lances et des javelots, les Nains préféraient la hache, le contact rugueux des manches courts et gainés de cuir, le poids des lames larges et lourdes.

Alors que les Centaures parvenaient à échapper aux crocs et aux griffes des Bêtes grâce à leur fabuleuse agilité et leur très grande rapidité, les Nains, eux, confrontaient l'ennemi en un corps à corps destructeur, barbare, furieux.

Trois jours durant, dans la neige et le froid, Nains, Orcs, Centaures, Elfes et Humains se battirent côte à côte. Trois jours durant la terre fut témoin d'une confrontation, qui plus tard dans les livres, serait connue comme la première grande bataille, la Guerre du Premier Choc. Trois jours, c'est le temps qu'ils durent tous tenir pour qu'enfin l'armée des Rafengarth arrive.

À ce moment-là, Dagonn était mort, brûlé vif dans l'incendie qui ravageait la ville, non pas mort en héros mais en victime.

Amir avait perdu un bras et agonisait, Nhemorok se débattait dans la gueule d'un Aklaine avant d'être coupé en deux, et Elgin gisait parmi les cadavres, son corps couvert de dizaines de plaies profondes.

L'armée naine se déploya et se jeta dans la bataille sans retenue, exaltée par la vision cauchemardesque d'une cité en ruine et d'un champ de cadavres. Les Trolls, inconscients des enjeux, plongèrent au cœur du carnage. Pourtant même eux, par instinct sans doute, goûtèrent au calice du désespoir.

La Bête vacilla sous le nombre, marqua un temps d'arrêt, plia un peu, ne recula pas. Il ne lui fallu que trois autres jours pour balayer l'armée des Rafengarh.

Après un ultime assaut, dérisoire, pathétique, où des centaines de Nains périrent encore, où les Trolls furent décimés, où les derniers Humains, Orcs et Centaures furent massacrés, où les Elfes se sacrifièrent en vain, Drogg fit sonner la retraite.

L'on ramassa dans la hâte les blessés, de toutes races, pour que la Bête ne les emporte pas. Elgin et Amir étaient de ceux-là. Eux survivraient. Physiquement en tout cas. Certaines plaies se refermeraient, d'autres jamais. Jusqu'à la fin ils seraient hantés.

Ils repartirent tous vers l'est. Une armée vaincue, défaite. Une armée de survivants en haillons. Ils laissèrent derrière eux Canakhante qui n'existait plus. Ils laissèrent des centaines de milliers de morts. Ils laissèrent une terre ravagée. Une terre perdue.

Et la Bête...



REFUSANT DE SE PLIER
À LA CRUAUTÉ DU DESTIN,
CE MONDE À L'AGONIE,
SANS NOM, SANS AVENIR,
ESPÉRA.

Le poids de l'écume

-II AVANT L'UNIFICATION



I

Dans les profondeurs de l'océan, logée au sommet de la grande barrière de corail, trônait fièrement l'antique capitale des Ondins. Un spectacle sous-marin envoûtant, sans égal. La ville titanescue, bâtie sur trois cercles, s'entrelaçait avec la flore sur des kilomètres en une myriade de couleurs.

Sur la face Nord, d'immenses murailles bordaient d'abruptes falaises plongeant vers les abysses. Surplombant le vide, un large pont menait au seuil de la cité. De monumentales portes de cuivre étaient gravées d'une fresque narrant l'épopée de la famille royale traversant les siècles. Derrière ses remparts, la vieille cité vêtue de son camaïeu saphir, s'éveillait paisiblement, bercée par le doux courant tropical de la saison.

La capitale sous-marine s'extirpait de la nuit.

Dans les allées marchandes, les bancs de poissons déambulaient paresseusement au milieu des chalands. L'entrelacs des rues du premier cercle ressemblait à un tortueux labyrinthe où les Ondins virevoltaient avec grâce dans un majestueux ballet de bulles.

La construction empirique de ce lieu avait donné naissance à une improbable composition aquatique où les habitations s'entassaient les unes sur les autres jusqu'à la surface. Dans les ruelles, la populace dressait ses étales sur le sable blanc, pendant que d'autres enchaînaient leurs marchandises flottantes, suspendues dans les hauteurs de la ville. Un marché sphérique, aux proportions gigantesques, se déployait doucement.

Les Ondins avaient domestiqué l'océan avec sagesse et patience. Leur peuple avait gagné sa souveraineté avec la faune environnante par le biais d'une totale symbiose.

Dans une délicate harmonie, le deuxième cercle, bordé d'un immense dôme d'orichalque, abritait l'ancestrale noblesse. Le chemin de nacre qui menait au fastueux Palais Royal était jalonné de colossales statues de divinités aquatiques.

Liryianna, impatiente, contemplait avec enthousiasme les frêles rayons de l'aube qui peinaient à traverser l'écume. Du haut de son balcon royal, la dauphine se délectait du somptueux panorama de la capitale qui s'étendait sous ses pieds.

Lascive, elle sauta par le balcon avec allégresse en ondulant dans le courant. Elle joua du tissu de sa robe étincelante avec l'insouciance de sa lignée. Elle virevolta jusqu'au-dessus des mains de la statue de sa divinité favorite, glissa entre les doigts de la sculpture, puis s'affala nonchalamment au sommet du monument.

La dauphine, le regard chargé de malice, scruta l'horizon en quête de sujets à épier.

Rapidement rejointe par une gracieuse cohorte de servantes, Liryianna fit dresser la table de son déjeuner sur place. La journée promettait un alléchant programme nappé de réjouissances, et qu'importaient les traditions, la coiffe de pierre de la divinité qui avait protégé la capitale pendant un millénaire, pouvait bien se fendre d'accueillir son déjeuner !

Les joutes de printemps débuteraient dans la matinée et la dauphine avait clairement l'intention de ne pas en perdre une miette !

*

II

Dans le port de Kerris, Koran Sylde, adossé sur le fronton du quai, plissait les yeux pour faire face au menaçant levé du soleil. L'épaisse fumée blanche de sa pipe s'échappa de ses branchies et il huma l'air ambiant avec délectation. L'humidité sur ses écailles commençait à se rétracter sous les assauts de la brise matinale et le vent desséchait lentement son derme.

L'Ondin se pencha sur le quai, contempla son reflet à la surface de l'eau puis plongea ses mains palmées pour s'hydrater avec élégance, quand un trois-mâts entra dans la baie de Kerris. Koran afficha un large sourire en agitant sa lanterne en direction du capitaine du navire. La luxurieuse caraque marchande venue du nord manœuvra habilement dans la anse, suivie de près par son escadron de frégates aux couleurs des Baronniees d'Arkhanis.

Une mince partie de la population ondine, destituée des réjouissances du palais, avait tourné son regard vers la surface. Désireux de percer les mystères des autres races, des nomades avaient entrepris de parcourir les fleuves et les rivières. Explorateurs impatients de partager leurs arts, leur soif de vin ou de savoir.

Koran Sylde était de ceux-là.

Un Ondin fin et élancé à l'esprit vif et tumultueux. Il était né en paria sur les abords du premier cercle de la capitale. Natif des taudis adossés aux remparts, l'océan était sa prison. La plus vaste des prisons, certes, pourtant la mer lui semblait aussi austère que de rigides barreaux d'acier. Koran était une victime de plus du désuet système d'héritage. Les nouveaux nés ondins endossaient inextricablement le poids de leur lignée. Destiné à la misère par naissance, lui, avait su tirer son épingle du jeu.

Il commerçait avec les Humains, badinait avec les Elfes, et connaissait la valeur de l'or depuis bien des lunes. Sa science des onguents et sa maîtrise des vertus de la mer avait rendu sa marchandise indispensable. Les remèdes de la barrière de corail avaient de formidables résultats sur les races terrestres et leurs symptômes. Le commerce de son savoir l'avait doté avec le temps de solides alliés.

Le capitaine du trois-mâts accosta avec enthousiasme. À peine débarqué sur le ponton, le vieux loup de mer, Humain bourru, se jeta dans les bras de Koran Sylde sans dissimuler son affection. L'Ondin, par le biais de ses remèdes, avait écarté ses deux enfants de la maladie. Depuis, le commerce allait bon train entre les deux compères. Leur complicité était connue de toutes les tavernes de la côte. Le capitaine commerçait l'inédite marchandise jusqu'au Continent Nord pour les Barons d'Arkhanis. Les médecines de l'océan avaient bonne cote, et l'or affluait dans les caisses.

En un claquement de doigts, une cinquantaine d'Ondins jaillirent du port, sous les ordres de Koran, pour charger les remèdes dans les cales des navires.

Toutes les transactions avec les "fluviaux" s'effectuaient aux premières lueurs de l'aube. L'humidité de l'aurore restait la conjoncture idéale pour relier ces deux mondes. L'amour de Koran Sylde pour les terriens avait sollicité de nombreuses fois les limites de son corps.

En effet, les Ondins voyaient leur peau dessécher irrémédiablement sous un soleil punitif dont les rayons décomposaient leur chair en quelques heures, lacérant leurs écailles d'immondes cicatrices sombres. Des enfants mal aimés de Gaïa, rejetés par la mer, inaptes à la vie terrestre.

Les escapades mondaines impliquaient de scrupuleuses précautions pour les Ondins, condamnés à un fatal assèchement. Koran Sylde en avait déjà fait l'expérience, et les Elfes étaient en retard.

Le soleil menaçant déferlait sur la mer d'huile quand les premières caravelles se dessinèrent à l'horizon. Le métissage du savoir des races apportait son lot de tourments : les addictions. Le capitaine des baronnies fournissait tout le monde en herbe à fumer et distillait de surcroît un excellent cognac. L'impact sur la Marine elfe était effarant. D'ordinaire ses matelots naviguaient avec délicatesse et pragmatisme, or le breuvage du capitaine impactait drastiquement leurs aptitudes, offrant le piètre spectacle de leur arrivée au port.

Les caravelles d'Olonesse s'alignèrent péniblement pour faire place à l'Alizé, fier bâtiment de six cents pieds de long. Lentement, l'impétueux navire bardé de canons, plongea le port dans l'ombre. La proue du bâtiment arborait une délicate sylphe sculptée dans une large pièce de chêne. Les médisants auraient pu critiquer le rococo des incrustations de pierreries, mais jamais les mers n'avaient porté pareil navire.

Derrière la barre, la longue chevelure de la divine capitaine oscillait dans les embruns. Sa tenue frôlait l'indécence, mais Soriya savait comment négocier avec charme. La plantureuse navigatrice bondit sur le bastingage avec agilité, une main suspendue au cordage, se dépara de son tricorne et adressa une révérence théâtrale en guise d'excuse pour son retard.

L'Alizé percuta brutalement le ponton, faisant vaciller les larges pilotis dans un grincement effroyable.



Impassible, la séduisante capitaine exécuta une acrobatie depuis le pont principal pour saisir le palan qui sert d'ordinaire au déchargement. La poulie fit crisser la corde sur toute sa longueur et la tempétueuse Elfe se réceptionna avec grâce sur le quai. Nonchalamment, Soriya glissa la main dans ses cheveux, ajusta son corset, et sourit à Koran Sylde et au vieux capitaine.

« C'est la dernière fois que je te laisse me fourguer du cognac toi ! C'est plus une marine marchande, c'est une garderie que je dirige ! Désolée pour le retard Sylde, on fait ça vite et promis, je saurais me faire pardonner... »

*

III

Il avait fallu des années à Gallian pour réussir à dompter un grand blanc. La patience avait fini par porter ses fruits et aujourd'hui, il avait fière allure sur son imposante monture.

Peu d'Ondins parvenaient à tisser une relation fructueuse avec l'impitoyable prédateur. La grande majorité des membres de la cavalerie royale avait opté pour des montures plus modestes. Le dressage d'un tel monstre avait déjà coûté cher à de nombreux dompteurs. Le requin, n'était clairement pas le destrier le plus docile. Gallian le savait, mais le grand blanc restait clairement le moyen de transport le plus stylé. Sous le prétexte fallacieux de l'efficacité statistique de la créature à la chasse, le but non avouable était d'attiser la jalousie de la plèbe. La sellerie lui avait coûté des mois de salaire et la qualité des étriers et la solidité des mords justifiaient l'investissement. La finition des lanternes étanches laissait pantois les connaisseurs. Gallian était fauché. Certes, il mangeait les algues du récif depuis des mois, mais il était fin prêt ! Prêt à chevaucher une monture digne d'un roi. Sa récente montée en grade dans la cavalerie royale, exaltait son ego. Aujourd'hui, il avait bien l'intention de s'illustrer aux yeux du peuple de la capitale pendant les joutes de printemps.

De toutes les épreuves de la journée, le titre de "Chevaucheur d'abîme" était le plus convoité. La foule s'était amassée dans les gradins pour assister au départ.

Adossés aux portes de cuivre de la capitale, rigoureusement alignés sur le rempart, les concurrents se toisaient du regard. La course effrénée allait entraîner les participants dans une violente poursuite verticale jusqu'aux profondeurs abyssales.

Une course où la pression pulvérise les corps, où le cercle chromatique se dérobe pour laisser place au froid glacial. Seules les armes de jet étaient proscrites dans cette sanglante discipline.



Le dantesque grand blanc de Gallian prit place. Il ne serait pas le plus rapide mais il avait d'autres qualités.

Les concurrents qui l'encadraient s'écartèrent dans un mélange de respect et d'inquiétude. L'œil livide du requin intimait la peur. Les traditionnels chevaucheurs de raies de la garde royale avaient pris de l'âge, et les fragiles jockeys de la porte Ouest peinaient à calmer leurs montures effrayées à la vue du colossal monstre marin.

La nouvelle école avait répondu présente et une série d'impresionnants requins s'était répartie sur la ligne de départ à la grande joie des parieurs.

La foule retint son souffle. Gallian brandit son clinquant katana et le public se déchaîna.

La fougue bouillonnait dans ses veines et son destrier partageait son excitation. Aujourd'hui, il avait rendez-vous avec l'histoire. Les sculpteurs graveraient sa victoire dans la porte de bronze de la capitale.

IV

Confortablement installée au sommet des loges royales, Liryianna piaffait d'impatience. Les joutes avaient débuté et son promis, vêtu d'une rutilante armure, prit position sur la ligne de départ à son tour. Le régent des armées, fils aîné du roi, idolâtré du public, fit une entrée remarquable. Le bellâtre chevauchait un massif cachalot noir, confortablement installé sur un large trône. L'invincible capitaine, garant de la sécurité du royaume, affichait le sourire prétentieux du gendre idéal.

Vainqueur des trois années précédentes, le favori de Liryianna possédait son flot d'admiratrices. Bon nombre de greluches se pâmaient sur son passage, desserrant les corsets pour agencer leurs atouts. Mais cela importait peu à la jeune dauphine. Elle l'observait tentant de stimuler sa jalousie en haranguant la plèbe avec la pathétique prétention des hommes à la venue du printemps.

Quand le prince se tourna vers elle pour lui envoyer un baiser en témoignage de son amour, Liryianna feint de converser avec son père. Depuis des lunes, elle adorait le faire tourner en bourrique. Les convenances de la cour l'avaient poussé à ce mariage arrangé. Depuis, le dauphin impatient tentait chaque nuit de consommer leur union.

La dure réalité était que les campagnes menées par le régent des armées, l'avait garni d'une multitude de commotions cérébrales. Dans l'intimité, le "tempétueux capitaine chevaucheur d'abîme triple champion" peinait à aligner deux mots. Prisonnière des usages, Liryianna jouait sadiquement de sa verve pour promener le musculeux bellâtre par le bout du nez. Elle se redressa sur son siège avec majesté et le temps se figea. En réponse, il contracta l'intégralité de sa musculature en jouant de sa soigneuse chevelure.

Avec nonchalance, la dauphine porta son regard dans le lointain, leva le bras, et l'agita frénétiquement pour faire signe à une amie assise dans la tribune d'en face.

La foule n'était pas dupe. Par respect, elle pouffa discrètement. Prolongeant indécement le gag, Liryianna fit semblant de chercher désespérément son promis dans les concurrents. Fronçant les sourcils et scrutant l'horizon, elle simula une longue vue en joignant ses deux mains au grand plaisir de ses sujets hilares.

Malicieusement elle mit fin à la plaisanterie. Avec noblesse, elle adressa soudain une courtoise révérence à son futur époux, lui envoyant un baiser qu'elle souffla en une volée de bulles. Sous un tonnerre d'applaudissements, la jeune dauphine en charge de la capitale sourit à son fiancé puis ordonna le départ de la course avec déférence.

V

Gallian scrutait la noirceur de l'insondable abîme qui plongeait sous ses pieds. Sa monture déchaînée exhibait une large rangée de dents effilées comme des rasoirs. Sur le rempart, la tension était palpable. La centaine de concurrents guettait attentivement le signal du départ. Sous l'ordre de Liryianna, les immenses cornes de nacre de la tour de guet résonnèrent trois fois.

Instantanément, Gallian dévala le long de la muraille. Il talonna sa monture avec force, plantant ses éperons dans les flancs du grand blanc avec sadisme. Le requin n'irait pas plus vite, il cherchait juste à attiser encore un peu plus la fureur du prédateur.

Le prince, sur son imposant cachalot, menait la course de peu, jouant de sa masse pour percuter violemment quiconque serait à sa portée. La totalité des concurrents déboulaient à pleine vitesse dans une vertigineuse bataille en s'enfonçant dans le noir manteau des abysses. Gallian navigua habilement dans la tempête de bulles, bousculant ses rivaux, dégageant sa trajectoire à l'aide de son katana. Le grand requin blanc croqua la jambe d'un malheureux jockey désarçonné qui gênait sa course. Peu importe. La pression sous-marine se resserra sur ses écailles et Gallian sourit. Un guerrier enivré par l'exaltante poursuite aux confins des ténèbres.

Le cercle chromatique se déroba rapidement, enveloppant les pilotes d'un sombre linceul. Le froid des profondeurs stimula le requin. Les lanternes du cachalot s'enlisaient sans cesse plus profondément dans l'obscur silence de l'océan. Une raie manta, entièrement cuirassée, virevolta par dessus le grand blanc. À cette profondeur, loin du regard de la foule, les préceptes d'honneur et de chevalerie se mourraient. Gallian jaillit d'un bond sur l'aile de la raie, délaissant sa monture. Surpris, son adversaire lâcha les rênes et se recroquevilla par réflexe.

Avec vélocité, Gallian l'empoigna par les cheveux et lui trancha la tête d'un geste précis. Tournoyant en arrière, il jeta le trophée à son destrier. Le requin surgit de l'obscur et dévora le crâne, satisfait de son maître. In extremis, l'outsider saisit la nageoire caudale du grand blanc sans ralentir leur impitoyable percée. La pression montait bar après bar, comprimant douloureusement ses tempes, troublant sa vision. Cela ne changeait rien. Gallian avait rendez-vous avec l'histoire. Alors, face au courant et à la force d'un bras, il se hissa jusqu'aux étriers et reprit les commandes du requin.

Peu de montures pouvaient s'enliser aussi profondément dans les abysses. La température chutait vertigineusement dans un silence assourdissant. La nébuleuse abîme compressait les corps les plus solides. Un étau muet, angoissant et intangible.

Les derniers concurrents concédaient leur position avec effroi en découvrant la morsure glaciale des grands fonds. Un mutisme terrifiant dévorant la couleur, une poisse ébène, inapte à la vie. Seul le cachalot du champion perpétuait son indéfectible avancée. La lueur fluette des lanternes glissant dans les tréfonds, une danse muette avec la mort.

Le grand blanc cédait peu à peu à l'écrasante pression, les muscles gelés. À présent, seule la détermination pouvait leur permettre de résister à la douleur. Gallian prit une pénible respiration et éperonna le requin pour gagner du terrain. Une des ses côtes céda net, un filet de sang s'échappa de sa bouche.

Il suffoquait.

Alors il contracta son épiderme pour survivre.

À quelques mètres devant lui, le cachalot ralentit l'allure, quand le promis de Liryianna, inconscient, lâcha son imposante masse d'armes dans l'abîme. Tel un pantin ballotté par les flots, sanglé à son trône, le glorieux vainqueur des années précédentes gisait évanoui, broyé par l'écrasante pression.

Aucun chevauteur ne pouvait contraindre sa monture à se ruer vers la mort. Le requin, pris de panique, remonta vers la surface instinctivement. Par réflexe, Gallian se propulsa hors de son destrier pour continuer son implacable progression.

Le corps paralysé, asphyxié dans le silence poisseux d'une nuit sans fin, il douta. Incapable de savourer sa victoire, une peur chronique déferla sur son échine. Dans un ultime soubresaut, la vision écrasée par la pression, il tendit la main dans l'opaque mélasse abyssale pour saisir la queue du cachalot, le dernier monte-charge pour embrasser la lumière.

Soudain, la totalité des ténèbres environnantes s'anima. Les grands fonds avaient un visage, une porte menant directement sur les enfers. Les flots se déchirèrent en deux.

Engouffrant le cachalot, une titanesque mâchoire claqua, faisant vaciller l'océan.

Une colossale créature vivait là, au plus profond des entrailles de la terre, un dieu oublié du soleil, vêtu d'un noir étincelant. Une bête au pouvoir incommensurable s'éveillait.

*

VI

Koran Sylde observa dépité, les matelots elfes enfourner les barils de cognac dans la cale.

La marine marchande d'Olonesse bazardait fret et munitions sur le quai pour grappiller quelques litres de plus à embarquer. Dans le port Kerris, les badauds cupides, affluant en nombre, se chamaillant pour toucher leur part du butin. Les caisses abandonnées par les Elfes étaient chargées de somptueux tissus et des clochards édentés s'arrachaient étoffes et textiles dans la brume matinale.

Les caravelles, chargées à ras bord, manœuvraient péniblement à cause du faible tirant d'eau, la coque courbée sous l'excessif tonnage. La lourde chaîne du trois-mâts remonta l'ancre lentement dans son étrave en grinçant. Près du mât d'artimon, le vieux capitaine adressa un respectueux salut à son ami Ondin. La flotte d'Arkhanis et son escorte de frégates, gagna le large, naviguant élégamment toutes voiles dehors.

La suave Soriya déambula sur le ponton. Le tintement de ses bottes sur le bois, couplé à son déhanché envoûtant, fit tourner les têtes. Jouant de ses atours avec malice, la sulfureuse capitaine enlaça lascivement Koran et lui arracha un langoureux baiser.

Leur relation ne passait pas inaperçue et enflammait quotidiennement les ragots et la jalousie de l'équipage elfe. Deux races que tout opposait, une union inconcevable, dérangement. Koran Sylde savait que les sentiments ne s'encombraient jamais du poids de la raison. Les improbables amants avaient appris à cultiver l'instant présent. Un amour sauvage dénué de possessivité, nourri par un respect mutuel, serti d'érotisme.

L'Alizé, joyau d'Olonesse, quitta le mouillage, emboitant le pas aux frégates de l'avant-garde.

Derrière le gouvernail, Soriya adressa un dernier sourire à son amant, un non-dit bavard, un silence chargé de promesses. Deux âmes-sœurs séparées par l'invisible barrière du jugement, une ironique romance captive du réel.

VII

Dans les gradins de la capitale ondine, le public scrutait les profondeurs avec attention. Les premiers candidats vaincus émergeaient de l'abîme sous un tonnerre d'applaudissements. Liryianna enthousiaste, debout sur son trône, agitait le fanion de la famille royale dans tous les sens sous le regard amusé de son père.

Un bruit sourd émana des profondeurs.

Dans un bouillon d'écume, une masse colossale s'extirpait des abysses, remontant vers la surface à une vitesse ahurissante. Un titan dévorant avidement tous les champions sur sa trajectoire. La face du monstre émergea de l'obscurité. Une abomination tentaculaire, insensible à la pression des paliers, se dérobaux lois de la nature.

L'eau devint trouble, l'océan prit la couleur du sang, un tourbillon d'entrailles et de viscères.

La panique fut totale.

La foule horrifiée fuyait les tribunes dans la cohue, incapable de faire face à l'inconcevable.

Une aberration de la nature, vorace messenger de l'apocalypse, surgit face à la muraille de la capitale. La queue du colosse fit valdinguer les antiques portes de cuivre, balayant d'un geste des siècles d'histoire.

Liryianna, terrorisée, fut rapidement enserrée par la garde royale. Des soldats de métier en armure lourde évacuaient la royauté à la hâte vers le second cercle derrière le dôme d'orichalque.

Les cornes de nacre entonnèrent la macabre litanie de la guerre.

Un son grave et guttural retentit dans l'océan.

L'appel aux armes.

La bête aquatique se rua sur la vieille ville, pulvérisant les chaumières et les échoppes dans son sillage. Ses robustes tentacules, serpentant dans les impasses, déchiquetaient sans distinction femmes et enfants. Le monstre fauchait la vie avec une déconcertante allégresse.

Sur la grand place, la garde s'était rassemblée. Massés derrière leurs imposants boucliers, les Ondins firent face, côte à côte. Seigneurs des mers depuis l'aube des temps, le peuple de la barrière de corail était prêt à en découdre.

Une nuée de tridents ricocha sur la créature, impuissante à pénétrer son épaisse cuirasse. La riposte de la bête fut instantanée.

Les Ondins se firent massacrer.

Le monstre exaltait, enivré par la bataille. Il entonna un cri cauchemardesque, un hurlement sinistre qui résonna aux confins de la vaste capitale.

Une sentence, une damnation, le titan avait rendu son jugement.

Il convoquait les siens au festin.

VIII

Liryianna poussa un soupir de soulagement quand elle franchit le cercle royal. Sous les antiques statues du palais, la cavalerie se rassemblait. Plus de dix mille soldats sur leurs montures prêts à combattre. Une garde étincelante, menée par l'élite du royaume.

La bête recula, éructa de plaisir, virevoltant avec appétit au-dessus du dôme d'orichalque, couvrant de son ombre titanesque l'armée ondine. Des profondeurs de la porte Ouest, trois de ses semblables avaient répondu à l'appel, cinq autres venaient du nord. Le charnier s'étendit sur des kilomètres, saccageant la barrière de corail, balayant la maigre résistance du paisible peuple en quelques minutes.

Dans la salle du trône, Liryianna en larmes, constatait l'étendue du carnage, l'anéantissement total de son royaume.

L'édifice royal ploya sous les coups furieux des créatures colossales. L'imposant rempart séculaire céda sous la brutalité de ses assaillants. Le visage de l'avidie faucheuse réclamait son dû. La cavalerie chargea avec honneur à la plus grande joie des mastodontes.

Le père de Liryianna lui saisit la main. La lignée des Verte-Écume ne s'éteindrait pas aujourd'hui. Elle put lire dans ses yeux son inébranlable détermination. Il était prêt à tout abandonner, leurs mères, leur peuple, leur monde.

Une monstrueuse tentacule perfora brutalement le mur du palais et précipita leur décision. Fouillant à l'aveugle la salle du trône de sa sordide protubérance, la Bête dévastait les lieux. Des centaines de milliers d'âmes s'éteignaient dans une débâcle sans précédent.

Un petit groupe d'Ondins royaux fut évacué rapidement par une galerie secrète, fuyant en emportant mesquinement d'antiques trésors dans leurs bras. Le père de Liryianna empoigna la dauphine avec force et la traîna de justesse dans l'étroit corridor.

Le plafond s'écroula. Les monstres surgirent, engloutissant les cupides conseillers horrifiés derrière eux.

Le vétuste souterrain antédiluvien s'étendait sur des kilomètres sous la capitale, un long couloir immergé, froid et obscur. L'unique échappatoire.

Les créatures martelaient de rage l'embrasure où s'engouffraient les derniers survivants. Le tunnel s'effondra.

Une mixture amalgamée de pierres et de sable, dense, inextricable, obstruait les branchies de la jeune héritière. Avec son père, suffocants, ils se frayèrent un chemin, bousculant sauvagement les anciens, pressant l'allure.

Le couloir éclatait progressivement sous les morsures des mastodontes, quand au loin Liryianna perçut la sortie. La lumière radieuse prit l'apparence d'un ange, une lueur dans son abject cauchemar.

*

IX

Il était grand temps pour Koran Sylde de rejoindre son élément naturel, alors il plongea avec allégresse dans les eaux saumâtres du port. Il évolua élégamment au milieu de ses hommes, leader charismatique indiscuté, emblème des fluviaux. Le groupe d'Ondins nagea respectueusement autour de lui jusqu'à la jetée, entraînant les alevins enthousiastes dans leur sillage. L'eau déferla entre les écailles de Koran, revigorant son épiderme. D'une brasse légère, il émergea lentement à la surface pour jeter un dernier regard aux flottes voguant sur l'horizon.

Le trois-mâts des baronnies et son escorte de frégates mirent les voiles sous cape et naviguèrent lentement face au vent pour remonter la côte en direction du nord. Les caravelles elfes et l'Alizé, à une encablure de là, manœuvraient eux sous un vent favorable, mettant les drisses à l'épreuve pour prendre la route du Sud.

Entre les deux flottes, un banc de mouettes indécises intrigua l'Ondin. Les bruyants volatiles escortaient régulièrement les bateaux dans l'espoir de glaner de la nourriture, pourtant Koran n'avait jamais vu une telle formation. Leurs silhouettes dessinaient un sombre nuage dans le ciel, un obscur présage.

Subitement, l'océan ondula.

Une vague énorme déferla jusqu'au port submergeant la digue. D'immenses tentacules jaillirent de l'eau, empoignant les caravelles de l'arrière garde de Soriya. Sous le regard horrifié des Elfes, les embarcations bondées de marchandises s'élevèrent dans les airs.

Une pluie de débris et de viscères retomba violemment dans l'océan. Les coques éclataient comme des fétus de paille sous la puissante constriction du monstre marin.

Dans une panique totale, les vigies martelaient les tocsins pour donner l'alerte. Un raz-de-marée fit chanceler le reste des caravelles. Une incommensurable créature surgit des flots pour engloutir la cabine arrière de l'Alizé. Le navire tangua dangereusement à son tour, malmenant brutalement l'équipage. Des centaines de litres d'eau s'engouffrèrent instantanément dans cette brèche mortelle à la poupe du bâtiment. Soriya vira à bâbord, aboyant des ordres secs et précis à ses matelots en déroute.

Effaré, Koran Sylde rassembla ses miettes de courage et ordonna à ses hommes de charger. L'océan, déchaîné par la bataille, envoyait valdinguer les marins des coursives par-dessus les bastingages. Dans l'eau trouble, Koran entrevit le visage du monstre. Une créature réclamant la mort.

Le combat faisait rage. Les archers elfes ciblaient la bête, criblant son épaisse chair membraneuse de flèches acérées. Soriya fit charger les canons avec de la mitraille, espérant que l'Alizé tiendrait l'empannage. Toutes les tentacules du monstre convergèrent pour enserrer le bâtiment, stoppant net la manœuvre. La Bête se hissa à la poupe du navire pour dévorer le plus grand nombre. L'imposant bâtiment entama une lente danse vers les fonds.

Les Ondins, impuissants, étaient ballottés comme de vulgaires poissons dans le courant. Koran Sylde ordonna le repli dans le chaos, essayant désespérément de rassembler ses troupes. Sous l'eau, une multitude de marins semblaient inconscients vers les abysses.

La bête rampait sur l'Alizé, arrachant les mâts, quand des canons détonèrent dans un bruit sourd.

Les frégates des baronnies avaient répondu à l'appel des Elfes. Les boulets d'acier pénétrèrent la cuirasse de la créature. Toutes voiles dehors, le trois-mâts du vieux capitaine s'élançait dans la bataille.

Le monstre fit volte-face. Les frégates habilement réparties en arc de cercle avait jeté l'ancre, les boucaniers effectuaient des tirs précis.

La Bête hurla, un cri strident, insoutenable.

Koran Sylde fut terrorisé. Ce n'était pas un cri de douleur, non, la bête se délectait. Elle éructait de plaisir, enivrée par le carnage. Le mastodonte quitta l'Alizé pour fondre sur la flotte d'Arkhanis. Un vent de mort, projetant les navires avec fracas les uns contre les autres. Le capitaine, le regard froid, naviguait à sa vitesse maximale. La diversion des frégates lui avait coûté cher. Sous ses yeux, des hommes de valeurs succombaient dans un effroyable massacre. De sa redingote, il sortit une petite flasque, sans lâcher la barre, il trinqua avec l'océan et en vida le contenu d'un trait.

Soriya jouait du gouvernail pour faire pivoter son navire. Dans les profondeurs, les Ondins tentaient de distinguer parmi les corps et les débris ce qui pouvait encore être sauvé.

Le trois-mâts hissa le pavillon de guerre des fières baronnies avant d'éperonner l'abomination de face, vaporisant la proue du navire sur le monstre. Une estocade héroïque et suicidaire d'une violence inouïe.

Dans un vacarme assourdissant, le titan vacilla. Dans son irrépressible fureur, le monstre empalé pulvérisa le reste du navire. Des marins démembrés, un charnier sans nom.

Sur la berge, la foule se rassemblait pour voir le carnage, hébétée par le cataclysme. Soriya, dans une ultime manœuvre, parvint miraculeusement à faire pivoter l'Alizé gorgé d'eau. L'imposant bâtiment fit feu dans une déflagration assourdissante. La créature percée de part en part gémit de douleur. La capitaine ordonna à son équipage dépassé de recharger.

L'eau qui s'engouffrait par la poupe fit soudainement plonger l'arrière du navire. Le poids des cales souleva le nez du bâtiment dans un sinistre craquement. Soriya pensa ironiquement que, pour la première fois, la sylphe de la proue pointait vers le ciel. Comme si la sculpture était désireuse de rejoindre ses frères élémentaires dans les cieux.

La Bête, ivre de rage, fendit les flots, se ruant sur l'Alizé sous les yeux de Koran Sylde, impuissant.

Soriya accueillit sa fin avec dignité. Les Elfes ne quitteraient pas le navire, ils en avaient fait serment, la plupart honorerait cette promesse avec fierté. Solennellement, la capitaine et l'Alizé firent feu une dernière fois. Dans une implacable avancée, le monstre en charpie accusa l'impact sans ralentir, démembrant le bâtiment, emportant sa proie dans l'intimité des profondeurs.

Koran hurla, implorant les dieux sourds de l'océan. Il aurait voulu voler au secours de sa douce, mais la peur le paralysait.

Sous l'eau un effroyable spectacle dévoilait son dernier acte. La Bête hystérique déchiquetait l'épave de l'Alizé avec une insatiable sauvagerie. Une soif de mort que rien ne pouvait épancher.

Alors l'Ondin désemparé fuit. Instinctivement il nagea vers le port. La surface si hostile à son derme était son unique salut.

Le titan ne s'arrêterait pas. La créature démantibulée glissa depuis les profondeurs en direction du port. Sur le quai, la garde s'organisait. Les soldats en arme avaient fait évacuer la baie, parés à accueillir la charge du titan.

Koran s'empressa de sortir de l'eau. Derrière lui, un tsunami déferla. La bête, furieuse, surgit de l'océan, projetant des trombes d'eau, inondant la ville. Balistes et canons firent feu simultanément sur ordre de la capitainerie. Les javeliniers postés sur les toits défendaient leur ville avec ferveur. Agitant ses moignons frénétiquement dans les airs, disloqué, agonisant, le monstre chut sur la berge. La ville entière lui bondit dessus, la garde taillada sa chair, la foule chargea dans l'ignoble bouillie, harponnant ses yeux, dépeçant la peau.

Dans une immonde pestilence, le bête aquatique trépassa.

*

X

Déjà douze ans que la capitale ondine sur la grande barrière de corail est tombée. Douze ans que la belle Liryianna n'a pas souri. Amère, elle contemple une dernière fois la surface.

Un monceau de déchets plonge lentement dans l'eau, brisant l'écume. Des excréments, des restes de repas et des ordures dansent mollement dans les premières lueurs du crépuscule.

Rongée par l'amertume, la dauphine du vide, princesse de rien est devenue une Ondine des flaques. Inapte à l'Unification, héritière de ce qui n'est plus, Liryianna vêtue de sa robe crasseuse était devenue à son tour la paria du nouveau monde.

Sous la fastueuse Golas, sous les pieds des luxurieux nantis de l'Unification, dans l'ombre du dernier étang où la Bête n'a pas d'emprise, flotte le corps sans vie de Liryianna.

La dauphine a préféré la mort à l'acceptation. La dernière fuite qu'elle pouvait encore s'offrir.

Dans les étuves, sous les répugnants égouts de la ville, dans les profondeurs du lac, un père pleure...

*

XI

La richissime ville de Golas accueillait un hôte prestigieux en cette belle matinée. Le Consul et ses Échevins, sur le parvis de la berge, avaient dû exceptionnellement se lever aux aurores. Des seigneurs de toutes races s'étaient massés sur des barges autour de l'île pour voir l'érudit.

Le Consul savait comment broser ses convives dans le sens du poil, et qu'importe la dépense ! Pour l'occasion, il avait pioché sérieusement dans les caisses de la ville car le jeu en valait la chandelle.

Des musiciens, vêtus de riches atours aux couleurs chamarrées, entonnèrent une gigue. Fanions, fanfare, femmes et vin, un plan d'action séduisant qui avait moult fois fait ses preuves. L'objectif était clair, en mettre plein la vue à l'émissaire des 7.

Sur l'autre rive, face à la foule en liesse, un groupe de porteurs trolls soutenaient péniblement une lourde vasque remplie d'eau. Au centre, Koran Sylde s'étira mollement en tirant une bouffée sur sa vieille pipe de nacre, enfumant l'imposant réceptacle.

Son récent statut de vénérable au sein du peuple de Veldt le dotait d'autant de privilèges que de responsabilités. Les années lui avaient enseigné la tempérance, Soriya le chagrin.

La bataille pour l'océan était révolue, les Bêtes rodaient, maîtresses incontestées sur terre comme sur mer, dévorant des millions de vies sur leur passage.

Alors que tout semblait perdu, cinq hommes, une femme et un Lycant avait organisé ce que l'on appelait l'Unification.

Lucas Veldt, Hans Seekher, Nephilim Roovdark, Travis Mädh, Howard Fioul, Liv Syphéa et Miles Kaltan ; des noms que plus personne n'oublierait jamais, tissés dans les fils du destin.



Comme la Bête, nul ne pouvait dire d'où ils venaient ni qui ils étaient, et certains prétendaient qu'ils avaient traversé les ténèbres d'avant ce monde. Afin de lutter contre le fléau, les 7 convinquirent chaque race de s'unifier. Chacun d'eux érigea une caste essentielle pour la survie des peuples.

Koran Sylde était devenu un de leur proche représentant. Il arborait à son doigt le sceau des 7, passe-droit symbole d'espoir et de renouveau. L'Ondin avait rejoint les Veldt, des érudits et des lettrés, mémoire du monde, archivant le savoir de toutes races. Le reste du monde avait dû choisir son allégeance.

Les plus braves avaient rejoint les respectés Seekher, armée du désespoir, qui rassemblait ceux qui avaient encore le courage de prendre les armes face à l'indicible.

Les Kaltan, nés du rassemblement des nomades, parcouraient les continents sans relâche avec la nature pour refuge.

Une partie de la population avait placé sa foi dans la technologie à vapeur. Les Fioul plongeraient la civilisation dans une nouvelle ère.

Syphéa unifia bourgeois et paysans qui organisèrent le commerce et l'économie, assurant intendance et réconfort à la population.

Les Roovdark quant à eux, enfants génétiquement si proches de la Bête, capables de sentir sa présence et sa folie meurtrière, devinrent des sentinelles craintes et redoutées.

Seuls les Mädh rejetèrent l'Unification.

Divisant les Humains en prônant la supériorité de leur race, cinquante mille d'entre eux, orphelins de leur guide dont ils dénaturèrent la parole, vomissaient l'Unification. La jugeant vaine et dangereuse pour leur survie, ils deviendraient d'innommables criminels, infiltrés dans les Peuples ou regroupés en armées belliqueuses.

Malgré cela, refusant de se plier à la cruauté du destin, ce monde à l'agonie, sans nom, sans avenir, espéra.

La Bête, si terrifiante fût-elle, trouva enfin dans l'Unification, un adversaire capable de s'opposer à sa sanglante avancée.

7 PEUPLES,
7 RAISONS D'ESPÉRER...



Peuples

L'UNIFICATION



Il ne reste en mon cœur de place que pour la haine. Rien de ce qui est bon ou mal ne peut s'y glisser. Je suis la main qui tient l'épée. La beauté est un luxe, la sagesse une ruse, l'espoir une catin au sourire angélique et à l'âme noire. Ma vie se résume en un mot : métal. Le métal de mon cœur, le métal de ma cuirasse, le métal de mon arme. Le champ de bataille est ma demeure, mon foyer, et la mort ma maîtresse. Je suis né du chaos, garant d'un idéal, promesse d'une éternité de lumière. D'autres ont choisi pour moi le symbole, mais qu'importe. Qu'ils pleurent, qu'ils rient, qu'ils chantent et qu'ils s'aiment, qu'ils souffrent, qu'ils vivent pour moi, de remords je n'ai point, ni de pitié, ni de compassion. Seule compte la Bête et le temps béni où elle mordra la poussière. Alors je serai serein et je pourrai mourir car ma vie ne sera plus utile. Un guerrier sans ennemi n'est qu'un homme et je ne suis pas un homme, je suis un Seekher.







Un homme d'acier et de chair. Le feu et la vapeur pour compagnons. Du bruit toujours, et accroché à ma lourde chaudière, l'espoir d'une nouvelle ère. Je ne maîtrise pas la technologie, elle me possède. Démonne insaisissable qui me murmure d'étranges desseins que je suis le seul à comprendre, j'évolue avec elle. Ce que Gaïa n'a pas su concevoir, nous l'avons créé. Ce que la nature nous refuse, nous l'inventons. C'est une marche en avant, une lueur dans les ténèbres et qu'importent les sacrifices ou les superstitions, nous sommes à la fois dieux et pénitents, vénérés ou proscrits. Rouages, courroies, poumons et artères, fusion ultime de ce qui est et de ce qui pourrait-être, je suis cela. Et du plus profond des mines, j'arrache la substance infernale nuit et jour, pierre grise ciselée de bleu, pour nourrir les ventres de bois et d'acier de mes convoyeurs. Et alors, quand la vaporite fait son œuvre, le monde entend battre le cœur du peuple Fioul.





Visage de prairie, sourire de lumière, larmes de pluie, Gaïa ma mère, sur ton dos rond je marche à la recherche d'un hypothétique avenir, dissimulé dans tes ombres vertes et frémissantes. Qui suis-je vraiment ? Un enfant des astres errant au hasard comme une poussière tourmentée par les vents ? Vagabond sans nom au destin hésitant qui implore ton pardon ? Ils bâtissent des villes, ils dressent des murs, construisent leurs propres tombes, froides et vides, et creusent dans ta peau de mousse une cicatrice qu'ils appellent civilisation. Sourds, ils se perdent dans la folie bruyante de leur technologie. Leurs yeux ne voient plus ce que je vois, alors ils imaginent d'improbables souvenirs, soumis au destin que leur impose la Bête. Ils t'ont abandonnée, bien cachés derrière leurs palissades de pierres et de bois. Et tandis qu'ils t'oublient, forgeant dans leurs cœurs les armes de l'arrogance, moi, du peuple Kaltan, j'ai trouvé mon chemin, je préserve leurs âmes.





Sourire aux lèvres malgré la menace, je viens vers vous et vous tends la main. Que faire d'autre ? Se battre ? Se battre oui, mais après la victoire que restera-t-il ? Des ruines quand il nous faudrait des maisons, des champs de bataille quand il nous faudrait des champs de blé, des rivières de sang quand il nous faudrait du vin, un espoir indistinct quand il nous faudrait décider ; des soldats désœuvrés quand il nous faudrait des hommes, des armes quand il nous faudrait des outils, des linceuls pour couvertures et des morts pour voisins. Se battre. Alors qu'ils se battent, mais moi je continue de vivre, d'aimer la vie, et d'en imposer sa juste loi. Son juste prix. Ma cuirasse est invisible mais plus robuste qu'aucune autre, elle se nomme abnégation. Où que vous soyez j'y serai aussi, à bâtir, à défricher, à festoyer. Pour que pousse la graine, il lui faut le vent qui amène les nuages et la pluie, il lui faut le soleil, il lui faut de la bonne terre grasse. Mais sans la main qui la plante, il ne restera rien. Je suis cette main. Je suis un Syphéa.





Parfois, quand mon regard se porte vers l'horizon, juste à l'instant où le crépuscule embrase le monde puis le condamne aux ténèbres, je devine l'espoir, comme un murmure, comme un frisson délicieux. Petit oiseau blessé, caché dans les cendres de mon humanité, prisonnier d'une cage, bien à l'abri. Quelques secondes à peine, j'entrevois la liberté. J'épancherai ma soif de sang dans la flaque écarlate du ciel. Et le vent dans les feuillages me glisse, complice, un secret. Il me chante un vieil air, une complainte mélancolique qui parle d'amour et de fleurs, qui parle de visages souriants dans la chaleur d'un foyer. Je tends l'oreille, la Bête m'appelle, alors j'exhorte le silence, précieux sésame qui ouvre les portes de ma cellule. Autour de moi il n'y a aucun barreau, ni aucun gardien. Je suis mon propre geôlier, ma propre sentence. En ce monde, personne n'a vraiment de choix. Survivre chaque jour. Résister, avec pour seule alternative la mort. Je suis la sentinelle de l'Unification, la lumière vacillante d'un esprit tourmenté, je suis un Roovdark.





Maudits soient-ils, tous, de n'être que des silhouettes sans âme, des soldats de l'espoir. Le sacrifice qu'ils exigent n'est pas le mien, leur guerre non plus. Dans le froid de ce monde, leurs pathétiques regards tournés vers un avenir dérisoire me donne la nausée. Je vomis leur Unification, je crache sur leur obsédante soif de vérité. D'illusions en illusions, ils essaient d'avancer alors que grandit l'ombre qui les emmènera tous vers leur destin obscur. Je suis de ceux qui survivront. La Bête n'est pas l'ennemi. Elle n'est qu'un outil, une arme entre les mains des dieux qui nous ont damné pour avoir oublié notre humanité. Laissons aux animaux la fange de leurs origines, je suis le fils de la nuit, le prix à payer. Je suis du peuple Mädh, et mon avenir est le triomphe.





ET SUR LES NOIRS REMPARTS
DE SA HAINE, IMMOBILE,
ELLE ATTEND,
GRIMAÇANT DANS LA NUIT
UN SOURIRE MORTEL.

LA BÊTE LES OBSERVE.

QUE DE TON VERBE
PERDURE NOTRE MÉMOIRE.
DANS L'ATTENTE
D'UNE AUBE NOUVELLE,
JE M'EN RETOURNERAI
À LA TERRE.

Auteur inconnu

AN 1 DE L'UNIFICATION

Frontières de L'UNIFICATION

DERNIÈRE LUNE

100 200 300 400 500

Échelle 1/500



Si quelqu'un lit ces quelques lignes, alors ma mort n'aura pas été vaine. Précieux est ton regard étranger, porte notre sacrifice dans la lumière.

Je pense être le dernier survivant d'une phalange de deux cents valeureux hommes et mon nom n'a plus d'importance.

Nous avons franchi les portes de Tarkǎn à l'orée de l'automne. Une percée dans les terres de la Bête a permis à une cohorte de toutes races de pénétrer les lignes ennemies. Nous avons l'audace de croire que nous les repoussions, forts de notre savoir militaire et qu'une opportunité s'offrait à nous. En réalité, les créatures nous attiraient simplement en dehors de nos fortifications, nous happant sans cesse plus en avant dans la forêt, hors de portée des archers Kaltan.

La Bête est loin d'être le monstre stupide et bestial que peuvent décrire les fabulations des nantis. Elle est dotée d'une intelligence maligne, sadique et sournoise. J'ai été le témoin de sa puissance. Embusquées sur leur terrain, les créatures attendaient patiemment dans les ruines d'un village des baronnies.

Nos éclaireurs furent les premières victimes de leur intense sauvagerie. Dissimulée dans la végétation environnante, la mort jaillit des arbres, engloutissant les chasseurs aguerris en un instant. Les fielleux Amroks se bâfrant des cadavres démembrés de mes compagnons sous le regard attentif des massifs Aklaines.

C'est là que l'effroyable traque a commencé. Notre maigre bataillon fut rapidement disséminé, des centaines de créatures affluaient sur notre position, noircissant les crêtes à l'horizon.

Les Bêtes agissaient de concert avec une habile stratégie. Le piège se referma sur nous et la battue commença.

Clairvoyant, le chef de notre phalange ordonna la dispersion du bataillon. Nous aurions plus de chance de survivre seuls qu'ensemble. Je courus à perdre haleine, une horde de monstres sur les talons. La chute des mes compagnons d'arme me fournit la sinistre opportunité d'assister à l'inconcevable. L'ascension d'un feuillu me servit de cachette providentielle durant les deux premiers jours.

La rumeur était fondée : les immondes créatures dérobaient les corps des vivants et sélectionnaient avec soin leur proie.

Les miens hurlaient à la lune dans cet obscur cache-cache avec la mort. Les monstres nous débusquaient un par un, avec délectation, et ce malgré notre expérience. Des pisteurs absolus, exaltés par notre ténacité, nous délogeant de nos adroites cachettes. Des prédateurs nyctalopes aux sens aiguisés, aptes à déjouer les manœuvres des enfants de la forêt sur leur propre terrain.

Je peux garantir que par-delà les portes de Tarkān, il ne reste rien. La vie s'est éteinte à l'ouest, la désolation s'étend à perte de vue.

La suite de mon récit est de la plus haute importance, je t'enjoins étranger, à porter ces écrits dans les mains d'érudits Veldt. Que de nos sacrifices, ils tirent les déductions qui forgeront les victoires de demain.

Les Bêtes semblent dotées de véritables connaissances anatomiques. Distinguant les races, sectionnant avec soin les tendons des muscles en évitant habilement l'hémorragie. Des mutilations précises, visant à immobiliser leurs prises en les maintenant en vie.

Les créatures amputent avec minutie, brisant l'esprit des plus braves d'entre nous. Les races les plus chétives sont déchiquetées sans ménagement. Leur morbide intérêt va aux espèces les plus robustes. Nombre de mes frères ont été emmené à l'ouest par-delà le royaume d'Arkhanis. Vraisemblablement un sort pire que la mort attend les vaincus.

Durant trois nuits, j'ai enduré les hurlements des miens. Ma gourde est vide, et je ne me fais pas d'illusion sur mon funeste destin. À l'aube, je rassemblerai mes dernières forces pour rejoindre la côte. Je perçois des effluves salines dans l'air, et la nature autour de moi semble silencieuse.

Si tu lis ces lignes, c'est que mon plan a fonctionné et que ma gourde a finalement franchi la mer grâce au courant.

Bois et ripaille pour nous étranger !
Que de ton verbe perdure notre mémoire.
Dans l'attente d'une aube nouvelle, je m'en retournerai à la terre.
Que de mon corps, Gaïa puise la force de survivre à demain.
Que des terres désolées retentisse un jour à nouveau le chant des oiseaux.

Boukka

AN 5 DE L'UNIFICATION



La petite ville de Medelia, nichée dans les hauteurs de l'impitoyable montagne du Narok, n'était pas la destination favorite des touristes. Non, là on parle d'un vrai village de péons, isolé dans les neiges, logé aux confins de la consanguinité sauvage.

La nuit était déjà salement entamée, tout comme les derniers badauds encore présents, tandis que les dernières échoppes baissaient le rideau. Pourtant une charmante boutique d'herboristerie, au clinquant lettrage rose bonbon, affichait "ouvert 24h/24". La devanture du commerce était dotée d'un bruyant système d'éclairage Fioul qui aurait pu rendre épileptique un nouveau né.

Deux Trolls cradingues, enchaînés à la façade, venaient assurer un confort d'achat loin de toute renardise. Un système d'antivol dissuasif qui avait moult fois fait ses preuves !

À l'intérieur du magasin, une multitude d'étagères arborait pléthore de flacons et de potions bigarrées. Des baumes, des onguents et une foule d'ingrédients ordonnés qui auraient dû dégager les exquis saveurs des aromates du terroir.

Étonnamment, ce métissage de parfums se voyait muselé par un imposant fumet de potée à l'ancienne.

Un client, embourbé dans un inextricable monologue de la propriétaire, tentait de se dérober poliment. Il espérait gagner la sortie discrètement, grappillant quelques centimètres dès que l'occasion se présenterait.

La patronne de l'établissement était une Fée aux proportions démesurées qui répondait au nom de Boukka. Globalement très enrobée, la Fée avait fait fortune dans le commerce au sein des Syphéa. Il lui avait fallu peu de temps pour s'habituer au confort de la réussite.

Affalée sur un coussin de soie, la graisse de son ventre rejoignait son double menton pour dissimuler ses sous-vêtements, probablement enfouis sous d'impitoyables bourrelets.

Du moins, tout le monde l'espérait !

La Fée dodue adorait les sirops mais ne mettait jamais d'eau par intégrité du goût. Son amour pour la gastronomie l'avait poussé à équiper son arrière boutique d'une tapageuse cuisine assortie à sa devanture. Depuis, aucun de ses employés ne l'avait vu voler, ni même se mouvoir sur plus d'un mètre sans suffoquer.

Le client, acculé depuis plusieurs heures, envisagea de feindre un malaise ou plus simplement, de s'enfuir en courant.

Boukka laissait virevolter sa cuillère en bois avec ferveur en engouffrant de larges portions à chaque bouchée :

« Détends toi mon canard en sucre, on va quand même se faire une grignote sur le pouce entre deux achats ? on va pas bouffer les pissenlits par la racine, puis honnêtement j'ai goûté, c'est dégueulasse, même en sauce !

Allez assieds toi, on va te faire une p'tite assiette !

Tu mets du chocolat toi dans ta potée ? non ? pourtant c'est ton sur ton, puis ça fait glisser ! Bon, chacun ses choix mais tu rates un truc...

Dans ma boutique on trouve de tout ! pustule, diarrhée, panaris ou dents cariées ? tata est là ! Si t'as la droulante qui décape le fond de tes falzars, j'ai mieux qu'la lessive ! une noisette de graisse de bison nain par la p'tite porte et c'est du tout droit sans papier ! Si t'as popole qui veut pas se dresser quand vient la marée, j'ai du ginseng pour cogner dru et préserver ta dignité !

Tu refoules du goulot comme un caniveau le jour de la saillie des Trolls ? j'ai d'la menthe de gièvre !

T'as l'anus qui dit bonjour à tout le monde avant les fêtes de printemps, j'ai un filtre ! Cherche pas mon tourtereau en sauce, Boukka a toujours ce qu'il te faut en magasin ! »

Le client esquissa un sourire forcé tentant de garder les yeux ouverts face à la volée de micro postillons déployés par l'hypnotique bouche de la Fée. La rétine embuée et la chemise tachée, il s'essuya délicatement le visage avec un mouchoir. Il guettait une faille dans la conversation pour glisser un mot, mais la volubile Boukka avait appris à parler tout en mâchant.

Elle empoigna son verre. Elle ne pourrait pas boire en parlant, il en était certain ! Saisissant cette opportunité avec élégance, il prit du terrain vers la sortie en reculant d'un pas.

La petite Fée vida son verre de sirop d'un trait et déglutit bruyamment. Elle se redressa, lâcha une petite perle qui embauma le comptoir et reprit sa palabre dans un naturel déconcertant :

« Tu sais, y'a pas beaucoup de Fées aussi prestigieuses que moi sur le continent ! j'suis la seule de la famille qui a su faire monter la mayonnaise, si tu vois ce que j'veux dire... Moi, j'sais comment mettre du beurre dans l'pinard, pas comme mes sœurs !

Oui, j'ai quatre sœurs !

La cadette, c'est typiquement l'exemple de la Fée à l'ancienne. Madame fait dans la suture, aux portes de Tarkān s'il te plaît ! Milieu patriarcal d'homme crasseux et misogynes au possible ! Crois moi elle voit pas la couleur d'une pièce la pauvre fille...

La benjamine, sortez les mouchoirs, a éclaté dans un moteur Fioul ! Elle s'est fait broyer par une soupape pendant la révision d'une chaudière. J'en ai eu gros sur la patate, mais bon, j'veux pas qu'on profite de ma fragilité pour faire baisser les prix !

Pire, la dernière, elle gagne le pain à la sueur de son cul dans une maison de passe à Kerris. C'est genre une Fée libérée de l'ancien dogme... Avec ses copines, elles font des micro morsures sur les mâts des matelots quand ils rentrent au port ! Paraît que ça marche et que c'est genre "exotique" !

Je sais que dans la famille on attire inévitablement le désir des mâles. Tout le monde veut tremper son biscuit, mais moi j'ai une destinée, j'mène une vie de sacrifice ! j'suis une sorte d'exemple pour ma race, une égérie moderne qui place la Fée vers de nouveaux horizons ! J'aurais pu gouverner à la place des 7 si j'avais voulu ! J'connais Syphéa personnellement ! Mais j'ai d'autres crèmes à fouetter...

Tiens d'ailleurs, j't'ai déjà raconté la fois où on a voulu faire une piscine de saindoux ? paraît que ça a des vertus incroyables pour le teint ! »

Le grincement d'un lourd rideau métallique derrière le client attira son attention. La providentielle échappatoire était à présent close. Au poids de l'acier de la devanture s'ajoutèrent les deux Trolls barrant l'unique accès. Le client mal à l'aise, le sourire crispé, désigna du pouce la sortie en masquant pour le mieux son inquiétude.

*« Ah ouais ! te bile pas pour ça mon chou à la confiote ! on est tranquille maintenant, un peu d'intimité ça régale, tu vas pas en faire tout un plat !
J'propose qu'on se fasse un café gourmet et qu'après tu me laisses reprendre le boulot ? J'sens que j'te passionne mais j'ai à faire, j'suis indispensable à l'Unification tu vois ! J'peux te paraître sentimentale au premier abord, mais je sais quand faut beurrer la tourte et j'peux te dire que j'y vais pas avec le manche de la louche !*

J'pense même que j'aurais dû faire carrière avec l'aînée de la famille, au moins j'aurais cassé des gueules. Des fois j'me retiens mais...

*Attends une seconde ma cannelle confite, changeons de sujet...
Y paraît que tu sais où trouver des reliques volées ? non, tu vois pas ? ça te dit rien vraiment ? y'a un mois, un vol de convoi dans la faille par un groupe de Mädh ? J'en suis sûre, me raconte pas de salade putain, j'déteste ça, c'est un truc d'Elfe !
Donc calmement on reprend... Les reliques volées, tu vois pas ? j'ai la moutarde qui me monte aux miches là... »*

Sur un claquement de doigt de Boukka, les Trolls s'avancèrent pour saisir fermement le client par les épaules. La Fée effectua un long rot tonitruant qui résonna dans la nuit silencieuse de Medelia.

*« Mon aînée, elle est chez les Seekher et ta description correspond parfaitement. J'en suis aussi sûre que le pastrami me va au teint ! T'es un enfoiré de Mädh !
Les gars, éclatez le, c'est lui !
Et dites à ma sœur que j'veux l'pognon de la prime avant le printemps !
Mais putain qu'est ce qu'ils foutent en cuisine, y'a rien à manger ici ou quoi ? »*

ALORS, IL AVANÇA.
IL AVANÇA COMME ON
CHUTE DU HAUT D'UN PONT.
L'ESPOIR COMME BÂTON,
ET LE DEVOIR DE PÈRE
COMME MONTURE.

Le rossignol

PARTIE I

AN ZÉRO - L'UNIFICATION



I

Coralie avait natté élégamment ses cheveux clairs avec deux rubans de soie. Elle glissait sur l'herbe douce d'un pas enjoué en fredonnant une comptine populaire avec insouciance. Elle portait sa robe de lin blanche aux ourlets d'or confectionnée par sa mère.

La ressemblance avec sa poupée était frappante. Le poupon de chiffon, habilement cousu, s'était vu affublé d'un baluchon improvisé avec une brindille de bois cendré.

« Nous sommes prêtes père ! Annette a mis du temps à rassembler ses affaires mais la voilà parée pour le grand voyage ! »

Son père sourit, puis fixa Coralie dans les yeux sans le moindre mot. Elle avait déjà six ans, bientôt sept... Les yeux enivrants de sa mère, et la fraîcheur du printemps. La rumeur récente de la première victoire des 7 sur la Bête dans la passe du Mont-Akaï enflait et avait gagné l'ensemble du continent.

L'espoir avait un nouveau nom, l'Unification.

À présent, chacun se devait de prendre part à la lutte contre l'extinction. Les 7 avaient parlé, et nous devions faire un choix.

Quitter nos vies, nos demeures, choisir une caste. Une allégeance à un nouveau maître.

Seraient-ils capables de nous guider dans la tourmente ? Il en doutait.

La ville d'Arane, qui lui avait donné des années savoureuses gorgées d'amour et de vin, tombait en ruine à présent. Il était resté de nombreux mois à défendre les mutilés des pillards. La nourriture se faisait rare, et les espèces les plus puissantes se servaient sans ménagement en migrant vers le nord.

Les éclopés s'amassaient en nombre dans la glorieuse citadelle en ruine. Un spectacle abject, un conglomérat de mutilés de toutes races affluait des quatre coins du continent.

Les 7 avaient intimé leur sentence. L'Unification ne s'encombrerait ni des infirmes ni des plus faibles. La consigne était simple et elle nous concernait tous. Les valides seraient contraints de prêter allégeance à une caste, les autres, nos aïeux, nos vétérans, ne faisaient déjà plus partie de leurs idéaux.

Dans l'infamie de la situation, ces nouveaux dieux avaient rendu leur verdict, imposant aux hommes à l'agonie de délaissier leur terre natale, en abandonnant les anciens à une sordide fatalité.

Son destin se forgea avec des larmes aux fond des yeux et les responsabilités d'un père. Les Bannis lui avaient arraché sa femme à l'aube de l'hiver, par pur plaisir, pour l'ivresse de la chasse. Il les avait maudits. Il avait juré qu'il les tuerait tous de ses propres mains. Il avait sombré dans une rage sans mesure, obscure et poisseuse.

La sombre plainte de la colère.

II

Quelques mois auparavant, Coralie avait supporté en silence. Des graines de la patience d'un ange naquit le pardon. Les nuits passèrent. Sous la tutelle de sa nourrice aveugle, elle pardonna l'absence de sa mère et le silence de son père.

La ville d'Arane devenait un égout à ciel ouvert. Bercées par les râles des mourants, les nuits étaient courtes et la faim tenace. Le spectacle de la migration des infirmes était le terreau propice aux cauchemars les plus sinistres.

C'est Viktor qui lui rendit le goût de rire. Le jeune Humain aux yeux verts. Voisins depuis toujours, les enfants avaient grandi côte à côte. Complices et téméraires, les deux chérubins glanaient à la vie des moments d'insouciance.

Ce décor répugnant accueillait leur innocence avec ferveur. La candeur des enfants, capable de se dérober à l'horreur de leur quotidien, laissait flotter un message d'espoir. Le rire de deux enfants contre les râles d'agonie. Un sordide tableau des premiers préceptes de l'Unification.

III

La situation s'envenimait de jour en jour. Le père de Coralie le constatait. Les 7 en avaient décidé ainsi. Arane ne proposerait aucun avenir pour elle. Au printemps elle aurait sept ans. Elle appartiendrait à l'Unification.

Il était temps de tourner la page. Le passé constituait une impasse sordide que seul le présent pouvait balayer.

Alors, il avança. Il avança comme on chute du haut d'un pont. L'espoir comme bâton, et le devoir de père comme monture. Il ne savait rien des secrets des lettres ou des mystères de la vapeur. Sa vie lui avait épargné le devoir des études. Et qui de la marche effrénée des Kaltan à la folie des Seekher tuerait sa fille en premier ? Elle était si frêle, si innocente !

La loi des 7 ne laissait guère le choix. Juste un semblant d'illusion dérisoire que seule la mort nous appartenait encore un temps soit peu. Nous pouvions choisir dans quelle caste nous voulions mourir.

Par dépit, il deviendrait un Syphéa. Lui qui avait vécu par l'honneur deviendrait paysan. Un cul-terreux dans un monde devenu absurde. Il leur construirait un avenir dans la fange des vergers de Fertilis, troquant son noble uniforme contre des braies, sa prestance contre l'humilité, sa chute contre l'avenir de sa fille.

Le passé a souvent l'allure d'un un rêve inachevé. Un scénario romancé, conjuguant à la fois des souvenirs intenses et des projets insensés, serti de regrets enfouis au plus profond d'une mémoire amnésique. Il le savait. La rage tapie dans les creux de son âme fredonnait sa sournoise complainte. Incapable de digérer l'absence de sa femme, dévoré par le vide.

La vie, riieuse, lui donna la charge d'un deuxième enfant. Le dernier parent du jeune Viktor avait été pris par la maladie. L'insalubrité ambiante de la ville enflait chaque jour, galvanisée par une rivière de mourants. Aucune ressource médicale ne serait attribuée à leur position. Alors, il donna sa parole à contrecœur.

Que peut-on refuser à un voisin moribond ? un voisin de toute une vie... Il adopterait l'orphelin, il en trouverait la force. Que pouvait-il faire d'autre ?

Au poids insupportable de sa vie s'ajouta la responsabilité de deux âmes innocentes. Alors, par instinct, il rassembla leurs maigres affaires, son courage et les miettes d'espoir qui subsistaient en lui. Ils prendraient ensemble le prochain convoyeur pour l'est. Il placerait sa confiance dans le temps pour dénouer sa haine.

Le temps peut défaire tout ce que l'homme a construit.

Le regard porté sur l'horizon, il scruta l'arrivée des convoyeurs Fioul. Une monstrueuse technologie, crachant une fumée âcre dans son sillage, creusant la terre de ses chenilles. Le miroir de la Bête. Un amas de fonte grotesque titubant et hoquetant.

Il regarde, tire une large bouffée sur sa cigarette et fixe le convoi.

Le vent lui chante qu'il est moins absurde de regretter le passé que de tenter d'anticiper l'avenir.

IV

Coralie et Viktor sont d'un enthousiasme rare. Le spectacle des mastodontes de métal est époustoufflant. La nature elle-même semble s'écarter à l'arrivée des soldats Fioul et de leur rutilante caravane de bronze et d'acier. Les enfants, main dans la main, dansent et tournoient dans une ronde effrénée avec la petite poupée. L'allégresse crédule, une lueur dans les ténèbres.

Le bruit des rires fut rapidement masqué par le vacarme du sombre convoyeur de tête à la singulière couleur charbon. Un Saurien vêtu d'une armure d'outils jouait du tocsin pour écarter la foule. Les Fiouls n'étaient pas venus à Arane par complaisance. Ils étaient venus décharger leur abjecte marchandise.

Le prix de l'Unification.

Le convoyeur déploya dans un effroyable grincement sa passerelle principale, dévoilant un tableau cauchemardesque. Agglutinées dans son ventre, entassées, gisaient les premières victimes de l'Unification. Un spectacle édifiant de boyaux et de tripes. Des culs-de-jattes et des manchots de toutes ethnies baignant dans leurs propres entrailles. Aucun de ces passagers ne servira plus les 7 dans leurs idéaux.

Des Gobelins vaniteux plaisantent sur les blessés, déchargeant leur marchandise avec la délicatesse caractéristique des peaux vertes. Dans l'ombre menaçante du convoyeur, baignés dans l'odeur du charnier, Viktor et Coralie grandissent un peu plus.

V

La vieille nourrice aveugle observait le départ en silence de ses yeux livides. Elle paraissait avoir traversé le temps, son maigre corps courbé par le poids du monde. Tournée vers les enfants, ses mains s'agitèrent lentement dans le vide, intimant aux chérubins de venir se faire étreindre. Elle voulait serrer une dernière fois les deux anges contre son cœur.

« Alors sûre ? tu ne viens pas, maminette ? ma poupée va être très déçue !

Non, ma douce Coralie.

J'ai tant de choses à faire, et qui s'occuperait de notre poule ?

Tu vas nous manquer, maminette, à moi comme à Annette !

Terriblement même...

Sois sage avec Viktor et prends bien soin de ton père, ma chérie. Non, non...

Sèche moi donc ces vilaines larmes, allons... souviens toi de la chanson, tu t'en rappelles : "Comme les branches d'un fruitier dans la neige, qui penserait qu'elles reverdiront ? Que le bois morne, éprouvé par les vents, sera fleuri au printemps ?" »

Viktor chargea les derniers bagages sur le toit du convoyeur avec l'aide du Saurien. La caravane reprit la route dans un tintamarre assourdissant.

La vieille nourrice observa longtemps l'horizon. Comme si elle pouvait percevoir les sombres volutes de fumée s'échapper des énormes chaudières à vapeur.

La patience se soutient par l'espérance, elle se défait de toute sorte de désespoir. La vieille nourrice avait joué son rôle, il était temps pour elle de tirer sa révérence. Le nouveau monde évoqué par les 7 ne serait pas le sien.

La mort remporte fatalement tous ses combats contre l'existence avec aisance. Peu de gens savent rester dignes dans le dernier acte.

Le visage chargé de larmes, elle marcha droit devant, dans le soleil couchant. Les derniers rayons du soleil la baignèrent d'une lumière purificatrice. Il était temps pour elle d'aider la vie à perdre avec panache.

*

VI

La petite poupée avait trouvé une place de choix dans l'obscurité du ventre du convoyeur. Bien logée entre les bagages, Annette trônait sur une lanterne, sa tête en chiffon dodelinant à chaque ornière.

Les deux enfants, complices dans la pénombre, piaffaient d'excitation. La cabine de stockage du convoyeur de métal procurait une incongrue salle de jeu, un défi à l'équilibre. Debout, les deux enfants valdinguaient inlassablement à chaque freinage dans les sacs de marchandises. L'ivresse du changement.

Le père avait pris place sur le toit du convoyeur de tête avec le Saurien dans le poste de commande. Une minuscule trappe située sous ses pieds lui permettait de garder un œil sur les enfants en dessous. L'homme serpent, souriant, lui tendit sa pipe en nacre à l'odeur âpre. Le père inspira une belle bouffée et toussota. À son tour, il glissa la main sous son tabar et en sortit une flasque d'argent. Il dévissa promptement le bouchon et tendit la liqueur au Saurien.

Logée sur les frêles épaules de Viktor, Coralie tentait d'épier la scène par la trappe. Le totem improvisé, titubant, avait grande peine à conserver son équilibre. Les deux bâtons qui servaient de mollets à Viktor furent soumis à grande épreuve, vacillant sur le sol instable.

« F'te jure Viktor ! Je crois qu'il sourit ! Il parle avec le monsieur serpent truc là ! »

Le convoyeur freina brusquement, dérapant dans la terre meuble sous ses chenilles. Jouant des leviers avec vélocité, le pilote amorça un demi-tour d'urgence avec son imposant véhicule. Toute la carlingue grinça dangereusement, contrainte par l'abrupte manœuvre.

Une détonation déchira l'atmosphère. L'effroyable bruit de la baliste à vapeur. Ballottée, secouée en tous sens, la marchandise virevoltait, projetant les enfants sèchement contre les parois. Un hurlement guttural retentit. Glaçant, inhumain.

L'épaisse carlingue du convoyeur ploya sous les impacts d'une violence démentielle. Le véhicule était lancé à pleine vitesse à travers la dense forêt, pendant que l'habitacle subissait pléthore d'assauts d'une intense brutalité. L'acier s'effeuillait comme du papier sous la sauvagerie de son assaillant, dévoilant des raies de lumière, lueurs blafardes de la lune.

Terrorisée, Coralie se blottit par réflexe derrière Viktor. Les deux enfants acculés, dos au cockpit, faisaient face à l'indicible. La porte arrière s'arracha brusquement. Une massive silhouette sombre, luisant dans l'obscurité, pénétra dans le ventre du convoyeur lancé à pleine vitesse. La Bête avança silencieusement, scrutant avec délectation ses victimes. Raclant lentement ses larges griffes contre les parois, l'Aklaine se délectait de la peur. Les enfants hurlaient. La Bête feula, salivant de plaisir, révélant le remugle fétide de la mort. Elle s'avança lentement.

Mu par le désir de vivre, Viktor projeta de toutes ses forces une lanterne attenante dans la gueule de la créature. Le globe de verre se brisa et la mèche enflamma miraculeusement le reste d'huile. Le visage en flamme de la Bête illumina la nuit. L'Aklaine, satisfaite par la ténacité de sa proie, dévoila une large rangée de crocs. Rien ne pouvait endiguer sa terrifiante avancée.

VII

Il était père, et c'est l'espoir qui l'avait guidé jusque-là. Sur le toit du véhicule lancé à pleine allure, le combat faisait rage. Un Amrok se cramponnait au carénage, plantant ses griffes dans l'acier et jouant de sa queue tranchante. Dans sa gueule, le Gobelin en charge de la baliste hurlait de douleur. La Bête resserra sa puissante mâchoire, faisant céder une à une les côtes du Gobelin avec délectation. Une répugnante bouillie d'entrailles se déversa de la bouche de la créature.

Alors le paternel avança une fois de plus, le cœur nourri par une indéfectible bravoure. Sa rage entama une danse macabre avec la folie. Il arracha la barre d'acier du garde-corps, déterminé. Dernier rempart d'une famille brisée, il se dressa dans la brume nocturne, sans peur, sur le toit face à l'Amrok.

Lancé à toute allure sur une piste cahoteuse dans la forêt, le pilote malmenait les suspensions du convoyeur. Le pare-buffle à l'avant broyait branchages et cailloux, arrachant au sentier un passage de la largeur du mastodonte. Le Saurien alerte avait déjà réussi à semer la majorité de la horde de Bêtes en trajectant de manière incongrue. Le cri de Coralie dans la cabine déclencha en son père l'étincelle.

Toute destinée, si longue et si complexe soit-elle, ne compte en réalité qu'un unique instant : celui où l'homme sait une fois pour toutes qui il est. Il était père. Le dernier parent. Alors, il chargea.

VIII

Viktor aurait voulu crier. La créature, le visage baigné par les flammes, avançait lentement. Il aurait voulu crier, mais il en était incapable. Tout son système nerveux figé par une peur dévorante. Une profonde tétanie avait pétrifié le temps. L'effroi déferlait sur son échine, dressant tous les poils de son corps. Sa main tremblante glissa sur le manche de son canif en olivier.

Les yeux de la Bête ne sont semblables à ceux d'aucune autre espèce. Une singulière lueur violette émane de l'hypnotique rétine, comme si la créature avait traversé les âges pour éteindre la vie.

Tout en toisant Viktor, la Bête déploya sa longue queue avec célérité. Son tranchant frôla son visage et elle enserra Coralie cachée juste derrière lui, élevant la petite fille dans les airs comme un vulgaire pantin. La robe de lin blanc aux ourlets d'or prit lentement la couleur du sang. L'Aklaine emportait délicatement la vie de la jeune fille, pénétrant progressivement le derme. Une bruine de sang se répandit sur le visage du petit garçon. Paralysé, Viktor était accablé par le poids de son couteau. L'arme qui naguère abritait ses rêves de chevalerie avait soudain le poids d'une montagne. Péniblement, il réussit à dresser son canif face à lui. Un instinct, plus qu'une passe d'armes, un soubresaut de courage.

La Bête l'empoigna brutalement à la gorge. Le souffle coupé, les pieds de Viktor délaissèrent le sol. Les regards des deux enfants se croisèrent, serts d'impuissance. Seule la mort peut étreindre la flamme de l'espoir.

Une profonde ornière dans le sentier déchaussa une chenille de sa suspension. Le convoyeur percuta violemment un robuste chêne de plein fouet. Un bruit de taule déchira l'atmosphère. Le véhicule Fioul se désagrégea. La nuit fut totale.



IX

Quand Viktor reprit conscience, il eut le sentiment d'émerger d'un de ces mauvais rêves. Les premières lueurs de l'aube perçaient péniblement les épais branchages des conifères. Ses lourdes paupières avaient grand-peine à rester ouvertes. Sa vision trouble dévoilait un chemin de pierres et de racines filant à toute vitesse.

Chargé comme un vulgaire sac de patates sur une épaule, la traque de la Bête battait son plein. Le père de Coralie s'était lancé dans une fuite effrénée avec la charge des deux enfants inconscients comme handicap. Le Saurien, gravement blessé, lui emboîtait péniblement le pas quelques mètres derrière. Le père de Coralie déposa les deux enfants au pied d'un arbre aux larges racines avec délicatesse. Il semblait exténué. Une partie de son visage était arraché. Un trou sanguinolent qui abritait jadis son œil, déversait un filet de sang discontinu.

Derrière lui, la nature ployait sous la fureur du prédateur. Dans un ballet de branches et de feuillages, l'Aklaine taillait un chemin vers ses proies épuisées. De nombreux amas d'aciers avaient perforé son épaisse cuirasse suite au brutal accident. L'épouvantable créature continuait inlassablement sa chasse avec délectation.

Coralie, évanouie, respirait péniblement. Son père tendit à Viktor une broche en forme de rossignol, dernier vestige de sa femme. La rage qui l'animait avait terminé sa chanson. Pour la première fois depuis trop longtemps, il sourit.

Il se redressa, scruta de son œil unique une dernière fois le visage des enfants. Il allait gagner du temps, c'était la dernière chose qu'il pouvait leur offrir.

X

Quand Coralie ouvrit les yeux, ce fut pour voir son père fermer les siens. Le Saurien avait lâchement privilégié sa vie, courant ventre à terre à travers les bois, profitant de la sinistre diversion que pouvait fournir un père aveuglé par l'amour.

Viktor saisit Coralie par la taille et courut à son tour. Il courut de sa plus puissante foulée, franchissant les gués et les ravins sans jamais décroître son allure ; insensible aux ronces et aux branchages qui barraient son chemin. Dans l'ultime lueur de l'espoir, la réussite se dessine souvent pour faire renaître la conviction de l'espérance. Alors, il accéléra l'allure. Perdu, désemparé, exténué.

C'est dans la chaleur des rayons du matin, les pieds en sang, qu'il s'effondra près d'un campement Kaltan. Il avait consommé jusqu'à la moindre parcelle de son énergie. Il avait couru avec la mort comme indéfectible motivation. Ils avaient survécu à l'implacable prédateur. Deux corps d'enfants inconscients étendus dans l'herbe haute. Deux enfants que la vie poussait à grandir trop vite. Deux enfants éduqués par un impitoyable destin, avec la chance en guise de mère et la damnation comme percepteur.

Le passé nous enseigne sèchement, sans fioriture. Des plaies de nos âmes jaillissent nos convictions les plus profondes. Une armure d'espérance, un rempart de papier.

Deux enfants, deux plaintes nées du même acte, étendus dans l'herbe quand le vent rieur balaie la plaine et la peine. Seul l'avenir a l'audace de promettre des récompenses.

*

TU AVAIS RAISON MA DOUCE,
JE NE POUVAIS SORTIR
D'ICI VIVANT...

La Guilde

AN 4 DE L'UNIFICATION



I

Le craquement des os résonnait jusque dans les escaliers des paliers supérieurs. Dans les profondeurs d'une geôle, sous les ombres dansantes d'une poignée de torchères, un jeune Seekher moleste sans ménagement un prisonnier Mädh. Le ton sarcastique du détenu avait attisé le courroux du milicien et le sol avait fini par prendre la couleur du sang.

« Ouais... j'veais accoucher la suite... mais arrête de cogner et détends toi... j'reprends du début... pose ce fouet mec, calmement...

Tout avait commencé dans le port de Kerris. Les embarcations Fioul déchargeaient leur camelote dans une chaleur du cul du diable ! Les frangines m'avaient assuré que l'informateur viendrait, qu'elles en avaient payé le prix fort et qu'le coup valait son pesant d'pièces.

"De quoi rassasier un troupeau d'Trolls en gromulaise pendant des mois !" avait garanti Lynn.

Alors on a poireauté... longtemps... Il faisait nuit quand notre informateur arriva. Le plan était simple. Une bande de Lycants venus des plaines de Nomarande avait dégoté des parchemins datant de l'Aventiss. Ils devaient les vendre le lendemain à bon prix dans un rade, à des tondu de l'Arche du Savoir. Pas d'Seekher, pas d'coup fourré... presque trop facile... À croire qu'ils étaient fraîchement descendus d'la citadelle pour qu'on puisse les cueillir.

Pour ça, la Poisse avait un plan et comme d'habitude, j'le sentais pas... Souvent dans ses plans, c'est moi qui dérouille... et tout funambule de l'ombre qu'il est, la Poisse a bâti la réputation d'la Guilde sur des coups fumants. Mais s'il n'avait pas avec lui les deux sœurs, j'donnerais pas cher d'sa peau...

Dame Miche n'avait mis bas que deux filles, à la déception de feu son amant, mais putain, elle les avait pas ratées ! Oh ça non, de la vraie chagatte !

Et puis sacrément bien roulées en plus les poulettes, pas du pintadon de merde de Golas ! Du chien et deux p'tit Culs qui... »

Le mur du fond de la geôle fut maculé de sang. Les éclaboussures avaient giclé jusqu'au plafond. Le son des gifles avait succédé au fracas du fouet. Le bruit de la viande cravachée résonnait dans tout le couloir.

Une gracieuse silhouette pénétra lentement jusqu'à l'encadrement de la porte de la salle d'interrogatoire. Avec l'aisance et la délicatesse d'un chat, Dælia se lova dans les ombres, puis elle sourit. Divertie par la situation, la funambule observa en silence.

Le jeune Seekher officiait avec ferveur. L'adrénaline qui refluit dans ses veines lui délivrait de nouvelles sensations. La peur et la découverte avaient légué leur place au plaisir. La chair rougie éclatait sous le heurt de son fouet avec un effet hypnotique.

La voix du captif finit par sortir le bourreau de sa léthargie. La bouche sanguinolente du détenu tentait d'émettre des mots entre la régurgitation de deux morceaux de chair...

« Non...cogne plus... je vais allonger la suite... »

La Poisse, c'est le genre de mec avec qui on peut se faire gros en un seul coup... Alors, j'ai fait comme il m'avait dit. J'me suis pointé à la tombée d'la nuit devant le rade en question, avec le slip gorgé d'pierres vaporites prêtes à exploser... juste de quoi s'assurer une p'tite sortie si le plan s'passait pas comme prévu... du préventif comme disait la Poisse. Mais enfiler les Lycants, ça allait pas être un truc facile... Les filles avaient réussi à dégoter des toges de Vénérables... Dælia, elle a toujours des plans à gauche à droite. Tu sais, je mettrais pas mon nez où elle fourre ses cuisses celle la...

Comment ? Cyric ? pff... ce vieux gredin s'était fait embaucher comme serveur dans le bouge où avait lieu la transaction. Il devait s'occuper de servir la décoction maison des filles aux Lycants. Ouais, un truc sale, que même les Orcs tiennent pas, d'abord ça vous file une diarrhée mon gars... à en faire dégobiller un Vermineux ! Puis après, la dope fait son effet, et là, c'est l'extinction des feux... de quoi roupiller pendant une demi lune, filet d'bave et niflette au vent.

Des agneaux avaient dit les filles, ouais des agneaux... enfin... à condition qu'ils ne se rendent compte de rien, et ça, c'était le boulot du chef.

Dælia et la Poisse, en toge de Vénéral, attendaient dans l'alcôve réservée aux Veldt en fumant cette heu... tu connais... cette herbe délicieuse qui pousse en Olonesse.

Un bon paquet ! Précisément, la quantité suffisante pour enfumer l'alcôve et une bonne partie d'la taverne ! C'est qu'ça a le flair aiguisé ces p'tites bêtes là...

Un Lycant, ça te sent le cul sur cinq cents mètres mon gars !

Ok, j'abrège, on arrive à la partie qui t'intéresse...

Donc, Dælia avait insisté pour s'occuper des tondu de l'Arche. Elle a ce truc avec les hommes de lettres, tu vois ? Un peu coquine, qui... bref... elle devait les intercepter dans une ruelle qu'avait repéré sa sœur et j'peux te garantir que... »

Le Seekher s'effondra sur le sol de la geôle, un dard profondément logé dans le cou. Le prisonnier eut un sourire de défi en regardant son bourreau agoniser.

Dans un ultime effort, luttant contre le poison, le geôlier, rongé de rage, tendit la main vers les précieux documents de l'Aventiss. Son prisonnier avait simplement cherché à gagner du temps, il l'avait compris bien trop tard...

Le silence régnait en maître quand la silhouette vêtue de cuir pénétra dans la pièce, sa sarbacane à la main. Un somptueux pendentif à l'effigie de Syphéa trônait sur sa poitrine et un caban débordant d'alambics venait parfaire un déguisement sommaire, mais efficace.

Dælia regarda l'homme attaché, le visage tuméfié, violacé par les coups, l'arcade fendue. Pourtant il riait.

Elle détacha ses liens en essuyant doucement le sang le long de sa joue avec ses fins gants de cuir. En un sourire malicieux et compatissant, elle lui dit délicatement dans le creux de l'oreille :

« Tu portes bien ton nom, la Poisse. Quel baratineur ! J'aurais pu passer la nuit à vous regarder. Je n'y peux rien, je suis fragile devant les hommes en uniforme... Mmm, elles sont serrées ces cordes. Je t'envie presque, c'est un vrai coup de main ça, du travail d'artiste ! Il voulait vraiment pas que tu te fasses la malle ! Te voilà libre beau gosse ! Jusqu'ici, tout s'est déroulé comme tu l'avais prévu... À un détail près. Tu le verras par toi même... »

II

Après avoir dissimulé ensemble le corps du garde à l'abri des regards, Dælia et la Poisse parcoururent avec prudence les longs dédales de l'enceinte de la prison.

Dælia avait passé des mois entre les murs insalubres du troisième sous-sol, à évoluer aux milieux des prisonniers Mädh mutilés par une guerre qui avait perdu tout son sens. Des mois à voir mourir ceux de son peuple, des mois à museler sa hargne. Elle avait été témoin de la violence des Bannis et du défouloir que pouvait procurer un détenu attaché. Mais la Poisse avait conçu son plan ainsi.

Elle devait crédibiliser sa couverture, gagner la confiance de la garde pour parcourir le dédale librement. Elle avait contenu sa rage dans l'attente de ce jour. Meticuleusement, la belle avait dressé les plans de la bâtisse, visité chaque salle, chaque trappe, chaque souterrain.

« Écoute moi bien la Poisse, c'est impossible de s'échapper d'ici vivant.

Les deuxième et troisième sous sols sont jalonnés de soldats, et contrairement à tes espérances, il n'existe aucune alternative de sortie. Pas de trappe dérobée ni de passage secret ! Les canalisations et tout le système d'égout mènent directement aux étuves de la baie de Kerris. Un aller simple dans l'immense machinerie Fioul, un final façon bouchère. Quant à ton prodigieux plan du garde manger, impossible de trouver un raton pour... »

Une lourde porte claqua au loin, suivie d'un bruit de pas hâtifs.

En un sourire complice, les deux amants glissèrent dans l'obscurité environnante, avec l'aisance caractéristique des Funambules Mädh. Un Orc de la garde déambulait dans le corridor, insensible aux supplications et aux injures des détenus. Il pénétra d'un pas confiant, sifflotant un air paillard dans la pénombre des candélabres, tout en faisant virevolter son trousseau de clefs dans les airs. Face à lui, les ombres devinrent mouvantes.

Dans une harmonie gracieuse, les deux funambules lui ôtèrent la vie en une fraction de seconde, sans le moindre bruit. Le garde constata avec horreur que la pénombre dissimulait une porte donnant directement sur les limbes. Il jura également que la faucheuse avait le visage d'une femme Humaine, belle et délicate, mais que sa force était semblable à celle de l'un de ses frères du Nancherow.

Les funambules avaient dû user de leurs deux mains. Rarement autant d'attention était donné à une peau verte, mais la discrétion était de mise. Ils avaient dû faire fi de leurs traditions. In extremis, Dælia avait amorti la chute du trousseau de clef avec le pied, juste avant qu'il ne heurte le sol.

« Je t'ai vu, tu vieillis ! Il te faut tes deux mains pour briser une sous race maintenant ! Ma sœur avait raison, je pense que t'es fini !

Moi, si je mets les deux, c'est pour l'érotisme...

Bon, concentre toi, voilà le plan :

Tu vas franchir la grande porte au bout de ce couloir.

Derrière, il y a généralement deux ou trois gardes usés par la came qu'ils extorquent en surface. Cours comme le vent, ils ne tiendront pas ta foulée.

De gauche à droite, les cellules ne sont occupées que par de vieux mourants.

Leurs bras ne feront pas entrave à ta fuite.

Au bout de cette allée, bifurque sur ta gauche pour atteindre le mur du fond. C'est une impasse sombre où l'on entasse depuis des mois les excréments des prisonniers.

Cherche une conduite d'air, un trou de la largeur des épaules d'un homme, qui te permettra de monter jusqu'à la cour de ronde.

Là, reste caché jusqu'à la nuit. Je viendrai te chercher. »

Dælia ouvrit sa besace et rangea soigneusement les plans de l'Aventiss dans le double fond prévu à cet effet.

Elle fixa la Poisse quelques instants de son regard le plus compatissant. Il était épuisé. Le garde l'avait salement amoché, mais il ne laissait rien transparaître. Il n'avait toujours pas émis le moindre mot, il se contentait de la fixer. Il fit craquer un à un les os de ses phalanges, puis ceux de sa nuque, sans se déparer du sourire complice qu'il affichait au coin de sa bouche. Dælia lui sourit à son tour en rougissant, puis elle replaça une de ses mèches derrière l'oreille. Il était beau et fou, son cœur palpita ardemment. La belle funambule sortit de son escarcelle un flacon au contenu mauve et visqueux.

Sa sœur Lynn avait à maintes reprises prétendu maîtriser l'art occulte des décoctions. Et vu l'odeur abominable qui se dégageait du flacon, le destin n'allait pas tarder à nous dévoiler l'étendue de ses compétences.

La Poisse ingurgita la préparation d'un trait, sans poser la moindre question. Il émit une grimace de dégoût et tout son corps fut pris de contractions. Après avoir dégluti, il réprima son envie de vomir et le premier mot jaillit enfin de sa bouche...

« *Ta putain d'sœur !*

Ce n'est pas le sujet. Concentre toi, nous avons peu de temps.

Au bout du couloir, derrière la grande porte.

Tu files entre les cellules, tu tournes à gauche, tu cours jusqu'au mur du fond, tu te souviens ?

Dans ce cul de sac, tu cherches la faille dans le mur, la conduite d'air.

Tu l'escalades, je t'ai laissé le nécessaire dedans.

Tu grimpes jusqu'à la tour de ronde mais tu m'attends dans le conduit d'accord ?

Ta putain d'sœur ! »

Elle l'enlaça tendrement et lui délivra un baiser digne d'un adieu. Le cuir crissa, étreint par les mains qui enlacèrent sa taille. La Poisse parcourut le nouage de satin de son corset, puis promptement il lui palpa la fesse. Dælia écarta sa main d'une tape rapide. L'index levé devant sa bouche, les dents mordant délicatement sa lèvre inférieure en témoignage d'un désir partagé. Il lui sourit tendrement, puis paisiblement il leva ses mains à hauteur d'épaule, tout en s'éloignant d'un pas.

« La porte, à gauche, la trappe, je grimpe, j'attends... »

Rappelle toi beau gosse : tu ne pourras pas sortir d'ici vivant ! Ça nous laissera une deuxième vie pour nous aimer, je t'attendrai par delà ton trépas... »

Ils reculèrent tous deux de quelques pas sans se quitter du regard. L'ombre glissait lentement sur la peau de Dælia, déferlant sur son épaule sans la moindre pudeur. Les rayons du soleil qui perçaient au travers d'une embrasure, donnaient à sa peau l'éclat de l'or. En un ballet tourbillonnant, les poussières dansèrent autour de son visage dans la lumière fluette. Puis ses courbes félines disparurent entièrement, comme happées par les ténèbres, avec l'inertie d'un rêve.

Seul le gémissement des gonds rouillés d'une porte dans le lointain trahissait le silence fantomatique de son déplacement.

À présent, il était seul...

III

Reprends-toi mon gars, va falloir remettre de l'ordre dans tes idées. C'est pas le moment de moisir ici. J'ai ramassé grave. J'ai l'souffle court et je perds pas mal de sang.

J'titube tout le long du couloir sous le mutisme le plus complet des prisonniers Mädh. Ils s'agglutinent aux barreaux de leurs cellules et j'commence à voir trouble. Ils me matent sans un bruit. Même les plus vieux s' redressent pour se nourrir de l'espoir de sortir de cette taule.

Péniblement, je m'approche de la porte et je pose mon oreille sur le bois pour écouter. La porte est froide et exhale une douce odeur de cire. Je ferme les yeux, puis j'étale mon poids. Putain, J'me laisserais bien glisser, mais c'est pas l'moment. Si j'veux palper ma part du plan, faut que j'revienne dans la partie, et surtout que j'me tire d'ici.

Étape une, rouvrir mes putain d'mirettes, puis décamper. Une voix émane de derrière la porte et m'sort de ma torpeur. Ça me frappe comme une décharge d'adrénaline pure. Eddy, ce clodo de Vermineux ! J'reconnâitrai sa voix nasillarde entre mille. Des mois qu'il est sur ma trace, à croire que j'ai du fromage au cul. Enfoiré d'Vermineux. Je hais les poilus.

Ce Seekher n'officie sous les ordres de personne. C'est un indépendant plus collant qu'un Troll bourré, une sorte de furoncle absolu au milieu de mes couilles.

Je l'écoute jacasser ses conneries. Il déblatère son laïus sur mon identité, mon sadisme, mon machiavélisme, c'est presque flatteur ! Les mecs en face sont dubitatifs. Le discours d'Eddy a des relents de vieilles fables pour tourmenter les mômes.

Un témoignage par-ci, une description par-là, en fait t'as rien mon gars ! Pas un portrait, juste des caricatures qui alimentent les ragots de taverne. T'as que dalle, autant d'indices que de poils sur la queue d'un Saurien mec !

J'l'entends derrière la porte, il babille des recommandations d'fragiles avec sa voix de grand-mère asthmatique, mais les mecs l'écoutent... Putain, j'm'en ferais bien des pantoufles pour l'hiver, j'ai le sentiment qu'son cul c'est pile-poil ma taille !

Mais c'est l'seul gars capable de m'identifier avec certitude ! Et moi perso, j'trouve ça moyen, c'est mauvais pour les affaires.

Eddy insiste auprès de la garde pour me voir maintenant. Le vigile cède docilement, sans trop poser d'questions. Le Vermineux affirme que les inestimables parchemins qui étaient en ma possession avaient été dérobés aux Veldt.

Faudrait que j'me bouge le cul mais j'ai cette mixture au fond du bide qui m'paralyse l'organisme ! Quelle saloperie elle m'a fourguée ?

J'enclenche sans réfléchir, j'me dis que c'est là ! Je tourne simultanément les poignées de la porte à double battant, dans l'idée de déboîter ce sale petit rat qui se trouve derrière. J'ai l'initiative, et j'le sens comme ça. Je vais lui écourter l'enquête, il me lâchera pas sinon...

La porte commence à s'entrebâiller et j'essaye de me convaincre que j'ai fait le bon choix. J'me dis que la voix du gardien était gage de maigre ébriété et que tout va rouler peinard. Le grincement des gonds précipite ma décision. J'inspire un grand coup. J'appose la main sur la dague que ma douce m'a filé et j'ouvre la porte avec le pied.

J'frappe fort, plus moyen de revenir en arrière. Les détenus derrière moi entonnent une vague d'encouragements qui déferle comme une charge de cavalerie.

L'effet est presque réussi. Le garde sur ma gauche sursaute et chute de la chaise sur laquelle il se balançait. Eddy a les yeux écarquillés. Le rat est mort de trouille. J'peux lire le mélange de terreur et de fascination qu'il éprouve pour moi au fond de sa pupille.

Notre dernière rencontre à Hysteria lui avait déjà coûté son oreille gauche, depuis il s'était doté de deux arguments de poids tout en poils et en dents.

Les deux Lycants à qui on avait chapardé les plans enserraient le Vermineux. Les cabots n'avaient pas l'air franchement jovial.

Sur le coup j'suis déçu. J'sens que ça va être serré, très serré... Plus serré que la gaine d'une Bannie au Cercle de Velours, alors j'me sépare de ma dague avec amertume. J'la projette vers la gueule d'Eddy. J'matte son tranchant fendre l'air avec délectation.

La mine déconfite de cet enfoiré de poilu qui émet un glapissement pitoyable sera mon unique réussite. Une rapière s'abat sur ma lame, brisant sa trajectoire, gâchant mon plaisir de voir sa face éclater, et ça c'est pas sympa ! Le Lycant dégage ma dague du pied, sous une armoire, il est joueur l'enfoiré !

Eddy, tu peux vouer dévotion à tes nouveaux amis. Ils sont rapides et moi maintenant j'suis désarmé. Y a plus que mes poings.

Alors j'charge le Vermineux.

Les deux Lycants ouvrent leur garde pour protéger le rat. Dommage pour eux, ils se trompent sur la nature de ma cible.

J'prends deux pas d'élan et j'me jette en prenant appui sur la tête d'Eddy. Je propulse l'intégralité de mon poids vers la gueule du Lycant de droite. J'vais lui souiller le pelage ! Mes deux mains enserrant sa nuque et mon genou vient détruire sa cloison nasale. Je savoure le craquement de ses os sous ma rotule. J'adore ce bruit ! Avant de passer au-dessus de lui, j'prends le temps de garder ses deux oreilles en main. Il chavire en arrière et j'claque sa nuque au sol. Le son est effroyable. J'aime être sûr.

Face à moi, l'allée est libre. De gauche à droite, les cachots truffés de bagnards acclamant ce bain de sang providentiel. Dælia, dans quoi tu m'as foutu ?

Le timbre d'une pétoire Fioul dans mon dos me donne envie de filer droit devant. J'ai pas besoin d'une nouvelle cicatrice. J'me sens mal, j'tourne au ralenti. J'vais pas m'retourner pour voir la tronche de l'autre Lycant, j'suis sûr qu'il a pas apprécié mon contact avec son pote. Alors, j'cavale aussi vite que je peux au milieu des bras tendus des bagnards, en espérant gagner du terrain sur le sac à puces qui me colle aux fesses. L'hystérie collective a gagné les geôles, ça fait du bien le soutien des copains !

Lynn putain, j'vois trouble et ta mixture de merde me colle au sol. J'ai du mal à respirer.

Les crocs du Lycant claquent à quelques centimètres de mon échine. J'me dit que c'est pas l'moment pour rêvasser. Et voilà qu'face à moi, une masse de muscles avec une énorme hache barre toute la largeur du boyau. La lumière d'une torchère dévoile les cornes d'un Minotaure noir.

J'vois ma gueule dans le reflet d'son arme, et j' fais peine à voir !
Ça change rien, j'suis déterminé, je hais les Minotaures.

J'regarde derrière moi. Le Lycant est lancé à pleine vitesse comme prévu. Alors, j'pivote et je glisse sur le dos pour le catapulte de toutes mes forces. Je choppe ses poignets au passage en le fixant dans les mirettes. J'prends le temps de lui faire un clin d'œil, ça me régale ! Je hais les Lycants. L'impact est brutal.

Je me redresse et je reprends ma course mais j'suis lourd et j'en chie. Ma projection a la répercussion escomptée. Le Minotaure vacille vers l'arrière, à peine déséquilibré par ma pelote de fourrure de deux cents kilos. Mais ça me laisse une fenêtre, une surprise, de quoi glisser une friandise. Je cours droit sur lui. J'espère avoir encore du jus, alors j'donne tout ! J'prends un pied d'appel monstrueux et je m'envole dans les airs. J'me désaxe pour qu'ça claque ! Mon poing se fracasse contre son arcade avec une violence inouïe. Mes os volent en éclats, sa caboche est aussi dure qu'un rempart. Mon poignet capitule sous l'impact rendant mon bras droit aussi puissant qu'une Ondine dans le désert. Néanmoins, il est tombé ce fils de pute...

La douleur me transperce, mais j'ai renvoyé la vachette dans l'enclos.

J'hurle, pourtant personne ne va me laisser de répit. Je sais qu'il faut que j'déguerpisse. J'ai envie d'pleurer, les ecchymoses me font grimacer. Ça révèle mon côté gonze mais j'veux pas passer pour une fleur bleue, alors j'cavale. J'cavale vers les ombres avec l'intention de disparaître.

Autour de moi les cellules sont désertes et l'atmosphère devient nauséabonde. Le raffut des prisonniers a dû alerter tout l'niveau. Ça va sûrement rameuter tous les gros cons d' la faction de quart.

J'veux pas crever ici.
Allez, reprends-toi ! leur offre pas ce plaisir.

La première embouchure sur la gauche, enfin... Je m'y engouffre. La lumière a fui le lieu et je patauge dans d'la merde. Mes mains butent contre un soubassement. Malgré la panique, tout mon rythme cardiaque ralentit. J'ai la sensation que mon cœur s'enraye. J'entends plus rien. Mes doigts parcourent la fange et le mur sur toute sa surface. "Un trou de la largeur des épaules d'un homme" elle m'a dit. Je doute. Et si j'avais simplement raté l'embouchure ? Elle a dit à gauche ?

Je ne respire presque plus. J'aimerais vomir. Tout mon poitrail se contracte, je suffoque et rien ne vient. J'ai l'impression de me noyer. Mes ongles griffent la pierre de long en large et pas le moindre passage. J'me sens glisser, je sombre.

Derrière moi, les contours du Minotaure se dessinent dans les ténèbres. Il lève son poing garni d'épaisses bagues métalliques et l'abat vers ma face. Instinctivement, j'croise mes bras en guise de garde. Inutile... mes avant-bras se disloquent, le choc me propulse contre la cloison. Peu importe, il me laissera pas retoucher le sol. Il saisit mon crâne et son poing revient avec l'intensité d'un bélier fracturant ma cage thoracique. Tout va s'arrêter. Enfoirée de vachette ! J'lui crache dessus. J'vois plus rien mais j'sens ma tête se déformer contre le mur...

Mon cœur ne bat plus, enfin... Le sang qui cognait dans mes tempes vient de cesser son boucan interminable. Le silence. Le dallage froid de la pierre a le confort des herbes hautes au printemps.

Tu avais raison ma douce, je ne pouvais pas sortir d'ici vivant...

IV

Dans l'air, un vent funeste charrie l'arôme salin, témoin de la proximité de l'océan. Pourtant, le cimetière de Kerris se nichait à bien des lieux de la ville et de son chaleureux port marchand.

Il avait été édifié au cœur des ruines d'une cité dont même les Veldt avaient oublié le nom. Quelques vestiges de remparts arboraient des crêtes de beffrois à moitié démantelées, qui projetaient à la lueur de la lune d'inquiétantes ombres sur le lieu. Des voûtes robustes avaient subsisté à l'érosion, témoignage de l'érudition de leurs artisans. Le sanctuaire ne recevait guère de visiteurs.

La Bête n'octroyait que peu de dépouilles décentes à mettre en terre. Se tourmenter pour les vivants avait pris le pas sur les usages de convenance voués aux morts. Survivre laissait peu de place au recueillement.

L'usure du temps dévorait lentement, en compagnie du lierre, l'ensemble du paysage. La végétation recouvrait peu à peu les traces des batailles de jadis. L'herbe avait atteint mi-cuisse dans l'ensemble de la nécropole. Seul un sillon, creusé par les chenilles d'un char Fioul, consentait à faire apparaître un semblant de sentier.

La patrouille qui déchargeait usuellement les cadavres des Mädh de la prison ne rencontrait jamais de pèlerins. Au beau milieu des lambeaux de muraille, sur le tumulte de tombes, des corbeaux.

Le crépuscule avait tardé à poindre et des centaines d'oiseaux tourmentaient le ciel de ce lieu désert. Disons "presque désert" car exceptionnellement, les corvidés du cimetière allaient devenir les témoins d'une exhumation improbable.



Deux silhouettes encapuchonnées chicanaient copieusement sur un escalier de marbre face à un caveau.

« Roh la gueule... jamais ! T'arriveras pas à lui enseigner le moindre truc Cyric ! Tu dérailles, tu vois pas à quel point c'est con avec une souris ?! Sérieusement ? Dis moi qu'tu vas élever un Gob, c'est déjà moins con qu'un Gobelin ! ou alors un putain de cabot à la limite... mais de sûr, t'apprendras jamais à ta saloperie de rongeur à ouvrir une bourse... tu gaspilles ton temps bichette. Puis moi j'aime pas ça les souris ! C'est truffé de maladies et ça chope toujours des merdes. La laisse pas venir vers moi ! Cyric, déconne pas !

Ta gueule Lynn ! T'es chiant en fait ! Avant la fin du mois des pousses, ma fille sera tellement bien dressée que je l'enverrai pendant ton sommeil visiter la fraîcheur de ta culotte ! Crois c'que tu veux, mais sache qu'un tas de funambules ont un familier tout aussi illustre qu'eux.

Et moi, cette souris j'la sens bien, me fais pas chier. D'ici peu, elle va réaliser des merveilles. Tiens regarde, ça va être la folie !

Allez Loule, ouvre la boubourse, tu peux le faire... »

Le rongeur blanc aux petites pattes rosées fit quelques pas autour de l'immense bourse de cuir en trotinant. Elle brandit son petit museau d'un coup, affolée par l'odeur de fromage qui émanait du porte-pièces. La souris entreprit une spectaculaire ascension afin de se glisser par le sommet du monticule. Le nez pouvait passer certes, mais pas le popotin. Les fesses du rongeur gesticulaient dans tous les sens pour tenter de forcer l'ouverture.

Dans un suspense insoutenable, la créature tangua, contracta l'intégralité de sa musculature, joua des reins...

Mais, rien à faire. Malgré les encouragements de son maître enthousiaste, le constat de l'échec était ineffable.

Ses pattes arrières s'agitèrent dans les airs piteusement, son postérieur gesticula encore un peu, puis plus rien.

Loule était bel et bien coincée !

« Tu vois ! C'est de la merde ton truc. Comme tu disais, donc, je te cite, des familiers tout aussi illustres qu'eux... Il t'était pas arrivé un truc du genre toi ? dans un vol de convoi ? Le mimétisme entre le maître et l'élève est frappant... Non, c'qu'il lui faut, c'est de la came de première, elle a pas la rage ta pupille ! Laisse moi faire et regarde. Je tape et je lui file le reste de la poudre. J'lui en pose juste un peu, t'inquiètes. Elle va le défoncer ton porte pièces avec ça ! Roo le gourmand ! Regarde... il a l'air d'aimer ça le mulot ! Il va nous coûter un bras pour délester du badaud. Commence à économiser Cyric ! Ta Loule en a pas laissé une miette, on dirait ma mère ! »

Cyric se leva d'un trait et prit le rongeur dans ses mains. La petite bête était prise de convulsions. Un mucus blanc et mousseux avait pris place au bord de sa bouche. La petite boule de poil se raidissait à vue d'œil. Elle semblait sur le point d'éclater quand elle se figea d'un seul coup. La rétine livide de la bestiole n'affichait plus la moindre lueur de vie. Cyric brandit le corps de la souris inerte vers la frimousse de Lynn qui manifestait une mine déconfite. Il cracha au sol et projeta violemment la dépouille contre l'entrée d'un caveau face à eux. La carcasse éclatée retomba dans l'herbe à quelques pas.

Sur une dalle de pierre au dessus du caveau, on pouvait lire cette épitaphe : "En ces lieux gisent en témoignage de notre obédience la dépouille dudit la Poisse et celles de ses complices"

« Tu fais chier ! j'en ai marre de toi Lynn, comme de ta putain de sœur ! j'veis en éclater l'une des deux, avec tous vos plans de merde... »

Roouoh la gueule ! ça t'a mis un coup bichette de perdre ton mulot, t'es un sentimental en vrai ! Sérieusement, je pensais pas que la dope lui ferait cet effet, détends toi !

Moi je m'en envoie depuis des lustres et donc ? j'crache un peu des grumeaux par le pif le matin, rien de plus, hein !

Attends, tais toi, j'entends un truc !

J'crois que le chef se réveille, faut qu'on enclenche ! »

Un râle d'agonie émergea du soupirail attenant au sépulcre. La modique trappe, qui ordinairement évacuait l'air profitable à la décomposition des cadavres, proférait des gémissements...

Cyric s'avança vers l'entrée du caveau tout en fixant la dépouille de sa souris dans l'herbe humide. Il émit un regard de dédain vers sa comparse, soupira, puis sortit un kit de crochetage d'une double couture dissimulée dans le revers de sa capuche.

La serrure était l'œuvre d'un délicat travail d'orfèvrerie, mais peu de loquets résistaient à sa dextérité. La clenche concéda rapidement. L'ouverture de la double porte permit à la pestilence des dépouilles de déferler dans la brume fraîche de l'extérieur.

L'enceinte du caveau se composait de neuf cercueils plus ou moins récents. Les cadavres fraîchement décomposés fournissaient aux lombrics un logement de premier choix.

Lynn logea deux boules de camphres dans ses narines, puis releva son col afin de couvrir son nez. Elle rabattit sa capuche et pénétra d'un pas décidé dans le caveau.

« Tu vois bichette, ça m'dépasse ! Les Seekher montent ce putain d'mausolée secret au milieu de nul part, genre, un truc plus ou moins planqué convenablement quand même, mais toi, non seulement tu sais où c'est, mais t'as carrément la clef ! Reconnais que c'est déconné ! Ça fait combien de temps que tu sucés pour avoir des tuyaux pareil ?

Ferme la ! Si à chaque fois que t'ouvres la bouche c'est pour dire des conneries. Occupe toi plutôt de mon pote, y a pas mal de sang qui goutte du cercueil. Moi, je vais chercher le macchabée pour faire l'échange. Faut pas traîner ici. Remets le vite sur pied. Dans dix minutes on se casse.

Déjà que cette crypte me fout les boules, alors en rajoute pas ! j'suis une fille sensible moi ! T'as vu Cyric ? c'est trop glauque, y'a l'chef qui toque contre le bois ! Ça me ferait flipper moi d'être enterrée vivante !

T'inquiètes pas chef, on est là ! on va t'sortir de ta boîte, respire tranquille ! »

Avec l'aisance d'un vieil Engineur Fioul, Lynn fit sauter les scellés en un rien de temps. La Poisse au fond du cercueil était dans un sale état. Elle plongea la main dans sa besace pour brandir un petit pot de verre contenant une algue étoilée baignant dans l'eau saumâtre des marécages d'Azary.

La préparation était délicate, elle était sans conteste le plus vigoureux des contrepoisons employés sur le Continent Sud. Une fois ingérée, l'algue absorbait toutes toxines néfastes à l'organisme en très peu de temps.

La Poisse déglutit la chose visqueuse avec peine.

« Rooooh la gueule ! Le plan a plutôt mal tourné on dirait chef ? c'est pas avec mes deux onguents que je vais te remettre d'aplomb mais bienvenue chez les vivants !

Ils t'ont éclaté la bouche... Apparemment c'était régalade, tartine et double ration, t'as même plus d'oreille ! À moins qu'elle soit tombée dans le cercueil ?

Non, j'la vois pas, putain... Cyric, viens !

Chut ! Tu peux pas la fermer bordel ? Tu veux un porte voix ? Tu expliqueras aux badauds ce qu'on fout tous les deux dans la nécropole au milieu de la nuit avec un macchabée de cent vingt kilos dans un sac ?

C'est vrai qu'il a l'air gros ton macchabée ! Attends, mais...il a rien avoir avec le chef ! Tout le monde va comprendre qu'on a chouravé le cadavre. J'y crois pas, c'est une saloperie de rouquin ! Puis, il est gras comme un comptable de Golas !

Mais dis moi Cyric, t'es un vrai génie du subterfuge ! Personne va faire la différence entre les deux corps ! Non... un putain de rouquin obèse !

T'avais pas une cousine qui...

Chut ! »

Cyric passa son bras autour de la Poisse afin de soutenir sa marche. Le corps de celui-ci était en charpie. Dans les nombreux plans menés par la Guilde, celui-là lui avait coûté plusieurs dents et la moitié de ses os.

Dans la brume froide de la nécropole, les corbeaux moqueurs, témoins de cette insolite visite, coassent railleusement .

« Dis moi bichette, j' imagine que tu récupères pas ta souris ?

Ta gueule Lynn !

Mais... tu comptes lui dire quand que ma sœur nous a encore baisé ? »

TOUTE DESTINÉE,
SI LONGUE ET
SI COMPLEXE SOIT-ELLE,
NE COMPTE EN RÉALITÉ
QU'UN UNIQUE INSTANT :
CELUI OÙ L'HOMME SAIT
UNE FOIS POUR TOUTES
QUI IL EST.

Le rossignol

PARTIE II

AN 5 DE L'UNIFICATION

I

Coralie se hissa avec adresse et élégance sur le toit de la taverne. Elle se redressa de toute sa hauteur et contempla l'horizon. La ville endormie dans la brume des premières nuits du printemps dévoilait un paisible panorama.

L'innocente petite fille aux boucles blondes avait bien grandi. Quatre hivers s'étaient écoulés sans qu'elle n'esquisse le moindre sourire. Quatre longs hivers sans nouvelle de Viktor. Qu'était devenu son unique ami ? Elle l'ignorait, pourtant la question la tenaillait. Une flammèche vacillante dans son cœur envahi par les ténèbres. Parfois, elle imaginait entendre le rire de son ami porté par le vent, une chimère née de la dépouille de sa candeur. Elle avait besoin de croire que Viktor allait bien, qu'il était heureux quelque part et qu'il existait une issue dans sa tourmente.

Coralie avait connu la faim, le froid, et la cruauté des autres races. La sombre complainte qui avait jadis rongé l'âme de son père battait la mesure avec ferveur dans son cœur. Un refrain tumultueux, né de la haine. L'innocente petite fille aux boucles blondes avait cédé peu à peu à l'obscur mélodie. Le destin s'évertuait à la soumettre à d'insoutenables épreuves, mais ce soir, elles allaient prendre fin.

Les premières nuits de la lune rousse étaient fraîches et une grande partie de la ville était assoupie profondément. Pourtant, dans une rustique taverne adossée aux remparts extérieurs, la fête battait son plein. Quatre énormes convoyeurs venus du sud étaient garés devant depuis deux jours. Les Fiouls avaient dû faire une halte le temps de recevoir quelques pièces, et la taverne arborait son plus beau chiffre d'affaires de la saison. Les pilotes et les soldats convoyeurs étaient des hommes rudes qui menaient une vie souvent courte et dangereuse.

Les bougres savaient quand et comment relâcher la pression. Le spectacle de débauche qu’offrait la salle principale était affligeant. Le comptoir était jonché d’une multitude de chopes et le tavergeiste ensué peinait à tenir la cadence des soiffards. Un escalier de meunier desservait l’étage supérieur. Dans l’intimité des confortables chambres individuelles du deuxième palier, les maîtres convoyeurs jouissaient d’un repos mérité.

Coralie pénétra silencieusement par la lucarne du toit d’ardoise. Perchée dans les poutres de la charpente, elle fixa longuement sa cible sereinement enlisée dans le sommeil. Une lancinante mélodie rythmait son âme. Elle avait traqué sa proie pendant quatre lunes. Une longue quête, pénible et douloureuse, qui avait fait de la jeune fille autre chose. La mélodie née dans le cœur de son père perpétuait son sinistre héritage. Sa traque insensée touchait à son épilogue.

Elle glissa entre les poutres de la charpente sans le moindre bruit, surplombant le lit de sa victime. Elle avait attendu patiemment cet instant. Elle en savourait chaque bouchée dans l’espoir d’épancher sa fureur. Le Saurien, vêtu d’une fine chemise de soie, dormait profondément. Coralie se déplaça subrepticement dans la douce lumière de la lune. Une ombre parmi les ombres. L’effroyable couplet de la vengeance aveugle entamait sa profonde litanie. Délicatement, elle descendit de son perchoir avec une grâce féline.

La mélodie funeste s’élevait dans ses tempes. Les Bannis lui avaient pris sa mère, son père avait succombé pour sauver l’homme serpent. Mais aujourd’hui, elle allait rétablir la balance. Apaiser un tant soit peu la mélodie de son irrépressible colère. Coralie l’observa longuement. Elle ligota d’un lien de cuir le poignet du Saurien au montant du lit. Ficelant sa proie avec précision et patience.

Le somnifère qu'elle avait glissé dans son repas avait l'effet escompté. Le maître convoyeur dormait à poings fermés. Avec dégoût, elle noua les pieds du reptile, fixant sa jugulaire avec impatience.

Coralie se nourrissait du moment, implorant le destin d'assouvir sa haine, de cesser la chanson. Elle prit une profonde inspiration, puis glissa ses doigts fins dans une ceste d'acier trop grande et trop lourde pour sa petite main. Quelques fentes dans le vétuste plancher de chêne laissaient fuser un filet de lumière, dévoilant les odeurs et le tintamarre de la ripaille dans la salle inférieure. Elle serra le poing autour des épaisses bagues de métal couvertes de sang séché, puis lestement, elle grimpa à califourchon sur le Saurien. Coralie ferma lentement les paupières pour se délecter de l'instant. Puis elle frappa le nez du Saurien de toutes ses forces.

Exaltée, elle récidiva instantanément, maculant le drap blanc d'un épais liquide rouge. Le Saurien tentait péniblement d'ouvrir les yeux, il gesticulait pitoyablement, effectuant certainement le pire réveil de sa vie. La funeste mélodie déferlait dans les veines de Coralie, la nourrissant de la puissance de la rage.

Elle leva ses deux poings et martela le visage du reptile terrifié. Elle enserra son cou et déploya toute sa fureur. Le visage violacé du Saurien suffoquant affichait un mélange d'effroi et d'incompréhension. La vie se déroba, peu à peu, tout s'obscurcit pour l'homme serpent. Elle relâcha d'un coup son étreinte, puis avec vélocité, elle saisit la langue fourchue du Saurien à pleine main et lui dit :

« Alors ? tu cours pas aujourd'hui fils de pute ? »

*

II

Viktor marchait fièrement à l'avant de la petite patrouille Seekher, la main caressant le pommeau en olivier de son épée. Son armure, neuve et étincelante, luisait sous les reflets de sa lanterne.

Il avait prêté serment à Dragoria. Il avait signé de son sang. Il avait marché dans l'allée de tombes de ses frères tombés face à la Bête. Il était un Seekher à présent, le bras armé du continent.

Les trois Bannis en charge de sa formation n'avaient aucune estime pour lui. Viktor le savait et cela lui importait peu. Il restait souriant face à leurs perpétuelles railleries, résolu à faire ses preuves. La corne de ses mains aurait pu alerter l'œil aguerrí. Le jeune Seekher studieux travaillait l'épée nuit et jour avec une volonté admirable, mais la patrouille de nuit ne lui laissait guère d'occasion de prouver sa valeur. Quelques badauds avinés avaient déjà tenté de lever le poing sur lui sans grand succès. Mais aucun exploit notable à son actif aux yeux de ses sordides formateurs. Il savait qu'il serait difficile d'obtenir du crédit au sein de cette escouade.

Les trois autres Bannis faisaient facilement cent cinquante kilos de plus que lui, des vétérans de la guerre contre les Orcs. Des rustres, sadiques et violents, coutumiers de la mort. Viktor voyait cela comme une chance, une opportunité de devenir plus fort. Certes, ses supérieurs affichaient des trognes effroyables, conjuguant amputation et mauvaise hygiène, et donnaient les miquettes à la plupart des gens du coin, mais ils prenaient soin de leur jeune recrue à leur manière. Du haut de son jeune âge, il n'avait jamais baissé le regard devant eux. Quelle que soit la nature des intimidations qu'ils lui imposaient, Viktor ne s'était jamais déparé de son sourire narquois et les Bannis adoraient ça. Il avait vu la Bête de près, et dans ses yeux, on pouvait lire une détermination sans limite.

À quelques pas de la patrouille, une détonation retentit dans la nuit. Une chaudière Fioul venait d'exploser pendant que deux mécaniciens hilares roulaient sur le sol. Deux Nains ivres, la barbe en feu, titubaient en riant, implorant des secours à tue-tête. Une cohorte de soldats convoyeurs jaillit péniblement sur le perron de la taverne avoisinante, se cramponnant à la balustrade pour tenter de porter secours à leurs confrères. Miraculeusement, dans un soupçon d'ébriété, l'un des Nains en feu parvint à plonger prestement dans une auge pour chevaux. L'autre mécanicien, moins chanceux, avait trébuché sur le pavé après quelques pas. Viktor s'apprêtait à l'aider quand la main griffue de son supérieur agrippa son épaule.

« Laisse le p'tit... On va s'marrer... »

Le Nain en feu couinait piteusement, dégageant une âcre odeur de viande rôtie. Quand ses collègues parvinrent à son secours, la totalité de ses poils et de ses cheveux était partie en fumée dans l'hilarité ambiante. Il fut jeté à son tour dans l'abreuvoir à canassons. Le tableau pittoresque déclencha instantanément le rire de Viktor.

*

III

Coralie resserra son étreinte et fit pivoter son bras pour enrouler la langue du Saurien autour de son poignet. De l'autre main, elle enchaîna les coups au visage avec la ceste, déformant la boîte crânienne du reptile.

L'homme serpent était mort depuis quelques minutes déjà, pourtant rien ne semblait pouvoir apaiser la fureur de Coralie. Elle tira de toutes ses forces en arrière et la langue s'arracha d'un coup sec. Elle continua de frapper sans relâche la bouillie qui servait jadis de visage au reptile. Un véritable bain de sang, un carnage sans nom pour faire taire la funeste mélodie. La flaque de sang abondante finit par gagner le plancher, s'infiltrant entre les lames du parquet élimé jusqu'à la salle du dessous. Au loin, Coralie entendit une explosion, mais rien n'aurait pu l'extirper de cette sordide vengeance. La mélodie modulait, insatiable et vorace.

Elle plongea les mains dans le reste du visage du reptile pour y broyer ses yeux globuleux.

Aux confins de sa démence, elle avait juré entendre le rire de Viktor. Cette fois-ci, elle pouvait percevoir distinctement le rire de son ami, convaincue que la folie venait mettre fin à sa tourmente. La jeune fille ferma les yeux puis expira, la mélodie s'était tue. Le silence retomba dans la chambre.

Le constat fut effroyable. Délaissée par la haine, il ne restait qu'une petite fille perdue. Quatre lunes qu'elle ne vivait que pour venger la mort de son père. Elle n'avait jamais envisagé qu'il existerait un après. Désemparée, remplie par un vide vertigineux, Coralie s'effondra en larmes.

Dans le petit escalier de meunier, des pas d'hommes en armures lourdes se précipitent vers l'étage. Le tavernier donne de la voix pour alerter la garde. Pourtant Coralie est paralysée, la vie semble avoir perdu tout son sens. Des gens en armes affluent en nombre sur le palier. Elle fixe avec effroi la poignée qui s'agite dans tous les sens. L'épaisse porte de chêne vacille sur ses gonds sous les puissants coups d'épaulé de ses assaillants. Incapable du moindre mouvement, tétanisée, la petite fille attend désespérément le retour de la sombre mélodie. Sans la haine, qu'était-elle ?

La première charnière de la porte cède, dévoilant une meute de soldats convoyeurs déchaînés. Couverte du sang de sa victime, Coralie scrute la masse sanguinolente dans l'espoir d'y cueillir un soupçon de haine. Une étincelle, une raison pour continuer de vivre. Quelque chose est mort en elle, impuissante, désespérée, elle observe son châtement. La porte déchausse violemment de ses gonds, arrachant une partie du mur d'où elle est scellée.

Coralie voit son reflet dans le regard de ses assaillants, chargé de dégoût. L'homme n'est que sa propre bête, une escalade de haine intarissable, mère des forces les plus sombres. Son esprit tourmenté parcourt la totalité de ses souvenirs en quête de sens. Cherchant dans son esprit dévasté une raison.

Annette, qu'était devenue sa petite poupée ?

Le visage flou de sa mère, le silence de son père, la douceur de sa nourrice, le rire de Viktor, une chanson résonnait dans le lointain :

*"Comme les branches d'un fruitier dans la neige, qui penserait qu'elles reverdiront ?
Que le bois morne, éprouvé par les vents, sera fleuri au printemps ?"*

La totalité du bar était désireuse de régaler leur morbide curiosité. Un Orc pénétra en premier d'un pas lourd dans la chambre, suivi de deux Gobelins, et d'un Troll. Coralie fixa avec dédain ce conglomérat de races crasseuses. Prise de vertiges, elle respirait péniblement. Elle se dressa sur le lit, pour faire taille égale avec l'Orc. D'une main, celui-ci empoigna la petite fille par le cou et l'approcha de son visage. Le souffle coupé, elle scruta son assaillant avec mépris. L'Orc, désappointé, planta son regard dans les yeux de la fillette. Comment une chose aussi frêle et menue avait pu commettre une telle boucherie ? Coralie glissa sa main dans sa poche arrière, saisit son crayon de couleur, et l'enfonça profondément dans l'œil de l'Orc.

Toute destinée, si longue et si complexe soit-elle, ne compte en réalité qu'un unique instant : celui où l'homme sait une fois pour toutes qui il est.

IV

Le tavernier, sur le perron de son échoppe, se fraya un chemin dans ses clients ivres en implorant la garde. Le Syphéa, affolé, affirmait que du sang gouttait du plafond ! Le capitaine des Bannis acquiesça d'un hochement de tête.

Un simple sifflement suffit à déployer les deux brutes qui l'accompagnaient. Une force d'intervention brutale, grisée de pouvoir, dévoilait sa sauvagerie. Des chasseurs nés dans la guerre, exaltés d'exercer leur art. Les deux Bannis bondissaient, se suspendant aux lustres, grim pant sur tables et comptoirs pour atteindre l'étage dans la salle bondée, surexcités par la traque nocturne.

Le capitaine conserva sa main griffue sur l'épaule de Viktor assez fermement pour l'empêcher de suivre ses comparses par la porte d'entrée. Dans le calme absolu qui caractérise les prédateurs, il décrit un cercle complet dans les airs avec son index pour intimer au jeune Seekher de faire le tour du bâtiment par l'arrière. Un clin d'œil complice et un sourire mirent fin à la brève mais efficace réunion stratégique. Alerte, Viktor courut hâtivement pour prendre position et couper une éventuelle retraite. Il éteignit sa lanterne et prit quelques secondes pour s'acclimater à l'obscurité ambiante. Son regard balaya la scène à la recherche d'indices ou de comparses tapis dans l'ombre. La rue était déserte. Un grappin pendait au-dessus du vide, accroché au toit d'ardoise de l'auberge.

Le bruit d'une porte enfoncée attira son attention à la fenêtre du deuxième étage. La vue perçante de Viktor décela des silhouettes dans la pénombre. Un cri de douleur jaillit dans la nuit et une massive silhouette d'Orc s'effondra dans la chambre en relâchant sa proie. L'ombre prit quelques pas d'élan et s'élança au travers de la fenêtre, les bras en avant. Sous le regard de la lune rousse, une pluie de bris de verre et de bois vola, accompagnant la chétive silhouette dans sa

suicidaire cascade. Viktor, le regard tourné vers les airs, n'en croyait pas ses yeux. Il mit ses mains en garde pour se protéger de la pléiade de débris venus du ciel. Il observa la silhouette franchir une distance ahurissante jusqu'au fenestron du bâtiment d'en face. Une distance surréaliste, un geste désespéré.

Les deux officiers Seekher, dans leur poursuite effrénée, s'élançèrent à leur tour dans le saut d'un bâtiment à l'autre. Le premier Banni fit un saut puissant et percuta le linteau du fenestron avant d'atterrir avec fracas dans le mobilier. Le deuxième, plus lourd, réussit l'improbable cascade, mais traversa brutalement le plancher à la réception.

Viktor, de sa plus prestigieuse foulée, débordant d'adrénaline, contourna le bâtiment. La cible courait sur les vétustes toits de la ville à une vitesse effrénée. À une centaine de mètres derrière elle, les deux molosses du capitaine lui emboîtaient le pas. Insensibles aux dégâts de leurs chutes, survoltés par leur instinct carnassier, ils gagnaient du terrain à chaque foulée.

Des bruits de sabots résonnèrent sur le parvis dans le lointain. Le capitaine avait dû opter pour une méthode plus civilisée que la course à pied pour couvrir le flanc gauche. Une méthode imbriquant pertinemment le standing de l'uniforme et sa fainéantise. Le destrier, malgré son imposant cavalier, filait à vive allure à travers les ruelles de la vieille ville.

Viktor savait ce qu'il avait à faire. La manœuvre, aussi sauvage fût-elle, était rondement menée, la cible n'avait aucune chance. Il accéléra le pas, la tenaille se refermait indéfectiblement. Il coupa par les jardins et prit la direction du lieu de rendez-vous. Haletant, il sprintait, peut-être que ce soir il aurait l'occasion de prouver sa valeur.

V

Coralie détalait sur les toits d'ardoise à en perdre haleine. Elle jeta un rapide regard derrière elle pour constater que les deux Bannis étaient toujours sur ses talons, et que leurs jambes, deux fois plus longues que les siennes, ne lui laissaient guère d'issue. Elle perdait beaucoup de sang, les multiples éclats de verre avaient tailladé sa frêle peau pâle, laissant une traînée rougeâtre dans son sillage. Les poumons en feu, elle cherchait une échappatoire. Créature insaisissable mue par un formidable instinct. Les Bannis n'étaient qu'à quelques pas d'elle, haletant comme des chiens, elle pouvait sentir leurs haleines fétides. Elle ne leur offrirait rien.

Arrivée au bout du toit, elle fit volte-face. Elle fixa ses assaillants avec dégoût. Quelle sorte de race pouvait posséder une telle absence de dignité ? Un piètre tableau de l'Unification une fois de plus.

Acculée, il ne lui restait plus qu'une seule chose. Son ultime possession. Alors, elle bascula lentement en arrière, plongea dans le vide pour préserver l'intégrité de sa mort. Pendant la chute, elle ferma doucement les paupières comme à son habitude. La solitude nous appartient toujours, seuls certains d'entre nous parviennent à s'en défaire.

Le vent filait, faisant danser ses longues boucles blondes dans les airs, lui chuchotant la douce mélodie de sa nourrice à l'oreille. Quel en était le refrain ? Le couplet résonnait inlassablement en boucle... Cela n'avait plus d'importance, elle allait rejoindre ses parents, enfin. Peut-être qu'Annette serait là elle-aussi...



VI

Viktor arriva juste à temps à l'angle de la rue pour voir l'ange tomber du ciel. Le frêle corps de la petite fille aux longues boucles d'or dégringola du haut de l'un des plus grands bâtiment de la ville, parmi les cordes d'étendoirs et les stores, pour achever sa chute vertigineuse dans un amas de caisses en bois.

Le jeune Seekher, haletant, la main serrée sur son épée, scruta l'opaque nuage de poussière, paralysé par la violence de la scène. Une silhouette chétive à l'agonie se redressa péniblement dans les décombres en hurlant de douleur, les os brisés par l'inconcevable chute. La poussière retomba lentement.

Viktor crut déceler les contours du visage d'une enfant. Le corps désarticulé de la petite fille agonisante était un spectacle insoutenable. L'os saillant de son avant-bras dévoilait une main démise qui pendouillait le long de sa hanche. Elle tituba sur quelques pas, lâchant d'effroyables cris de souffrance, puis s'engouffra laborieusement dans la pénombre d'une ruelle. Un fantôme s'attachant désespérément à la vie. Viktor soupira puis s'avança avec prudence. La traînée de sang ne laissait aucun doute sur la piste à suivre. Une multitude de questions dévorait le jeune Seekher.

C'est le bruit d'un cheval au galop derrière lui qui le sortit de sa stupeur. L'imposant capitaine bondit de sa monture, par-dessus Viktor, et réceptionna son saut avec l'aplomb d'un prédateur. Il se redressa sans ralentir sa course en déployant son hachoir favori. La colossale silhouette du Banni disparut rapidement à son tour comme happée par les ténèbres de la petite ruelle. Alors, Viktor pressa le pas pour couvrir son supérieur, remontant la piste ensanglantée.

À une vingtaine de mètres, effondré sur le sol, gisait le corps de la petite fille aux boucles d'or. Dans la lueur de la lune rousse, la blancheur remarquable de sa peau évoquait la fraîcheur du printemps.

C'est à cet instant que Viktor reconnut Coralie.

Un mélange explosif de sentiments contraires. Le bouleversant cataclysme mental fit vaciller le jeune Seekher sur ses jambes. Son épée lui glissa des mains, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, il sentit sa peur se mélanger à sa joie dans un nauséeux cocktail.

Il n'était plus un homme, il en avait fait le serment à Dragoria. Il était un Seekher à présent, il en avait fait la promesse. Sans cela, il n'était rien. Il aurait voulu pleurer, il essaya de crier, mais rien ne vint.

Le puissant capitaine banni laissa glisser son hachoir sur la chaussée. Une traînée d'étincelles hypnotiques fendit la pénombre. Coralie en larmes essayait de se redresser, tendant sa main désarticulée vers son ami, implorant son secours. Viktor, dévasté, tomba à genoux.

Il était Seekher à présent, et c'est tout ce qui le définissait. Il ferma les yeux, incapable de faire face à l'infamie de cette épreuve du destin. Il se recroquevilla sur la chaussée, bouchant ses oreilles pour faire taire les supplices de sa déchirante culpabilité. Les yeux embués de larmes, suffoquant, il se redressa et passa la main dans ses cheveux pour saisir la broche métallique en forme de rossignol qui les maintenait élégamment depuis quatre ans. Une promesse plus ancienne que celle faite à Dragoria. Une promesse faite à celui qui l'avait accueilli comme un père. Une dette profonde qui se devait d'être honorée. Alors, il avança, comme on chute du haut d'un pont, en proie à l'irrépressible mélodie de la fureur.

Toute destinée, si longue et si complexe soit-elle, ne compte en réalité qu'un unique instant : celui où l'homme sait une fois pour toutes qui il est.



Déterminé, il chargea le Banni, de dos, lâchement. Il déploya toute sa conviction dans un saut pour planter avec véhémence la broche en métal dans le cou de son supérieur.

Un geysier de sang macula son visage. Il se dressa entre Coralie et celui qui l'avait entraîné et nourri durant quatre ans. Face à face, le Banni sourit avec quelque chose que Viktor interpréta comme une sorte de compassion. Il serra les poings et se mit en garde. Le capitaine enserra son hachoir à deux mains et fit de même.

« Tu n'apprends rien, gamin. Si tu souhaites trahir, sois rapide. Tu es trop lent, mes frères sont déjà là... »

Des rires étouffés jaillirent de l'ombre. Les deux autres Bannis étaient des limiers exceptionnels, depuis combien de temps étaient-ils là ? Viktor l'ignorait.

Créatures sordides qui se délectaient des sentiments les plus abjects, l'exaltation de la traque nocturne révélait leur turpitude.

Le trio encercla les deux enfants désarmés et entama sa danse macabre, transcendé par la résilience de leurs proies. Coralie, les dents serrées par l'intolérable douleur, prit appui sur Viktor et parvint à se redresser pour lui faire face.

Elle le prit dans ses bras. L'embrassa tendrement.

VII

Telles des étoiles filantes éblouissantes, venue des toits, une cohorte de flèches enflammées illumina cet improbable baiser. Des funambules de l'ombre fondirent sur les Bannis, dérobaient leurs vies en un souffle. D'impitoyables professionnels Mādḥ, vifs comme le vent mais bien plus silencieux que lui. Quatre silhouettes encapuchonnées, vêtues de la couleur de la nuit, enserrèrent le couple d'enfants.

Lynn marcha doucement vers eux, d'un pas assuré, et tendit une main gantée de cuir en dévoilant un visage rieur :

*« Roh putain ! si ça prouve pas qu'on est la race supérieure ça !
J'veux bien qu'on m'fourre une souris dans l'cul ! peut être même trois ou quatre...
C'que j'veux dire, c'est qu'elle déchire la jeunesse ! Moi j'crois que l'heure est
p't'être venue d'arrêter de gâcher vos talents les mômes !
Allez les gars, ramassez moi la marmaille et on déblaie. Cette chienne de nuit est
bien trop longue et la Poisse va pas poireauter jusqu'au p'tit dej !
Allez on se bouge ! Allez ! »*

À CET INSTANT,
LA SURVIE DU MONDE EST
TOUT ENTIÈRE CONDENSÉE
DANS LE CŒUR D'UN HOMME
QUI A CESSÉ DE BATTRE.

La bataille d'Olonesse

AN 6 DE L'UNIFICATION



I

Cette année-là l'hiver avait été rude. Et long. Plus long qu'à l'accoutumé. Le printemps en était à ses premiers jours mais la neige continuait de tomber, inlassablement. La plupart des récoltes avaient été perdues à cause d'un été trop court et d'un automne trop froid et les réserves s'épuisaient. Les convoyeurs chargés de provisions en provenance de Fertilis avaient été moins nombreux à traverser le Continent Sud et Olonesse souffrait d'une pénurie de vivres.

Aux rigueurs climatiques s'étaient ajoutés les pillages des Légions Mädh que la faim avait rendus téméraires. Depuis plusieurs semaines la situation empirait et l'on craignait une famine généralisée.

Si le Continent Nord avait été le premier touché par le manque de nourriture, Kerris et Tanariss n'étaient plus approvisionnées depuis un mois. Les jeunes enfants et les vieillards étaient les premiers à subir les effets de la malnutrition et de nombreux morts endeuillaient les familles. Pourtant, c'est un autre évènement qui allait marquer les esprits et bouleverser l'Unification.

D'ordinaire, il se serait inquiété pour les populations qui, fatalistes, semblaient accepter leur condition. Mais aujourd'hui il pensait à ses amis. Il allait les revoir, tous. Tous sauf un.

Un frisson glacé étreignit son cœur. Un frisson qui n'avait rien à voir avec le vent du Nord qui soufflait en violentes rafales. Il avait mal. Une douleur qu'il n'arrivait pas à maîtriser. Une douleur qu'aucun onguent, qu'aucune potion des guérisseurs ne pourrait apaiser. La plaie était profonde et invisible. C'était son âme qui saignait.

Il entendit le pas feutré du vieil Elfe qui arrivait.

Quel âge avait-il ? Deux cents ans peut-être. Malgré les rides qui lacéraient son visage, les blessures laissées par les griffes du temps avaient échoué à altérer sa beauté.

Sa voix restait chaleureuse, avec l'intonation si caractéristique de sa race lorsqu'elle utilise la langue des Humains. Le vieil Elfe posa une main aux doigts fins et longs sur son épaule.

« Depuis toutes ces années tu as appris bien des choses mon jeune ami, mais tu ne maîtrises pas encore tout à fait la patience »

Lucas sourit et se tourna vers l'Elfe aux yeux d'un vert si clair qu'ils en paraissaient translucides.

*« Ils seront là avant le soir. Les 7 enfin réunis...
Six. »*

Le vieil Elfe leva un peu plus la tête. Il avait été grand autrefois, mais aujourd'hui, l'âge aidant, le jeune Lucas Veldt le dépassait de quelques centimètres et il fallait au vieux sage tendre le cou pour scruter le regard troublé du jeune homme à qui il avait prêté allégeance.

« Il en manquera toujours un Vallégias. Mädh ne viendra pas. »

Vallégias ne trouva rien à répondre. Rien de réconfortant du moins.

*

II

Six mille hommes en armures chevauchaient vers Olonesse. De tous les recoins du continent, ils avaient répondu à l'appel de leur chef. L'armée Seekher était en marche.

Les Chevaliers de la Dernière Lune et des Chasseurs de Dents escortaient douze convoyeurs depuis Fertilis. Quatre d'entre eux avaient déjà ravitaillé Technikon prise dans les glaces. Hans Seekher lui-même commandait la troupe. À ses côtés, une jeune femme à la peau claire et aux longs cheveux blonds montait un destrier harnaché pour la guerre.

Liv était heureuse et souriait. Bientôt elle reverrait Lucas.

Une longue année s'était écoulée depuis leur dernière rencontre et elle éprouvait un manque, un vide troublant pour lequel elle avait un mélange de mépris et de curiosité. Elle avait été impatiente de revoir Hans, et Howard aussi qui devait arriver à Kerris avec des nouvelles du Continent Nord, Miles bien-sûr et même Néphilim ; mais cette étrange sensation dans le bas de son ventre quand elle évoquait le souvenir de Lucas était d'une complexité effrayante.

Les événements qui avaient précipité leurs retrouvailles à tous étaient dramatiques, et seuls ces événements-là auraient dû emplir son esprit, pourtant c'est le visage de Lucas qu'elle voyait partout.

« Tu crois qu'il sera arrivé ? demanda t elle à Hans, parvenant difficilement à dissimuler l'émotion dans sa voix

Il vient de Tanariss. Ce n'est pas si loin que ça. Et j'ai fait envoyer une escorte de Protecteurs. Il y sera. Je suis certain qu'il est en haut des remparts à attendre notre arrivée. »

Il éclata d'un rire bref et sonore en imaginant Lucas transit de froid et scrutant l'horizon blanc.

Liv laissa son regard rond de surprise glisser sur ce visage taillé dans le marbre. Un visage marqué par tant de souffrances, tant de remords. Qu'elles étaient rares les fois où elle l'avait entendu plaisanter et rire. Il était heureux de revoir Lucas et les autres, même s'il tentait de ne pas le montrer. Pensait-il que l'heure n'était pas au bonheur ?

Elle ouvrit la bouche pour lui dire combien elle aimait ce rire, qu'elle l'aimait, lui, tout simplement. Non pas comme un ami mais comme un père. Lucas aussi l'aimait ainsi, bien-sûr.

N'avait-il pas été leur père à tous deux alors qu'ils étaient encore des enfants sortant d'un sommeil de plusieurs éternités ? N'avait-il pas été leur père quand le monde qu'ils connaissaient avait sombré et qu'un long voyage vers le néant les attendait ? Oui, il l'avait été, mais de sa bouche ne sortit aucun son.

Les Légions de Mād̄h venaient de fondre sur eux.

*

III

Les Bêtes étaient encerclées. Deux d'entre elles étaient mortes, les trois dernières éructaient de rage, leurs grondements sourds faisant vibrer le sol. Les Orcs et les Centaures avançaient lentement, resserrant le cercle. Derrière eux des Lycants attendaient un ordre, leurs grognements répondant à ceux des monstres.

Quelques heures plus tôt, Kanyha, le jeune Roovdark qui accompagnait leur groupe et qui ouvrait le chemin avec les Arpenteurs, avait ressenti leur présence. Ils étaient encore loin d'Olonesse, et quand les Bêtes les avaient attaqués, Miles Kaltan, l'homme loup, songeait à la ville des Elfes et au danger qui la menaçait. Non pas cinq Bêtes isolées mais toute une armée qui se massait au nord des plaines de Nomarande.

À présent il était debout, seul au centre du cercle formé par ses hommes, face aux Bêtes qui l'observaient. Dans sa main, il tenait une lourde hache tachée de sang noir. Ses yeux jaunes vifs plongèrent dans ceux de la Bête la plus proche.

Durant quelques secondes rien ne se passa, puis, comme s'il était victime de vertige, il fit un pas vers elle comme l'on tombe dans le vide. Un frisson parcourut l'armée nomade. Les grognements des Lycants montèrent d'un ton.

La Bête ne bougea pas, son regard fait de ténèbres rivé à celui de Kaltan, dans une intimité ignoble, horrible. Complice.

La Bête ouvrit la gueule, dévoilant une mâchoire acérée, aux crocs immenses, et Miles y contempla son reflet maudit, son âme damnée. Dans la sauvagerie de la chose debout face à lui, il reconnut sa propre colère. Quand elle hurla il crut qu'elle lui parlait, et peut-être lui parlait-elle, qu'elle l'appelait par son nom et peut-être l'appelait-elle.



Sa hache lui sembla tout à coup trop lourde, submergé qu'il était par un mélange de haine et d'empathie, tiraillé par ces deux sentiments enlacés tels des amants improbables et répugnants dont il serait l'enfant. Il resta immobile, tétanisé par l'horreur de son destin et de la terrifiante vérité inscrite dans son sang, dans tout son être, quand l'Amrok se jeta sur lui.

Les Lycants chargèrent en même temps que les Orcs et les Centaures. Miles était toujours debout et la Bête s'effondra à ses pieds, sans même l'effleurer, morte. Puis les Kaltan attaquèrent les deux Bêtes qui attendaient. Elles étaient restées là sans bouger, leurs regards sombres fixés sur lui, comme si elles attendaient une réponse. Elles moururent sans jamais cesser de le fixer.

Peut-être l'avaient-elles reconnu.

Peut-être avaient-elles deviné son secret.

*

IV

Les Mädh avaient attaqué le dernier convoyeur avec une étonnante rapidité. Une dizaine d'entre eux, des Funambules de l'Ombre, escaladaient déjà les parois de bois et de métal du mastodonte à l'aide de cordes et de grappins, en direction du Banni qui le pilotait.

Les soldats convoyeurs étaient dépassés par le nombre et les Seekher se heurtaient aux cavaliers des Légions qui protégeaient les leurs.

Des volutes épaisses de fumée, s'échappant des énormes moteurs et des chaudières portables des Fioul, tournoyaient dans l'air glacé, sculptées par le vent.

Une sorte de brouillard artificiel enveloppait les combattants Seekher et Mädh les réduisant à de simples silhouettes sombres et semblables. La visibilité réduite, les tirs des armes à vapeur se faisaient imprécis. Des projectiles d'acier incandescents frappaient au hasard. Ceux qui touchaient, perforaient les cuirasses des Mädh, s'insinuaient dans les chairs, se foraient un passage entre les os. Mais cela ne suffisait pas à décourager les pillards que la faim tenaillait.

Liv voulut prendre part au combat mais Hans l'en empêcha.

« Prends le commandement des convoyeurs et continue vers Olonesse. Vous devez y arriver avant la nuit, avant que les recenseurs n'encerclent la ville. Nous on s'occupe de ces salopards ! »

Le terme qu'avait employé Hans pour nommer les Bêtes fit à Liv l'effet d'un coup de poignard.

Recenseurs.

Il continuait à les appeler ainsi.

Malgré le temps passé, malgré les différences aussi, malgré ce monde,
il n'avait pas oublié ce qu'elles étaient réellement.
Il lui jeta un coup d'œil, inquiet du regard qu'elle lui lançait.

« Liv, bordel, maintenant ! hurle t il »

Hans se détourna d'elle pour faire face aux quatre Mädh
qui approchaient.

*

V

Il était arrivé à Golas la veille. Sa chambre était spacieuse, son lit confortable, et les tentures brodées accrochées aux murs, magnifiques. Il avait passé une nuit des plus agréable en compagnie de prostituées humaines et bannies, et de quelques chopes de gromulaise.

Une nuit pour oublier malgré les risques.
Oublier ce monde. Oublier ce qu'il était.

La route qui lui restait à faire était encore longue et il s'était levé aux premières lueurs de l'aube. Il voulait partir tôt, se replonger rapidement dans la réalité.

Quelques fois, de plus en plus souvent en fait, il avait du mal à revenir de ses errances mentales. Une nuit à boire et à copuler pouvait suffire à lui faire perdre pied. Il se devait d'être prudent. La dernière fois il était resté prisonnier trop longtemps de ses désirs charnels, de son besoin d'autodestruction. Durant plusieurs jours, il ignorait combien, il avait sombré dans un abîme insondable. Mais aujourd'hui il contrôlait ses pulsions.

Il allait reprendre la route quand trois mercenaires entrèrent dans l'auberge. Ils ne le reconnurent pas, peu de gens le reconnaissaient, mais ils savaient ce qu'il était et ils s'approchèrent de lui prudemment.

« C'est toi le Roovdark ? »

Il se contenta de répondre avec un sourire narquois, méprisant. Ces trois Humains devaient, comme la plupart des mercenaires ici à Golas, servir de garde rapprochée à un Baron d'Arkhanis. Ils payaient bien.

« Les Roovdark ne sont pas censés séjourner à Golas. Pas sans autorisation. »

Il huma l'air ambiant. Lui seul pouvait sentir la peur qui s'exhalait de ces mercenaires. Une peur sourde qui l'enivrait et son sourire grandit un peu plus.

Tous éprouvaient de la peur face à un Roovdark, c'était là le seul sentiment qu'il pouvait espérer.

C'est lorsqu'il s'avança vers eux, lentement, que les mercenaires aperçurent avec stupéfaction le pendentif à son cou.

L'Aria, le symbole des 7.

Et ce fut là la dernière chose qu'ils virent.

*

VI

La mer était démontée, faisant des creux de plusieurs mètres et, sur la falaise en croissant de lune du port de Kerris, des rouleaux d'écume gigantesques venaient mourir en un vacarme assourdissant.

Pris dans la tempête, le tanker à vapeur tenait la mer avec difficulté, violemment chahuté malgré son poids et la centaine d'hommes d'équipage qui tentaient de le stabiliser. Ses énormes cheminées crachaient des panaches de vapeur sombre qui tourbillonnaient dans le vent et les deux immenses roues à aube s'accrochaient à l'eau comme avec désespoir.

Durant près de quatre heures le navire échoua à s'approcher suffisamment du quai pour y accoster. Alors que dans les cales des centaines de soldats Fioul attendaient de débarquer, sur le pont, le visage fouetté par les vagues, un homme se tenait droit et hurlait par-dessus le fracas de l'océan déchaîné.

Howard Fioul, la mâchoire crispée de colère face aux éléments en furie, revêtu de sa lourde armure à vapeur, lançait aux éclairs et au vent un défi titanesque.

Quiconque l'aurait vu ce jour-là, aurait dit avoir aperçu un dieu.

*



VII

Les grandes murailles d'Olonesse apparurent comme dans un rêve, jaillissant de terre sur l'horizon blanc. L'esquisse d'un passé perdu, presque oublié.

Par-delà les murs, les hautes tours de marbre dispensaient la lueur rouge vive des braseros, qui guidaient dans la tempête de neige les réfugiés des villages alentour, jusqu'à l'abri des hauts remparts. Olonesse, tel un gigantesque lac, se remplissait de rivières humaines qui coulaient par les grandes portes béantes de la cité elfe.

Mais Liv ne vit ni les fortifications, ni les colonnes d'hommes et de femmes en haillons, ni la douleur des corps, ni la peur dans les yeux, elle ne vit qu'une chose, et une seule.

La silhouette de l'homme sur les murailles.
Elle ne vit que Lucas qui lui souriait.

*

VIII

Néphilim Roovdark courait. Quelque chose en lui s'était réveillé avec fureur. L'appel du sang. La Bête le hantait de nouveau, plus forte que jamais. Il sentait sa force, sa cruauté, et sa propre ascendance au néant. Néphilim courait pour ne pas mourir.

Ce qu'il était l'empêchait d'exister, il n'était que l'ombre du mal, son incarnation humaine, mais il voulait survivre. Survivre encore un peu et donner à son existence un sens. Alors il courait. Chacune de ses foulées le rapprochant un peu plus d'Olonesse où quelque chose se préparait. Quelque chose de terrifiant et de beau. Quelque chose qu'il ne voulait pas manquer.

C'est alors qu'un éclair de lucidité froide traversa son esprit. Il ressentit la mort, mais pas pour lui. Il ressentit la haine, mais pas la sienne. Il vit l'armée monstrueuse qui s'amassait au nord, prête à fondre sur la cité elfe. Il ne la vit pas en simple témoin, mais comme l'un de ses soldats, de l'intérieur.

La Bête appelait, ordonnait de revenir, de combattre à ses côtés, de plonger les mains dans les entrailles de ces soi-disant frères qui le regardaient comme un monstre. La Bête appelait, oui, mais elle ne s'adressait pas à lui.

Au plus profond de son inconscient, autre chose obsédait Néphilim. Un trouble différent qui persistait depuis plusieurs lieux et qu'il n'avait pas voulu interpréter.

Et quand il comprit ce que son intuition tentait de lui dire, il pleura. Il pleura des larmes de sang noir.

*

IX

La passerelle se déploya enfin et alla percuter le sol. Les Fioul sortirent en trombes pour amarrer le tanker tant qu'ils le pouvaient encore, avant que l'océan ne s'empare d'eux. Puis, dans un grondement sourd, déchirant l'épaisse fumée crachée par les chaudières, l'armée Fioul sortit du ventre du navire, brayant des chants mystérieux à la gloire de la vapeur. Sur les armures d'outils venaient se refléter les éclats blancs des éclairs.

Le dock tout entier trembla, et la terre sous Kerris frissonna. Dans les rues, aux fenêtres, devant les portes, l'on s'amassait pour apercevoir ce qu'aucun œil n'avait encore jamais vu. Les damnés de la vapeur et leurs Fées, qui voletaient autour des visages sérieux ou graves, débarquaient sur le Continent Sud.

La rumeur, qui depuis quelques lunes parlait du rassemblement des 7 était donc fondée. Howard Fioul était là, homme de métal au pas lourd parmi ses enfants bruyants. Mais si cette rumeur était vraie, alors celle qui parlait des centaines de Bêtes qui se massaient au nord l'était aussi. Dans les cœurs la joie se fit angoisse.

Dans quelle bataille gigantesque et pour quelle victoire ces hommes allaient devoir se sacrifier ? Pour quel avenir, si tant est que ce mot-là puisse encore avoir une signification. La question resta en suspens.

Après que les soldats Fioul furent sortis, les habitants de Kerris, paniqués, virent d'énormes golems à vapeur faire leur apparition. Leurs rouages complexes actionnés par l'énergie vaporite, grinçant et couinant de toutes leurs articulations de métal comme des gémissements.

Puis suivirent des engins de guerre aux proportions fantastiques ; balistes, bombardes, convoyeurs de troupes...

Les badauds, pêcheurs ou commerçants pour la plupart, effrayés par cette vision de cauchemar, s'enfermèrent à double tour ou s'enfuirent. D'autres encore s'évanouirent, persuadés que les portes des Enfers, ceux-là même où pourrissaient les Rafengarth, venaient de s'ouvrir.

Et sur les machines, les conducteurs beuglaient des ordres à des Engineurs enfouis quelque part dans les ventres d'acier, essayant de couvrir le bruit du tonnerre.

Dans les tourelles, des Vermineux s'agaçaient sur les tocsins, prévenant les curieux du danger que ces mastodontes représentaient quand ils étaient en mouvement.

Rien ne pouvait les arrêter.
Pas même la Bête espérait-on.

*



X

Les Seekher arrivèrent à Olonesse au crépuscule, un peu moins nombreux qu'à leur départ de Fertilis. Ils furent accueillis par la liesse populaire et les cris de joie des réfugiés qui ouvrirent un passage dans la foule compacte. Sur les hauts destriers, l'armée des peuples entra dans la ville éclairée de milliers de flambeaux.

Hans descendit de son cheval et le silence s'imposa, respectueux. Au bout de l'allée de marbre vert, une femme et un homme, Lucas Veldt et Liv Syphéa, attendaient en souriant.

Il marcha vers eux, tandis que les Chevaliers de la Dernière Lune frappaient de leurs poings leurs armures d'acier, rythmant chacun des pas de leur chef. Son regard embrassa les hommes et les femmes qui le fixaient, comme s'il voulait se souvenir de chaque visage, puis il passa sa main sur la joue de Liv et prit Lucas dans ses bras. Une explosion de hurlements monta de la foule, comme si l'étreinte paternelle était pour eux. Chacun ressentant le poids de l'armure de Hans Seekher contre sa poitrine. D'un signe de la tête, Vallégias ordonna à deux Elfes d'ouvrir les portes du manoir où séjourneraient les 7.

Les six aurait dit Lucas.
Il en manquerait toujours un.

*

XI

« Je veux que vous alliez vers le nord. Trouvez la Bête et revenez avec une estimation de son nombre. »

Des Centaures partirent sur le champ vers les plaines de Nomarande. Miles Kaltan les regarda s'éloigner puis fit presser le pas. Olonesse n'était plus très loin à présent et la nuit venait de tomber.

À la sortie de la forêt de Boissambre, sur un monticule de pierres rouges, Kanyha tendit le doigt. Deux Orcs alertés par sa fébrilité, firent le signe de ralliement. Les nomades formèrent le cercle, celui du combat. Miles s'approcha des Orcs qui lui montrèrent la sentinelle Roovdark secouée de spasmes. Mais plutôt que de s'inquiéter, il sourit, découvrant une rangée de dents longues et effilées.

« Je te croyais ivre et dans les bras d'une trop jeune Elfe, quelque part à Golas ! »

Des fourrés alentour, de l'obscurité même, un rire étrange, à la limite de la démente, se fit entendre. Un frisson parcourut les rangs. Puis une voix grave retentit.

« Vous êtes si lents vous les nomades que j'ai eu le temps de dessoûler avant de vous rattraper.

*Sors de là avant que la nuit ne te prenne, viens embrasser ton fils
et viens saluer ton ami. »*

Quand Néphilim sortit de sa tanière, Miles se figea. Dans les yeux de son ami une lueur sombre passa. Néphilim Roovdark n'était pas venu jusqu'à eux par simple courtoisie. Le Lycant empoigna le manche de sa hache. Les nomades virent les muscles de leur guide se contracter et les poils de son dos se hérissier, mais ils ne bougèrent pas.

Miles non plus. Il se contenta de regarder Néphilim s'approcher de son fils toujours agité de spasmes et qui descendait précipitamment du petit monticule de pierres pour venir embrasser son père. Néphilim l'enlaça, plongeant ses yeux dans les siens, lui sourit une dernière fois et d'un geste brusque lui brisa la nuque. Il ne laissa pas tomber le corps à terre, retenant son enfant dans ses bras.

Les Lycants se baissèrent et mirent un genou au sol, têtes baissées sur la poitrine, bras croisés vers le ciel sans étoile, et ils se mirent à hurler le cri des morts, comme ils l'auraient fait pour l'un des leurs tué au combat. Puis le silence revint. Miles s'approcha de Néphilim qui tenait toujours le corps de son fils dans les bras.

« J'aurais pu le faire ! Il tendit la main pour la poser sur son épaule, Néphilim montra les dents.

C'était à moi de le faire. Par mon sang il a été maudit. Par ma main il devait être délivré.

Il aurait pu partir pour les Grouilloirs.

C'était déjà trop tard. La Bête l'avait pris. Tes enfants ont pris le mien. »

Miles fixa Néphilim, le regarda s'éloigner. Depuis si longtemps, malgré tout ce qu'ils avaient vécu, il avait espéré un hypothétique pardon, mais Néphilim Roovdark ne lui en accorderait aucun.

Et pour le restant de ses jours, Miles se souviendrait du regard de son ami posé sur lui.

De la haine pure.

Une haine qui ne s'effacerait jamais.

*

XII

Malgré le feu qui crépitait dans la grande cheminée, Liv avait froid. Lucas vint lui déposer sur les épaules un chandail décoré du blason d'un artisan vermineux fort réputé. Le sourire qu'ils échangèrent fit lever un sourcil amusé à Hans assis à l'autre bout de la table.

« Tu as des nouvelles d'Howard ? »

Pas la moindre non. Mais je suppose qu'avec cette tempête la traversée doit être difficile. »

Hans acquiesça et vida sa choppe. Un silence lourd s'imposa de lui-même. Chacun d'eux voulait poser la question qui les hantait tous. Comme à chaque fois, ce fut Lucas qui osa. C'était lui qui l'avait vu le dernier, c'était à lui qu'il manquait le plus.

« Vous l'avez revu ? Liv secoua la tête. D'après Lee, on l'aurait vu du côté de Tarkän, insista Lucas. »

Tout le monde croit le voir Lucas, ça ne prouve pas grand chose. »

Lucas se tourna vers Hans qui haussa les épaules, le visage crispé.

« Il suit sa propre quête. J'espère seulement qu'elle n'est pas moins importante que la nôtre. »

Lucas essaya un sourire. Il échoua. Tout avait été dit.

L'on frappa à la porte. Hans hurla d'ouvrir. Pourquoi avait-il hurlé ? Pourquoi était-il en colère à chaque fois que Lucas parlait de Travis Mädh ? Pourquoi... Il connaissait la réponse mais elle lui faisait horreur. La porte s'ouvrit en grand.

Un Minotaure de la Caste des Protecteurs, couvert de neige, apparut dans l'encadrement. Il souriait.

« Les Kaltan arrivent. »



XIII

D'habitude, l'arrivée des Kaltan à Olonesse était prétexte à sept jours de fête. Pas aujourd'hui. Les tavernes étaient restées ouvertes mais elles distribuaient des vivres aux réfugiés. Les troubadours étaient toujours présents mais leurs instruments de musique restaient muets. La beauté inaltérable de la cité elfe semblait dérisoire, presque insultante en ces heures troublées.

Aux côtés de Miles se tenait Néphilim, encore plus sombre qu'à l'accoutumé. Sa simple présence rendait tout le monde nerveux, et dans l'air la tension était palpable.

Liv soupçonnait les vieilles rancœurs d'être de retour. Depuis leur réveil, Miles et Hans étaient lancés dans une quête éperdue de rédemption et Néphilim veillait consciencieusement à ce qu'ils ne l'obtiennent jamais. Pour que leurs remords soient aussi inaliénables que les gènes de la Bête dans son sang, pour qu'ensemble ils partagent le poids de sa malédiction.

Cette situation lui faisait mal. Un mal physique, intolérable. Une fois, elle en avait parlé à Lucas. Il était resté silencieux et elle n'avait pas insisté, comme si aller plus loin risquait de détruire le lien précieux mais fragile qui les unissait tous.

Le monde avait changé et ils étaient les derniers à pouvoir en supporter le fardeau.

*

XIV

Les quads à vapeur ouvraient la route, bondissant de chemins en talus, arrachant au sol dans leurs accélérations frénétiques des morceaux de terre et de roche.

Sur leur chemin, les animaux s'enfuyaient en poussant des cris paniqués. Et derrière eux l'armada à vapeur s'ébranlait, venant aux vrombissements des moteurs, mêler les hurlements des maîtres convoyeurs et des chevaucheurs de métal.

Les mécanismes étaient poussés au maximum pour rattraper le temps perdu que l'océan démonté leur avait volé. Et dans l'intimité de son cœur, Howard Fioul priait pour qu'ils n'arrivent pas trop tard.

À la tourmente, succédait la tempête de neige.
Le monde n'en finissait plus de sombrer.

*

XV

Les Centaures avalaient les kilomètres de piste avec pour secret espoir de devoir engager le combat. Nomarande n'était pas si loin que ça et avec un peu de chance la Bête les attaquerait.

Aux fiers Centaures, elle avait tout pris, il y a longtemps, et la vengeance s'était inscrite dans leurs gènes, comme une maladie incurable, comme s'ils n'étaient nés que pour ça, depuis la nuit des temps.

S'ils avaient choisi d'être Kaltan, c'était pour pouvoir s'approcher au plus près du fléau, le débusquer et l'anéantir. Certains de leurs frères avaient préféré les rangs Seekher, mais les aléas des affectations ne leur convenaient pas. Ils voulaient se battre où et quand ils le décidaient.

C'est l'écume de la rage aux lèvres qu'ils parvinrent aux vastes plaines de Nomarande. Mais de Bête il n'y avait point.

Et la nuit devint encore plus sombre.

*

XVI

Liv venait de se coucher quand elle entendit résonner la corne. Les rues étaient encore pleines de monde.

Malgré sa taille, Olonesse n'avait pas assez de logements pour tous les réfugiés et des campements de fortune se montaient ça et là, dans les prairies, les parcs et sur les places. Les étables et les écuries étaient toutes bondées. Les auberges n'avaient plus aucune chambre de libre et c'est dans les salles des tavernes que l'on venait se mettre au chaud.

Liv se leva d'un bond, passa une tunique et un pantalon, et chaussa ses bottes dans la précipitation. Un deuxième coup de corne. Puis un troisième...

Elle courut à la porte de sa chambre, dévala les escaliers qui descendaient à la salle commune du manoir, y croisa Hans et Miles, visages impassibles et regards sombres. Ils étaient prêts. Prêts depuis toujours à cette confrontation.

Hans avait revêtu son armure sur laquelle était encore inscrit le nombre 34, gravé dans l'acier. C'était la première fois qu'elle le voyait ainsi depuis leur réveil. Howard avait réussi à la faire fonctionner grâce à l'énergie des pierres vaporites. Sa puissance de feu était moindre qu'à l'époque bien-sûr, mais elle demeurait suffisante pour que celui qui était devenu soldat malgré lui parte au combat. Miles, lui aussi, avait passé ses habits de guerre.

Elle les regarda chacun à leur tour. Pas un mot. Rien que le froid dans les cœurs qui balayait tout.

Et si leurs sorts étaient écrit depuis l'aube des temps ?
De simples pantins du destin...

Ils sortirent ensemble. Sur le perron se tenait Lucas debout, scrutant l'horizon noir derrière les hautes murailles et Néphilim, accroupit, la tête baissée, luttant contre la folie grandissante qui tentait de s'emparer de sa conscience. Dans sa main une corne. Sans se retourner, il s'adressa à eux d'une voix morne.

« Elle est là. »

XVII

Un grondement sourd. Un piétinement titanesque. Une respiration cauchemardesque. La Bête. Elle s'approche par vagues successives. Des centaines d'Aklaines précédés de leurs gardes monstrueuses d'Amroks. Le grondement, le piétinement, la respiration. L'Unification.

Les murs d'Olonesse tremblent sur leurs fondations. Les Chevaliers de la Dernière Lune et les Kaltan se massent devant les portes, attendent l'ordre ultime. Grondement, piétinement, respiration. Deux armées de chaque côté des murs. Et la mort au centre qui vient prélever sa dîme. Hans fend la populace tétanisée d'horreur. Miles rejoint les siens. Les Shamans sont entrés en communion avec Gaïa pour qu'elle leur envoie ses soldats. Lucas et Liv se plongent dans la foule, organisant les secours qui devront agir rapidement. Néphilim brandit dans chaque main un sabre au manche sculpté dans les dents de la Bête. Ses yeux sont devenus rouge sang.

Miles se tient debout devant les portes Est d'Olonesse.

Derrière, la terre frémit sous le poids des centaines de Bêtes qui se rassemblent. Il tient sa hache. Il tient son expiation.

« Ouvrez les portes. »

Des dizaines d'Elfes de l'Œil de la Nuit gravissent les chemins de ronde dans leurs somptueuses armures et se préparent à tirer. Leurs yeux voient ce qu'aucun Humain ne peut discerner dans l'obscurité. La face du mal. Dans les premières lignes Kaltan, les Trolls de guerre s'agitent, épaules contre épaules, nerveux, brandissant des pieux longs de plusieurs mètres.

Les portes s'ouvrent. L'affrontement commence.

Olonesse entre en guerre.

XVIII

Le premier assaut est pour l'Unification. Les Trolls frappent les éclaireurs Amroks qui fondent sur eux. Un choc sans précédent, destructeur. Soutenus par les archers de l'Œil de la Nuit et les Orcs sur les flancs, les quatre cents Trolls pénètrent la première ligne de Bêtes, suivis de très près par des centaines de guerriers nains.

Miles Kaltan en personne mène la charge, arrachant des yeux sinistres des monstres le reflet de son visage à coups de hache. Néphilim Roovdark vient se mêler à la bataille, anticipant les attaques grâce au lien qui l'unit à ses ennemis, et donnant la mort en chantant de vieux airs oubliés.

Puis, des portes Nord et Sud, monte une pulsation cadencée, celle du martèlement des sabots qui vient se mêler au bruit de la guerre.

C'est au tour des Chevaliers de la Dernière Lune d'entrer dans la danse mortelle. Ils se lancent au galop à la suite de Hans Seekher. Ils se déversent devant la cité assiégée, toute leur haine concentrée dans le fer de leurs armes, fendent les lignes adverses, viennent frapper au-delà du rempart vivant formé d'Amroks qui avancent toujours.

Du sang noir sur la neige, du sang rouge aussi, du sang qui coule et abreuve Gaïa.

Les bataillons de Seekher à pied, des fantassins de la Caste des Protecteurs, sortent en colonnes serrées et entourent les dizaines de Bêtes esseulées qui tentent de prendre les Kaltan à revers.

La fureur des hommes se confronte à la barbarie de la Bête.

Les Amroks ploient sous le nombre, réagissent à l'instinct, mordent, éventrent, reculent, entraînant avec eux les soldats, pour qu'ils s'éloignent suffisamment des remparts.

Et c'est une pluie de viscères qui éclabousse le sol quand les premiers Aklaines entament leur ballet macabre.

Un ouragan de bestialité frappe les Seekher. Des bataillons entiers sont disloqués, exterminés en quelques secondes, comme des fétus de paille soufflés par la grande mousson.

La Bête exulte, ricane, quand soudain la nuit s'éclaire comme en plein jour. Des centaines de flèches enflammées s'abattent sur les Bêtes prisent au dépourvu. Un instant d'hésitation qui leur est fatal.

Les Seekher lancent une nouvelle offensive, rapide, précise. Les lames d'acier, forgées par les plus grands armuriers de Dragoria, s'enfoncent dans les chairs, pénètrent les corps des colosses jusqu'aux os, remplissent leur mission de mort. Des Bêtes tombent en grognant, se débattent sous les sabots des destriers de guerre des chevaliers qui se déploient.

La neige se transforme en boue sous l'agitation des corps blessés, des griffes qui grattent le sol, des hommes qui rampent, des bras arrachés, des têtes qui roulent sous les flocons blancs, les visages encore figés dans une expression de surprise et d'horreur, des gémissements, des cris, avec les ténèbres pour maîtresse et le chaos pour amant. Pour que la nuit enfante à l'ombre des dieux assoupis un anathème sanglant.

Ici, aujourd'hui, la fuite n'est pas permise.
Nul ne reculera plus.

XIX

Howard Fioul vit arriver les Centaures. Ils arrivaient du nord. Des plaines de Nomarande. Ils étaient épuisés, mais comme l'énergie vaporite alimente les engins Fioul, la rage les maintenait debout.

La Bête avait profité de la tempête pour faire mouvement. À cette heure, elle devait avoir rejoint Olonesse.

Trop tôt. Beaucoup trop tôt.

Bien que les moteurs tournaient déjà à plein régime, Howard fit accélérer le convoi.

*

XX

Assis en tailleur à même le sol, les muscles rigides, les visages creusés par l'effort et la débauche d'énergie, ruisselants de sueur malgré le froid, les Shamans continuent de psalmodier des mots étranges à l'adresse de Gaïa, la suppliant de les entendre. Ils sont installés près du tertre des Fées, au plus près de la Mère.

Quelques fois les incantations peuvent durer des heures. Des jours... L'un d'eux s'effondre, mort, la bave aux lèvres, les joues creuses, les yeux vitreux, vidé de sa substance. Sans bruit, des guérisseurs l'emmènent. De ce groupe d'hommes et de femmes, combien seront encore en vie avant que Gaïa ne leur réponde ?

Tandis que devant les remparts des guerriers affrontent des Bêtes, le combat des Shamans est ailleurs, loin de ce monde, dans un recoin sombre et tourmenté que personne à part eux ne pourra jamais visiter. Tel est leur don, telle est leur malédiction.

*

XXI

Les Bêtes semblaient moins nombreuses. De petits groupes continuaient d'éperonner les soldats Kaltan aux pieds des portes d'Olonesse, mais pour le moment les nomades s'en sortaient plutôt bien. Miles refusait de faire reculer les siens et les premières lignes combattaient farouchement.

Aux Trolls et aux Orcs étaient venus s'ajouter les Lycants et les Sauriens. Néphilim combattait aux côtés des nomades. Il était une des rares sentinelles à pouvoir supporter une aussi grande promiscuité avec les Bêtes. La plupart d'entre elles étaient enchaînées à l'intérieur de la ville, hurlant de douleur et de plaisir mêlés.

Plus loin, les chevaliers Seekher exploitaient la rapidité de leurs destriers pour venir frapper les Bêtes sur les flancs et se dégager avant qu'elles ne puissent riposter avec efficacité, parfaitement soutenus par les compagnies de fantassins à pied qui évitaient qu'elles ne se dispersent, resserrant l'étreinte au prix d'un sacrifice humain considérable.

Mais quelque chose n'allait pas. Les Bêtes étaient moins nombreuses... Les Bêtes étaient moins nombreuses et pour cause.

Des centaines d'Amroks avaient profité de la sauvagerie du premier assaut pour s'infiltrer dans les conduits d'écoulement de la cité. À présent, c'était une marée mortelle qui se déversait au sud des quartiers d'Olonesse, là où la plupart des derniers réfugiés arrivés en ville s'étaient installés.

Les Elfes de l'Œil de la Nuit, alertés par les hurlements hystériques des Roovdark, firent volte-face, délaissant le champ de bataille pour frapper l'ennemi qui surgissait de l'intérieur. Quelqu'un dans la foule paniquée hurlait que les conduits avaient été condamnés.

Un autre que c'était impossible qu'ils aient pu entrer par là. Personne ne comprenait comment l'on avait pu oublier d'en bloquer l'accès.

Lucas jeta un regard triste vers Vallégias qui arrivait en courant. Son ami avait les larmes aux yeux. Lui le sage, réduit à une silhouette pantelante dans la neige, glissant sur la couche blanche et glacée qui recouvrait le sol. Aujourd'hui il n'était qu'un Elfe affolé par l'ampleur du carnage, témoin impuissant de l'apocalypse.

« Lucas, ils se font massacrer là bas ! Elles ont réussi à entrer, elles sont entrées ! »

Lucas se tourna vers Liv qui s'avancait une épée à la main. Elle avait le rouge au front et sa bouche était déformée par un rictus de haine. Fille vengeresse d'un monde pris en otage.

Elle n'était ni guerrière, ni même guérisseuse, juste une jeune femme, vieille d'un milliard d'années, prise dans la tourmente d'une guerre qui la dépassait. La colère lui faisait perdre tout sens commun, galvanisée qu'elle était par la folie de cette nuit de printemps.

Derrière elle, une compagnie de Seekher et quelques Nains Fioul qui étaient en poste à Olonesse. Trois cents hommes tout au plus. Ils étaient prêts à mourir aux côtés de Liv Syphéa. À la suivre jusqu'au fins fond des enfers. Elle était du clan des 7, c'était une raison suffisante.

Lucas ne tenta pas de la dissuader, cela n'aurait servi à rien. Il adressa juste une prière silencieuse aux cieux larmoyants de blancs flocons.

Vallégias s'arrêta devant Lucas, hébété, agitant frénétiquement les bras.

« Comment ?... »

Les Mädh. Ce sont eux qui ont ouvert les conduits.

Mais pourquoi ? Pourquoi ? il avait hurlé de colère, de dégoût. Quand la Bête en aura fini avec nous, elle s'en prendra à eux. Ils sont tout aussi condamnés que nous.

Leur haine les aveugle Vallégias. Olonesse est un symbole qui doit être effacé. Et ici et maintenant, l'Unification toute entière peut être anéantie. Il leur suffit de regarder. »

Un court silence.

Lucas posa la main sur l'épaule de son vieil ami.

« Occupons nous de faire évacuer les quartiers Sud au plus vite. »

*

XXII

Dans les quartiers Sud, les murs sont barbouillés de sang frais, le sol jonché de tripes encore fumantes et les rues peuplées de Bêtes rugissant de plaisir en achevant les blessés. Des corps répandus au sol monte le gargouillis ignoble de l'agonie. Les Aklaines, excités par le goût de la mort et l'odeur âcre de la peur, commencent déjà à s'attaquer aux magnifiques demeures elfes, dont les portes en bois sculptées ne résisteront pas longtemps.

Quand Liv Syphéa et son escouade arrivent, une trentaine d'Amroks se jettent en avant pour endiguer leur progression, toutes gueules ouvertes. Sur les crocs sales pendent encore des lambeaux de chair.

En quelques secondes, les Fioul se déploient en ligne et font feu stoppant l'attaque pour un instant. Des Amroks roulent à terre, éventrés par les projectiles incandescents.

Les Seekher, menés par Liv, s'abattent sur les survivantes, élargissant les plaies déjà ouvertes qui dégorgent de sang noir.

D'autres Amroks surgissent et gravissent les murs des maisons, longent les toits pour jaillir au-delà de la ligne Fioul et les prendre à revers. Ralentis par leur lourd barda, les soldats Fioul sont incapables de faire front. La moitié d'entre eux sont décapités en quelques secondes.

Face à la réalité, Liv sent soudain la peur s'insinuer en elle, avec une rare violence. L'adrénaline ne fait plus son effet et l'horreur du combat lui fait monter la nausée aux lèvres. Une nuée de Fées affolées s'élève vers le ciel en piaillant, comme un panache de fumée. Là-bas, trois chaudières explosent, emmenant avec elles une dizaine d'Amroks qui s'acharnaient sur les cadavres des Nains qui y étaient encore harnachés. Des os et de la chair amalgamés giclent sur les Seekher qui reviennent au pas de charge.

La nuée de Fées, comme une entité unique mue par le seul instinct de survie, vire de bord, trop près d'un Amrok qui, dans un bond prodigieux, les happe toutes.

Liv frappe, au hasard, paniquée. Les muscles de ses bras lui font mal, mais elle continue de frapper, et de frapper encore. Son visage est couvert du sang de la Bête, ses cheveux poisseux d'entrailles, ses yeux emplis de larmes. Elle voit les Amroks gravir les remparts vers les chemins de ronde, où diverger dans les rues adjacentes, se répandre dans tous les recoins de la ville. Elle hurle de colère et d'impuissance.

Deux Seekher meurent pour lui éviter de se faire arracher la tête, faisant de leurs corps des boucliers humains. Tout autour d'elle, des hommes tombent.

Qu'a-t-elle donc fait ? Elle est responsable du carnage. Ils l'ont tous suivi et maintenant ils meurent. Ils meurent tous sous ses yeux. Elle voudrait donner un ordre de repli, mais sa gorge reste nouée par la peur et les hommes continuent de se battre et de mourir. Prise de tremblements, elle lâche son épée et, alors qu'elle pense que sa dernière heure est enfin venue, quand à bout de force elle tombe à genoux au milieu des cadavres, elle voit des Amroks reculer dans la précipitation, tentant de tenir leur position sans y parvenir.

Les Shamans Kaltan ont accompli leur devoir. Gaïa a envoyé ses soldats. Les Enfants de la Mère arrivent.

*

XXIII

Les Chevaliers de la Dernière Lune essayaient de regrouper les Bêtes qui reculaient en les encerclant et en resserrant encore leur étreinte. Mais c'était peine perdue. Les Bêtes les entraînaient insidieusement toujours plus loin des remparts. Les chevaux, aussi puissants qu'ils étaient, ne résistaient pas aux griffes et aux crocs des monstres.

La plupart des Seekher n'avaient plus de monture et se battaient à pieds tandis que, bien plus loin, les Kaltan ne parvenaient plus à repousser les Bêtes qui arrivaient par groupes successifs. Sans la couverture des Elfes de l'Œil de la Nuit, ils réussissaient à peine à contenir leurs assauts et les pertes étaient de plus en plus lourdes. Ils étaient à ce point débordés qu'ils ne pouvaient plus assurer la sécurité des guérisseurs qui venaient jusqu'au centre du maelström évacuer les blessés, et ces derniers se faisaient écharper avant même de pouvoir fuir.

Des monceaux de cadavres jalonnaient la plaine, et son manteau de neige fondait sous les flots de sang qui s'y répandaient.

Alors qu'il galopait en direction d'un groupe de Seekher pris à revers par deux énormes Aklaines, Hans vit les archers de l'Œil de la Nuit partir en éclats de chair aux dessus des remparts. Les Elfes se faisaient massacrer dans un corps à corps insurmontable.

Des Amroks avaient réussi à entrer dans la ville et s'approchaient rapidement des portes d'Olonesse protégées par les nomades.

Il chercha des yeux Miles et le trouva dans la cohue informe aux pieds des portes. Il était tout à son combat et n'avait pas remarqué le danger grandissant au-dessus de lui.

Il luttait farouchement, serré de près par des dizaines de Lycants assoiffés de sang qui s'acharnaient à coups de crocs sur les dépouilles des Bêtes, avalant les chairs mortes et ensanglantées, quand un Aklaine fondit sur lui.

D'un bond Miles parvint à éviter la monstrueuse mâchoire qui tentait de lui arracher le bras, mais les griffes de la Bête lui entaillèrent le visage de haut en bas. Il roula au sol, saisit sa hache de ses deux mains et se redressa face à l'Aklaine. Face aux remparts aussi.

Et à cet instant, il vit ce que Hans avait vu.
Les Bêtes étaient dans la cité...

*

XXIV

Le sol se souleva, arrachant les pavés qui le recouvraient, et dans un tourbillon de neige sale, la terre se mit à onduler vers les Bêtes, les projetant violemment contre les parois des maisons qu'elles voulaient investir quelques instants plus tôt. Dans un bruissement feutré, les arbres alentour ployèrent jusqu'à venir effleurer les visages des Enfants de la Mère, et les épaisses racines se mirent à s'enrouler autour de leurs jambes comme des serpents apprivoisés. Un mur de végétation dense, de roche et de boue s'éleva pour couper toute retraite aux Bêtes tandis que les soldats de Gaïa passaient à l'attaque.

La nature assistait ses fils et ses filles en leur permettant d'utiliser la magie disparue, enfouie au plus profond des abîmes, sacrifiant sa ressource vitale. À la puissance de la Bête répondait la volonté inébranlable des Enfants de la Mère, dont l'existence même était liée au fléau.

Les quelques soldats survivants qui avaient accompagné Liv Syphéa se ruèrent en brailant pour un dernier assaut, une dernière offrande à la survie des peuples. Ils résistèrent un peu, pas longtemps, réduit à néant sous les yeux de Liv tétanisée. Deux Amroks sentant la terreur dans son regard, se tournèrent vers elle, laissant leurs sœurs combattre les Enfants de la Mère. Liv recouvra ses esprits lorsque l'haleine moite et fétide de la première Bête lui enveloppa le visage. Ce parfum atroce, elle l'avait déjà senti auparavant. Une effluve reconnaissable entre toutes. La Bête exhalait l'odeur de la mort. Liv recula lentement. Elle se recula suffisamment pour pouvoir se mettre debout et s'enfuir à toutes jambes. Elle lança un regard rapide derrière elle. Les Bêtes la regardaient s'éloigner sans bouger. L'espace d'un instant trop court, elle pensa que les monstres la laisseraient partir. Mais avant qu'elle n'ait détourné les yeux, les Bêtes se mirent en chasse.

*

XXV

Sur les remparts, des Bannis étaient rapidement intervenus pour tenter de repousser les Amroks qui vomissaient les viscères des archers elfes, répandant au sol une bouillie rougeâtre. Les Puissants, plus à même que les Elfes de combattre les Bêtes au corps à corps, luttèrent avec la même barbarie que leurs adversaires.

Démons contre Bêtes.

La violence des attaques était sans commune mesure. L'éclat des lames et ceux des crocs brillants, d'une même sauvagerie.

Devant les fortifications ruisselantes de sang, Miles fit reformer les lignes pour contrer l'avancée des Aklaines qui se dirigeaient vers les portes. Mais les Kaltan commençaient à être submergés et les Seekher avaient été entraînés si loin des murailles qu'ils se faisaient massacrer avant même de pouvoir revenir sur leurs pas.

La bête avançait.

L'Unification reculait.

Acculés aux parois d'Olonesse, les Kaltan se regroupèrent autour de leur chef, attendant l'ultime assaut. Néphilim était près d'eux, mais autre chose l'inquiétait. Il voyait par-delà les murailles, par-delà les maisons et les manoirs, par-delà la nuit. Il voyait Liv telle qu'il ne l'avait jamais vue, avec un violent désir, une irrépressible envie de l'égorger, puis de posséder son cadavre encore chaud.

Et Néphilim poussa un hurlement si effrayant que même les Bêtes marquèrent un temps d'arrêt.

XXVI

Alors que la défaite semble inéluctable, au loin monte un murmure, qui bientôt se transforme en grondement sourd. Déchirant la nuit et le brouillard, une pluie de projectiles en fusion frappe la Bête dans une extraordinaire explosion, arrachant les têtes, perçant les corps, rendant aux ténèbres ses enfants bâtards.

Miles lève les yeux et voit Howard, debout, enveloppé des volutes de vapeur qui lui font comme un habit évanescent. Les Centaures Kaltan qui l'accompagnent jaillissent de derrière sa silhouette massive, frôlent son armure, franchissent les carcasses calcinées gisant à terre, et chargent les Aklaines qui font un rapide volte-face.

Tandis que les armes de guerre à vapeur rendent leur mortel office, dispersant les Bêtes encore désorganisées, les soldats Fioul prennent part au combat à leur tour et se déploient. L'armée de monstres, harcelée de tous côtés, se scinde en petits groupes sous la virulence de l'attaque et la puissance de frappe des armes à vapeur.

Les Kaltan lancent toutes leurs forces sur l'un des groupes de Bêtes qui essaie de se rassembler près des tours de garde à l'ouest, là où les Bannis continuent de repousser les Amroks isolés. Un deuxième groupe de Bêtes se heurte aux golems à vapeur et aux pilotes Fiouls lancés à toute allure dans leurs convoyeurs blindés, s'en servant comme d'énormes béliers. Le choc est brutal. Des morceaux entiers de convoyeurs se disloquent sous les impacts des Aklaines qui leur font front. Comme un troupeau de karnaks paniqués, des colonnes de Bêtes tentent de contre-attaquer en désordre.

*

XXVII

Les Bêtes se rapprochent.

Liv court du plus vite qu'elle peut, mais les Amroks sont de plus en plus près. Elle change de direction brusquement, tourne dans une ruelle étroite et plonge dans les escaliers qui descendent vers la grande place déserte. Elle glisse, se raccroche comme elle peut, trébuche, dévale les marches en frappant la mâchoire contre les dalles dures. Une douleur fulgurante lui vrille les tempes et trouble sa vision. Elle roule jusqu'au centre de la place, tente maladroitement de se relever, en vain, tombe à genoux.

Elle appelle. Personne ne répond.

La place est déserte.

Lucas a fait évacuer ces quartiers de la ville trop exposés, évidemment. Elle avance à quatre pattes, épuisée. Les Bêtes tournent autour d'elle, la laissant croire qu'elle va finalement pouvoir s'en sortir.

Elle tend le bras, essaie de frapper celles qui la frôlent comme des amantes abjectes. Elle veut les repousser, sent la chaleur qui se dégage des Bêtes. Sa main touche l'immonde. Jamais elle n'a été aussi près du fléau.

Des longues dents coulent des filets de bave mêlée de sang. Les yeux des monstres la fixent avec avidité, comme s'ils avaient reconnu en elle l'une du clan des 7. Comme s'ils savaient...

La nuit s'étiole, faisant place au matin.

Liv pense qu'elle voit le jour pour la dernière fois, mais les Bêtes dressent leurs têtes et reculent.

Elle regarde autour d'elle et voit la silhouette dégingandée de Néphelim qui s'approche. Son regard et celui des Bêtes sont identiques.



Il avance sans peur vers les Amroks qui hésitent. Ils le perçoivent comme l'un des leurs et pourtant il semble si différent.

Néphelim brandit ses épées, glisse l'une des lames sur le cou nu de Liv, lui entaille la chair, fait couler son sang, et porte à sa bouche l'acier que sa langue vient lécher avec délectation.

Il sourit, pour la dernière fois sans doute de toute sa vie, même si elle doit encore durer cent ans, et il laisse jaillir sa plus sombre démence.

*

XXVIII

Les Enfants de la Mère avaient réussi à repousser les Bêtes jusqu'aux portes d'Olonesse. Désormais, elles étaient acculées contre les grandes murailles, entre les bâtiments de pierre des garnisons Seekher.

Chaque arbre, chaque brin d'herbe, apportait aux enfants de Gaïa leur vitalité et se desséchait aussitôt sa substance utilisée. De la nature, les Enfants de la Mère prélevaient leur force et leurs pouvoirs et ne laissaient derrière eux qu'un amas de branchages racornis, de feuillages jaunes, de terre friable et noire.

Mais de ce sacrifice, la Bête payait le prix. Et des Amroks qui avaient pénétré l'enceinte de la cité, ne subsistaient que quelques représentants blessés ou à l'agonie.

*

XXIX

Les Amroks gisent sur le sol.
Néphelim pleure sous le regard inquiet de Liv. Il tourne la tête et revoit dans les yeux clairs de la femme qu'elle est devenue, la petite fille souriante qui lui a pris la main avant de s'endormir pour une longue nuit de plusieurs milliers d'années. Il revoit la lumière trop vive de l'étroit couloir qui lui fait mal au crâne. Il revoit Lucas allongé dans son caveau translucide. Le petit garçon est assoupi pour longtemps. Il revoit Hans et Travis, côte à côte, s'épiant l'un l'autre pour d'obscures raisons. Il revoit Howard recommencer ses calculs encore et encore en grimaçant de concentration. Il revoit Miles et sa terrible détresse parce qu'il est le dernier de sa race, ou le premier d'une autre. Il revoit les nuages dans le ciel et les explosions au loin qui illuminent la nuit d'un éclat rouge sang, comme un avertissement.

Il revoit la lune. Ils l'ont tous regardée une dernière fois.
La dernière lune. Celle avant l'oubli. Avant la renaissance.

Liv lui tend la main, comme il y a une éternité. Il l'aide à se relever, regarde la plaie à son cou, ne dit rien. Elle lui sourit. Elle lui sourit encore. Lui ne peut plus, ne pourra plus jamais. Ses yeux sont toujours humides.

« Il est mort, dit il simplement »

Liv fronce les sourcils d'incompréhension.
Puis soudain elle devine. Elle sait.

« Non... NON! »

Et elle court vers les portes d'Olonesse.

XXX

Tandis que Néphilim rejoint Liv sur la place vide, tandis que Lucas aide de son mieux les guérisseurs dans les tavernes surpeuplées, tandis que Miles et Howard chargent dans la mêlée et font ployer les dernières forces de la Bête, un cri guttural retentit, un appel au meurtre insensé.

Hans et les derniers chevaliers Seekher ont poursuivi un groupe de Bêtes jusqu'en lisière de la forêt. Mais ils sont toujours trop éloignés.

Un groupe d'Aklaines répond à l'appel et dévale les pentes enneigées pour fondre sur celui qui à trop fait couler de sang dans leurs rangs. Les quelques Seekher qui sont encore là sont rapidement repoussés par les colonnes de monstres qui les percutent. Les Bêtes veulent s'offrir une victoire dans la défaite.

Miles voit les quelques Amroks qui se débattaient face aux Nomades s'enfuir et rejoindre les autres Bêtes qui se regroupent.

Une centaine de Bêtes chargent sur une seule cible, un seul homme, Hans Seekher. Elles frappent son cheval, le coupent en deux, ses pattes continuant de battre l'air dans la mort. Le soldat roule à terre et se retrouve à genoux devant un Aklaine qui se dresse face à lui, provocateur et mortel.

Une détonation.

La tête de la Bête part en fumée.

Hans se tourne brusquement, cherchant du regard celui qui vient de tirer. Le bruit de cette arme, il le connaît. Et il aperçoit au loin une silhouette, celle d'un homme. Son visage est dissimulé dans l'ombre du chapeau qu'il porte, mais il l'a reconnu.

C'est lui qui a tiré, mais cela n'aura servi à rien, juste le temps pour Hans de se relever et de mourir debout, en soldat.

Et le soldat fait marcher ses armes qui crachent le feu mortel, repousse l'ennemi qui rugit de haine et qui s'entasse à ses pieds.

Les Bêtes piétinent les cadavres de leurs sœurs pour atteindre l'homme désormais seul face à elles. Elles jaillissent de partout. Et elles se jettent sur lui.

Un bras ensanglanté dépasse encore du flot de dents et de griffes qui claque et broie le corps du héros emporté par la vague. Sa main agrippe dans un ultime effort la tête d'un Amrok et lui brise la nuque, puis les doigts se raidissent.

Et c'est la fin.

Les soldats de l'Unification arrivent en courant, menés par Miles Kaltan et Howard Fioul. Mais trop tard. Leurs dernières forces, ils les mettent dans la rage et la destruction. Folie pour folie, coup pour coup, anéantissement pour anéantissement.

À cet instant, la survie du monde est tout entière condensée dans le cœur d'un homme qui a cessé de battre.

Les dizaines de Bêtes survivantes abandonnent la partie et disparaissent dans le brouillard comme des fantômes, comme si rien ne s'était passé.

Dans la neige une armure défoncée d'où suinte du sang.

Le corps d'Hans Seekher. Son cadavre.

Miles continue de courir en hurlant, dépassant le corps sans vie de son ami, entraînant les siens dans une traque qui ne se terminera peut-être jamais, s'enfonçant dans le brouillard qui s'épaissit.

Howard s'arrête à côté du cadavre à l'armure lacérée. Il ose à peine le regarder, sa raison défiant la réalité, réfutant l'inéluctable, refusant de croire ce que ses yeux lui montrent.

Des portes d'Olonesse, de derrière les murs, des maisons, des places et des tavernes, monte la clameur de la victoire de toute la population, mais les combattants avancent lentement dans la plaine balayée par le vent, têtes basses.

Liv surgit en courant vers la dépouille de celui qui a été son père. Néphilim la suit, visage impassible, traversant le champ de bataille parsemé de cadavres déchiquetés. Elle tombe à genoux et saisit dans ses bras la tête d'Hans, lui enlève doucement son casque, couvre son visage froid de baisers.

Lucas rejoint chancelant le petit groupe qui se forme autour du premier des Seekher. Tous gardent une distance respectueuse, mais Lucas fend la foule et attrape Liv par les épaules. C'est-là le seul réconfort qu'il est capable de lui donner.

Il pleure. En silence.

Les Seekher se mettent à frapper leurs boucliers, de plus en plus fort, les Fiouls leurs armures d'outils, les Kaltan font monter de leurs gorges des grognements sourds. Les funèbres oraisons des Peuples se mêlent à l'unisson d'une identique prière. La rumeur enfle, recouvre les cris de joie de la populace et lui commande le silence.

XXXI

Au loin, une silhouette sombre, immobile, écoute la plainte qui vient de la plaine. L'homme se découvre et plaque son chapeau à larges bords contre la poitrine en signe de deuil.

Il lance un dernier regard sur Lucas, hésite un instant...
Puis Travis Mädh se recouvre et s'éloigne dans le brouillard.

*





DERNIÈRE LUNE